SOUVENANCE ANABAPTISTE

MENNONITISCHES GEDÄCHTNIS

BULLETIN DE LIAISON DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION FRANCAISE
D'HISTOIRE ANABAPTISTE - MENNONITE

Parution annuelle - numéro 19-2000

- L'Association est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace.
- Elle est inscrite au registre des associations du Tribunal d'Instance de Colmar sous le numéro 58 volume XXXI.
- Immatriculation ISSN : 0769 – 1734.
- Prix de vente de ce bulletin : 100,00 F.

Membres : cotisation annuelle 100,00 F (donnant droit au bulletin)

Membres actifs : demande écrite et cotisation annuelle 120,00 F (donnant droit au bulletin)

Membres bienfaiteurs : au-delà de 120,00 F (donnant droit au bulletin)

Pour tout ce qui concerne ce bulletin, on peut écrire à :

- Jean-Claude MULLER, rédacteur.
  11, impasse des Chailles
  25400 EXINCOURT 03 81 32 38 21
- Robert BAECHER, vice-président.
  32B, rue de l'Arc
  68120 PFASTATT 03 89 53 48 48

Pour tout ce qui concerne l'AFHAM, on peut écrire à :

- Thierry HÜCKEL, président.
  4, grande rue
  70400 COUTHENANS 03 84 46 70 55
- René EYER, trésorier.
  6, rue Rohan
  67230 BENFELD 03 88 74 40 92
- Ernest HEGE, secrétaire.
  68, rue de Turenne
  90300 VALDOIE 03 84 26 18 09

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs. Leur reproduction est interdite sans l'autorisation préalable de la Rédaction.

CREDIT ICONOGRAPHIQUE

Robert Baecher, page : ..... 52.

Thierry Hückel, pages : ..... 6, 9, 11, 12, 13, 14, 44, 45, 69 et 71.

Henri Lehmann, page : 100

André Nussbaumer, page : ..... 86.

Claude Pierret, pages : ..... 74, 75, 76 et 79.

SOMMAIRE

- Sommaire 3
- Editorial, Thierry HÜCKEL 4
- Assemblée Générale 1999 de l'AFHAM à Montbéliard, Ernest HEGE 5
- Hans RICH, Michel WIDMER 7
- Hans RICH, Annie WIDMER 10
- Un après-midi à Montbéliard, Mireille HÜCKEL 12
- Qu'il repose en paix, à présent, Henri VOLKMAR 15
- L'Entraide des mennonites américains en France pendant la guerre de 1939 - 1945, Roger GEORGES 17
- Schleitheim et le mouvement paysan : un regard nouveau, Neal BLOUGH 27
- Décès de l'historien belge Dr Alphonse VERHEYDEN, Jules LAMBOTTE 41
- Décès de Pierre WIDMER, Jules LAMBOTTE 42
- Décès de Paul ROTH, Ernest HEGE 44
- Un nouveau local pour les archives de l'AFHAM, Ernest HEGE 45
- Jacob Amann, sa biographie se précise, Robert BAECHER 46
- Les Widmer de la région de Bâle et de Montbéliard, Hélène WIDMER 67
- EN DIEU MON APPUY, Daniel WIDMER 70
- Sur le cours de la Sarre Rouge : Nitting et Barville, Christine KOFFEL, Manuel KLOTZ et Jean-Claude KOFFEL 73
- Les Anabaptistes au château de Zuffall et au moulin du Hazard à Lorquin, Christine KOFFEL, Manuel KLOTZ et Jean-Claude KOFFEL 77
- Histoire de la famille Eymann, John B. EYMANN 80
- Un anabaptiste mal aimé, Jean VOGT 87
- Un anabaptiste de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines : éloge et jalousie, Jean VOGT 88
- Une nouvelle société d'histoire protestante, Sébastien FATH 89
- Une abjuration d'un anabaptiste, Emile MULLER 90
- Lithographie de Menno Simons, Jean HEGE 91
- Recensions 93
- Courrier des lecteurs 100
- Notes de lecture 101
- Ouvrages et fascicules disponibles, Jean HEGE 105

EDITORIAL

Saluons ici la sortie du dix-neuvième numéro de SOUVENANCE ANABAPTISTE, le dernier numéro du deuxième millénaire : cela vaut bien une petite rétrospective !

L'association a été créée le 4 juin 1979 lors d'une réunion au Salm, mais les débuts datent de 1974. L'Association Française d'Histoire Anabaptiste Mennonite entame cette année sa vingt et unième année d'existence officielle. Le premier numéro de SOUVENANCE ANABAPTISTE est sorti en 1982.

En 1980, l'assemblée générale avait lieu à Montbéliard : dix-neuf ans après, en 1999, l'AFHAM est à nouveau dans la cité des princes du Wurtemberg : le lundi de Pentecôte pour l'assemblée générale, mais aussi du 6 septembre au 28 octobre à l'occasion de la manifestation ***En Dieu mon Appuy*** *ou l'histoire des confessions chrétiennes au Pays de Montbéliard de 1524 à 1949.* 200 à 300 personnes ont assisté à chaque réunion, plus de 400 le jour de la conférence inaugurale « Soufferts et tolérés, les anabaptistes au Pays de Montbéliard » donnée par M. Jean-Marc DEBARD, docteur en histoire, président de la Société d'Emulation de Montbéliard. Lors du concert de clôture, le temple St-Martin était comble. C'est sans conteste un succès tant au niveau de la fréquentation que de l'intérêt suscité.

A cette occasion, l'association a édité un livre qui porte le nom de la manifestation et que vous pouvez vous procurer auprès de notre libraire au prix de 50,00 francs (cf. p. liste des ouvrages disponibles). Vous y trouverez aussi quelques nouveautés comme une étude historique et sociologique sur les Amish et un mémoire de maîtrise sur la colonisation mennonite en Bolivie que nous vous recommandons chaleureusement.

En début d'année, le 14 janvier 2000, M. Marc LIENHARD, professeur émérite de l'Université de Strasbourg, président de l'E.C.A.A.L., donnait une conférence sur le thème « Les Anabaptistes et la laïcité », sur la demande de J.J. Hirschy, président d'honneur de l'AFHAM.

Thierry HÜCKEL.

ASSEMBLEE GENERALE 1999 DE L'AFHAM A MONTBELIARD

Ce fut à Montbéliard, dans la cité des Princes, qu'eut lieu, le 24 mai 1999, l'Assemblée Générale de l'A.F.H.A.M..Un grand merci à l'assemblée mennonite de Montbéliard qui nous reçut en mettant à notre disposition le local du culte pour la réunion.

A dix heures, le Président, Thierry Hückel, ouvre l'Assemblée Générale en souhaitant la bienvenue aux nombreux visiteurs et il présente les excuses de ceux qui n'ont pas pu venir.

En premier, nous écoutons une méditation d'Olivier Crélerot, de l'assemblée de Montbéliard. Il exhorte les auditeurs à ne pas oublier que Dieu est le maître de l'histoire, alors que les hommes ne sont que des acteurs et des ouvriers qui n'ont qu'une part très modeste dans une construction qui traverse les âges. En terminant, il souhaite à l'assemblée une agréable journée.

Th. Hückel reprend la parole pour la présentation du rapport du Président. Il cite la présence active de l'A.F.H.A.M. à l'exposition du patchwork à Sainte-Marie-aux-Mines, l'été dernier, avec trois conférences, une participation au culte protestant et catholique le dimanche matin avec la chorale mennonite de Delle, l'exposition et la vente de littérature. Le même programme nous est demandé pour l'année 1999.

Pour cet automne est prévue au Pays de Montbéliard une série de manifestations sur l'histoire locale religieuse pour la période de 1524 à 1949, avec la participation de la plupart des églises, sous le thème : « En Dieu mon Appuy ». Le programme prévoit des conférences, des exposés, des expositions à divers endroits. A cette occasion paraîtra un livre qui présentera l'histoire et les particularités des diverses confessions et dénominations présentes dans le Pays.

Le Président présente le numéro 18 de « Souvenance » qui vient d'être publié. Il est en vente pour 100 F. Il remercie toutes les personnes qui ont contribué en envoyant des articles ou qui ont aidé bénévolement à la réalisation de la brochure.

Suit le rapport financier présenté par le trésorier, René Eyer.

Comptes du 30 Avril 1998 au 31 Décembre 1998.

Recettes :	Cotisations, ventes	108 926,40 FF
	Divers	3 184,55 FF
	Stocks fin	79 954,00 FF
	Total :	192 064,95 FF
Dépenses :	Souvenance, achats	77 523,53 FF
	Evénements	2 600,00 FF
	Frais généraux	14 685,96 FF
	Amortissements	580,00 FF
	Stocks début	72 870,00 FF
	Excédents	23 805,46 FF
	Total :	192 064,95 FF

Ces comptes ayant été vérifiés par A. Widmer, sont approuvés par l'A.G. et quitus est donné au trésorier.

Concernant la librairie, Jean Hege signale l'épuisement de certains ouvrages.

L'Association doit décider s'il y aura une réédition. D'autre part, de nouveaux ouvrages ont paru : une brochure sur le cimetière de Haraucourt, un livre sur le patchwork, ainsi que deux livres en allemand, l'un sur Konrad Grebel et l'autre à l'occasion du soixantième anniversaire de l'évacuation de l'Assemblée mennonite du Geisberg, en 1939.

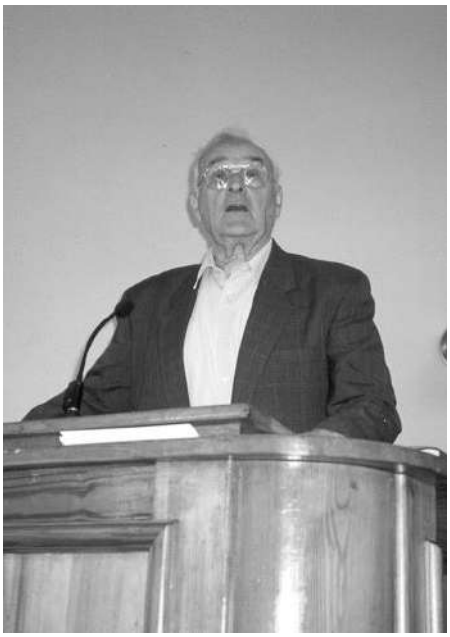
Pour ce qui est de la conservation des archives, l'Association Fraternelle Mennonite de Valdoie construit un bâtiment administratif dans lequel une pièce est réservée pour recevoir les archives de l'Eglise mennonite de France qui seront gérées par les soins de l'A.F.H.A.M..

L'ordre du jour étant épuisé, l'A.G. est close à 10H30 pour faire place à la deuxième partie du programme.

Le secrétaire : Ernest HEGE



Olivier Crelerot.



Le secrétaire Ernest Hege.



Le libraire Jean Hege.

HANS RICH

Plutôt que de faire un historique de l'assemblée de Montbéliard, je donnerai un aperçu de la vie de Hans RICH, l'un de ses anciens au XVIIIème siècle, célèbre pour avoir rédigé un registre des actes de l'Eglise (baptêmes, mariages, enterrements, consécrations).

Hans RICH[1] a eu l'idée de commencer ce registre en 1750, alors qu'il avait 20 ans et n'était pas encore prédicateur. Son écriture est fine, régulière ; je ne sais si son allemand est correct, mais pour l'époque c'est un cultivateur, fils d'immigré, né au Pays de Montbéliard, sachant lire et écrire.

Nous ne savons où il est allé à l'école, mais Mathiot dit que dans la première moitié de ce XVIIIème siècle les anabaptistes avaient demandé une école privé. Il écrit[2] :

*La question de **l'établissement d'une école mennonite** se posa devant le Conseil de Régence et donna lieu au rapport suivant présenté au Prince : « Les Anabaptistes, tant de la ville que de la campagne, demandent la permission d'établir une Ecole particulière pour l'instruction de leurs enfants **à cause que la jeunesse des écoles publiques ne peut compatir avec eux et les maltraite**, à ce qu'ils disent sans cesse. Nous avons l'honneur d'en informer V. A. S. pour la supplier de nous faire connoître ses gracieuses intentions à cet égard. Nous prenons la liberté de marquer en même temps notre très humble sentiment sur la matière, lequel est que V. A. S., ayant bien voulu tolérer ces gens dans ses Etats de Montbéliard, elle peut bien en conséquence leur octroyer la grâce qu'ils requièrent sous les modifications **que cela se fera sans leur en donner une permission expresse ni par écrit**, qu'ils se serviront des mêmes livres dont on fait usage dans les écoles du Païs pour instruire la jeunesse, à quoi ils se soumettent aussi, et enfin que cette espèce d'école **se tiendra sans éclat hors de la ville**, dans une des maisons qu'ils occupent en qualité de fermiers, comme à la Petite Hollande, ou autre endroit à portée, attendant la gracieuse disposition de V. A. S., etc... »*

Jean Séguy pense qu'ils ont eu une école officieuse, tolérée, sur laquelle on fermait les yeux. Nous savons aussi, par tradition orale et familiale que plus tard, et encore au XIX^{ème} siècle, des anabaptistes de Montbéliard payaient un instituteur pour apprendre l'allemand à leurs enfants pendant l'hiver.

En tout cas, en 1792, Hans RICH signale le décès de son fils Jacob, âgé de 8 ans, à Brisepoutot, ferme du Lomont, à l'école, chez sa sœur. Quelle sorte d'école y avait-il à Brisepoutot ? D'après des manuscrits, on peut voir que Daniel, son fils, écrivait aussi l'allemand bernois.

En 1780, les anabaptistes voudraient avoir un lieu de culte. Jusque là, les cultes anabaptistes se tenaient de ferme en ferme, tous les 15 jours. Mathiot ne donne pas les signataires de la demande ; Hans RICH en était-il, c'est probable car il était déjà ancien comme nous le verrons.

Là encore, échec de la demande, pas d'autorisation officielle, on continue de se réunir officieusement, en particulier aux Gouttes.

On sait aussi que Hans RICH, Hans et Peter GRABER sont mêlés à un procès, leurs vaches ayant été placées dans une ferme, mais en France. Les autorités montbéliardaises font savoir aux autorités françaises que :

« Jean RICHE, fermier d'une terre considérable du Duc notre maître… n'habite pas en France mais bien à Montbéliard et à Béchamp[3]».

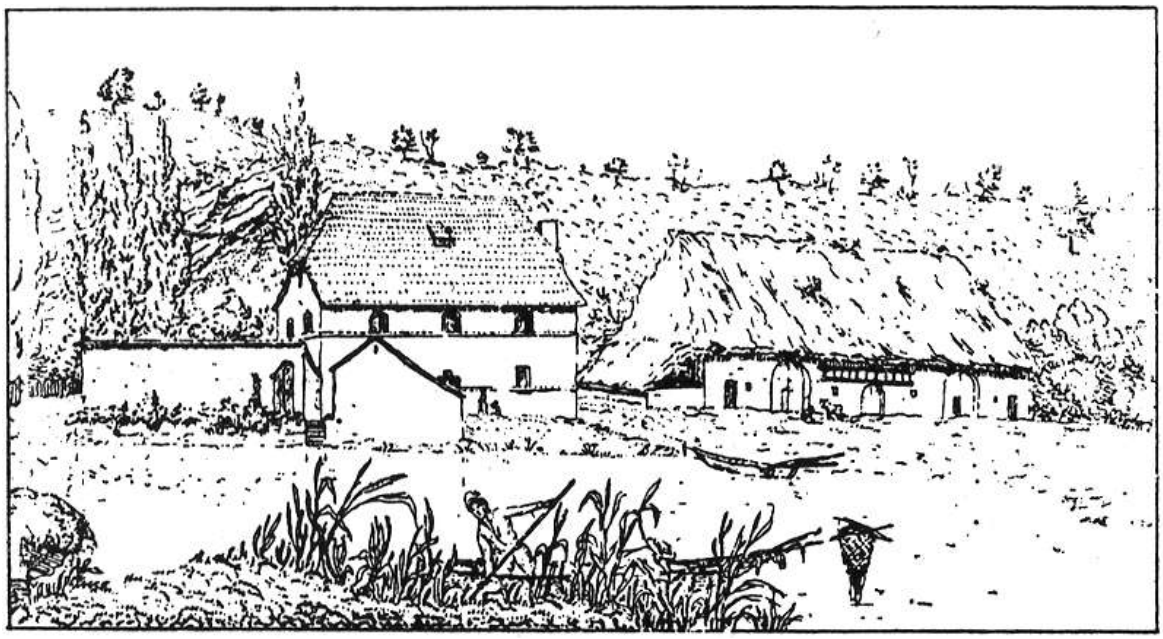
On le retrouvera régulièrement dans cette ferme, au bord du Doubs.

---

[1] Orthographe adoptée dans cet article, car lui-même écrit Jean RIECHE, Hansz RICH ou Hansz RICHEN

[2] Recherches historiques sur les Anabaptistes p. 104-105 Edition « Le Phare » Flavion - Belgique

[3] Mathiot, ouv. cit. p. 91



La ferme de Belchamp en 1806.

En 1770, avec Hans ROTH et Hans GRABER, il sollicite le Prince, pour qu'il intervienne à la Cour de France, pour obtenir une dispense de serment. Le Prince refuse d'intervenir.

Relations ecclésiastiques

Comme nous l'avons vu il est né aux Gouttes en 1730. En 1750, à 20 ans, il commence la rédaction de ce registre. Voici ce que Pierre Sommer écrit dans la transcription dactylographiée qu'il en a faite :

« Le présent registre est plutôt une œuvre personnelle, celui qui l'a écrit mentionne les faits auxquels il a pris part. C'est ainsi que souvent sont mentionnés les actes concernant d'autres assemblées, alors qu'il y a certainement des lacunes en ce qui concerne Montbéliard…

Le registre a été commencé en 1750, par Hans RICHE, de Belchamp. Il fait l'impression d'un homme cultivé, d'une forte personnalité… »

En 1753, à 23 ans, il est nommé prédicateur. Voici ce qui est écrit :

14.10.1753 A moi Hans RICH, de Belchamp, m'a été confié le service de l'enseignement comme aide pour enseigner l'évangile et prêcher. Cela m'a été confié par des jours de prière et de jeûne avec l'accord des frères et sœurs (ou l'accord de la fraternité). Que Dieu me donne sa grâce, sa riche bénédiction avec le Saint-Esprit pour que j'accomplisse sa volonté. Cela m'a été confié par Michel Richard de la région de Neuchâte. Que le Seigneur donne sa grâce pour que je sois un serviteur fidèle, à cela mon âme dit amen.

En 1761, à 31 ans, il est consacré ancien. Cela se confirme dans les actes du registre. En 1762 il célèbre son premier mariage, celui de Hans GRABER et Catherine MAURER de Bethoncourt, en 1766 ses premiers baptêmes.

Il a donc suivi la façon classique, encore en vigueur aujourd'hui, d'être d'abord prédicateur, puis ancien.

L'acte de consécration comme ancien de Michel RITCHARD dit ceci, et on peut considérer que c'était la même chose pour Hans RICH :

Ce 14.10.1753, Michel RITCHARD du Brisepoutot, après des jours de prière et de jeûne, a été consacré comme serviteur « complet »[4] pour enseigner, baptiser, célébrer la Sainte Cène, unir les couples, pour lier et délier, ordonner des serviteurs comme anciens, pour s'occuper des pauvres et pour veiller sur l'assemblée.

Il fut consacré aux Gouttes, par Jacob ROTH des Gouttes, Michel RICHARD et Klaus ENGEL.

Comme ancien, il va intervenir dans l'assemblée pour le partage des héritages, ce qu'il note chaque fois dans le registre.

[4] « völlig lehramdt » ce qui correspond au terme « ancien » actuellement. Après le passage au français, dans l'assemblée de Montbéliard vers 1930, les vieilles personnes parlaient de l'ancien en disant : « le feulig »

Il va aussi voyager. En 1766 il part en Hollande avec 3 autres anciens du Palatinat pour essayer de régler des conflits dans une assemblée.

En 1779 avec Hans ROTH il va à Essingen au Palatinat où il retrouve une trentaine d'autres anciens des assemblées de France, Hollande, Allemagne.

Lors de cette conférence seize articles furent adoptés[5]. Cependant il ne signale pas que Hans NAFZIGER, d'Ensingen, est venu à Montbéliard pour l'aider à résoudre ses problèmes.

Ses relations avec les luthériens

A cinq reprises de 1744 à 1773 les pasteurs luthériens se demandent quelles mesures prendre à l'égard de ces hérétiques[6].

En 1763, (Hans RICH est ancien depuis 2 ans), les pasteurs demandent de « *faire de nouvelles défenses aux anabaptistes de faire des prosélytes…* »

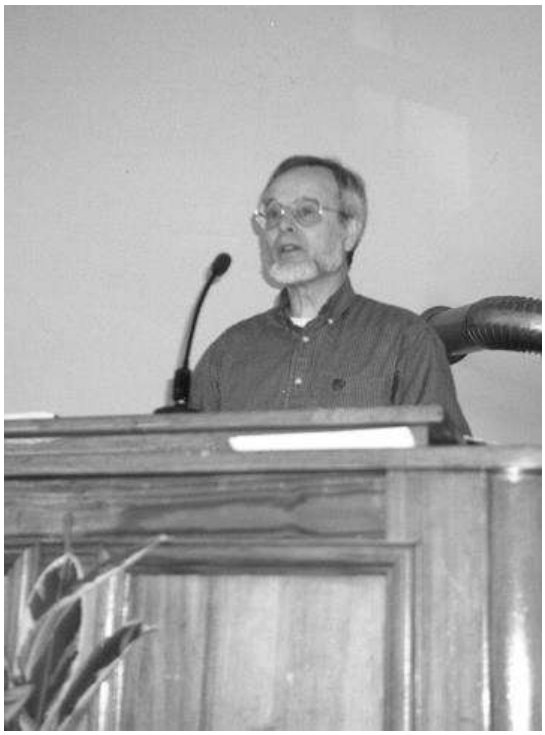
En 1773, le surintendant répondit : « *qu'il avait fait défense et inhibition expresse à Jean RICHE, fermier domicilié à Belchamp, d'attirer et de recevoir qui que ce soit au parti ou à la secte des Anabaptistes…* »

Il ne se contente pas d'écrire des actes, mais souvent il ajoute une note personnelle, une remarque comme : « J'ai enterré cette sœur dans des temps très troubles, où une bande de Français ont envahi la Principauté. 19.09.1792 ».

Tous ces commentaires mériteraient une traduction en français, ce qui permettrait de mieux connaître l'assemblée de Montbéliard de 1750 à 1792.

Il mourut en 1798, et fut enterré « au der ärmidrech » endroit inconnu, à moins que ce ne soit « l'ermitage » de Belchamp, Belchamp étant une ancienne abbaye.

Michel WIDMER



Michel Widmer.

[5] Voir « Les Assemblées Mennonites » Jean Séguy. p. 319 et 320

[6] Mathiot, Recherches historiques sur les Anabaptistes, p. 100 et 101

QUI EST HANS RICH ?

Hans RICH (RICHE, RICHEN, REICH, REICHER, RIECHE…) est né aux Gouttes le 30.05.1730

Son père

Daniel RYCHEN est né à FRUTIGEN (1703). Les listes mentionnées par M. Matthiot, M. SEGUY, disent qu'en 1723 Pierre RICHE et sa femme Marguerite ZURBRUCK, ZURRUCK, BRUGI… sont au Magny d'Anigon en Haute-Saône, et que leur fils Daniel a 20 ans. La famille vient de STEFFISBURG.

Sa mère

Anneli ROTH est fille de Hans ROTH et Maria KLEINER, fermiers aux Gouttes. Dans une liste de 1759 il est dit que son frère Jacob ROTH est originaire de STEFFISBURG.

Hans RICHE est né au Pays de Montbéliard, à la ferme des Gouttes, et il y a vécu jusqu'à son mariage.

Par ses frères et sœurs

Il est allié à diverses familles anabaptistes :

1 Marguerite épouse Hans CONRAD (Seloncourt) puis Andreas SCHWARTZ

2 Hans

3 Daniel épouse Babi GRABER, et ils s'installent à Ferrette.

4 Anneli épouse J. GERIG (Sevenans) puis D. GRABER.

5 Madeleine épouse J. STOLL (Allenjoie)

6 Barbara épouse J. SCHINDLER (Montbéliard)

7 Freni épouse J. GRABER (Couthenans)

8 Jacob épouse Marie WEISS

9 Marie épouse Pierre GRABER (Audincourt Montprevoir)

Hans RICH et Pierre GRABER sont souvent cités dans des documents, ils semblent avoir été proches.

Sa femme

En 1760, il épouse Barbara KAUFFMANN de Montigo en Alsace. Avec elle, il s'installe à Belchamp, à la ferme de l'Abbaye au bord du Doubs.

Sa belle-famille

- Jacob KAUFFMANN de Ste Suzanne, né à SIEGRISWILL (1705), décédé à Montigo LEVONCOURT
- Maria AMSTUTZ, née à SIEGRISWILL en 1704, décédée à Montigo.

Les relations de Hans RICH avec sa belle-famille ne semblent pas simples. Il inscrit les décès de la famille dans le registre de Montbéliard et signale que l'information n'en est arrivée qu'après les obsèques. Ses commentaires sont vifs, pleins d'animosité.

Ses enfants

Dans un de ses livres Hans RICH a inscrit la naissance et le mariage de chaque enfant.

1 Marie 21.06.1762 qui épousera à 18 ans moins 2 mois Melker RICHARD de Brisepoutot

2 Bäby 12.12.1764 épousera à 16 ans, 3 mois, 11 jours (!!) Kaspar RICHARD de Brisepoutot (écrit PRISSBUTO)

3 Freni 06.09.1767 épousera Michel RICHARD de Brisepoutot à 14 ans, 9 mois, 6 jours (!!)

4 Anneli 03.05.70 épouse J. GERIG (Ste Marie aux Mines)

5 Kattrein 05.04.73 épouse Hans ROTH d'Exincourt

6 Hans 02.10.75 épousera Marguerite BUGNON

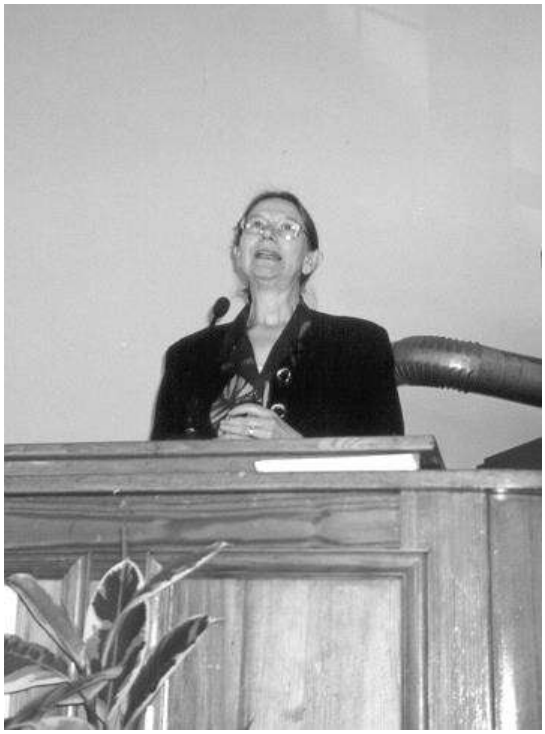
7 Daniel 29.08.78 épousera C. STEIGER de Montreux

8 Un enfant qui a vécu quelques heures.

9 Jakob 05.09.84 décédera à Brisepoutot à l'école près de ses sœurs d'une maladie infantile à 8 ans.

Les filles mariées aux fils RICHARD sont les ancêtres des RICHARD d'Alsace et des Etats-Unis. Catherine et Hans ROTH ont cultivé les terres de la ferme de Bermont à Tournedos. Daniel et Hans ont beaucoup bougé sans s'installer dans une ferme. Aucun ne semble être resté à Belchamp après le décès de Hans. Pourquoi Hans RICHE n'a-t-il pas été enterré au Mont Chevis ? Pourquoi une certaine instabilité chez ses fils ?

Annie WIDMER



Annie Widmer.



L'assemblée attentive avec le trésorier René Eyer à droite.

UN APRES-MIDI A MONTBELIARD

Après un pique-nique autour de la chapelle de la Prairie, les nombreux participants à la journée se dirigèrent vers le centre ville de Montbéliard où un guide de l'Office du Tourisme nous attendait pour une visite guidée de la « citée des Princes de Wurtemberg » dominée par le château.

Nous verrons successivement, le jardin et la cour du château, puis sur la place Saint-Martin : le temple du même nom (le plus vieux temple protestant conservé en France), l'hôtel Beurnier-Rossel, l'hôtel Sponeck, la maison Forstner et l'hôtel de ville, puis l'ancien hôpital et les halles.

Mireille HÜCKEL



Le Château (première mention vers 985).



Jardin du château.



Le temple Saint-Martin (1604).



L'hôtel Beurnier-Rossel (1772).



L'Hôtel de Ville (1776).



La maison Forstner.

QU’IL REPOSE EN PAIX, A PRESENT

L'histoire commence un certain mois d'août 1914, mémorable entre tous. Un profond chagrin s'était emparé du Windenhof car les deux fils, deux solides gaillards, avaient rejoint l'armée allemande au front, forts de l'assurance d'un retour victorieux prochain; espérance qu'ils partageaient avec bon nombre d'Allemands. L'affliction les touchait de près et avait également emporté leur vieux père.

Le dimanche 16 août devait avoir lieu l’enterrement comme c'était la coutume, dans le cimetière du Birkenhof, qui se trouvait à environ deux heures de là. C'est là-bas que se trouvait l'église où chacun recevait les plus profondes bénédictions; à la lisière de la forêt se trouvait un cimetière, où dorment de leur dernier sommeil les Pèlerins fatigués . Malheureusement, en raison des bruits de guerre, il n'était pas possible aux enfants mariés, et qui avaient quitté la maison, de revenir pour accompagner leur défunt père à sa dernière demeure. En effet il pouvait s'écouler des jours, voire des semaines avant que la nouvelle de la mort de leur bien-aimé père, entré dans le repos du peuple de Dieu, ne leur parvienne. Par temps de guerre, on doit, hélas, surmonter bien des maux. Lorsque la nouvelle tragique les atteignit, les deux fils durent à leur tour certainement traverser un jour difficile. Il advint donc qu'une petite poignée de parents et de connaissances des environs uniquement put assister à l'enterrement.

Et cela ne fut pas chose facile puisque l'armée française avait progressé, et passait la région entière au peigne fin. Toutefois, comptant sur le secours de Dieu, le cortège funèbre se mit en marche et tout se passa sans encombres jusqu'au village voisin. Mais, à l'entrée du village, l'on pouvait déjà apercevoir l'ennemi redouté et les soldats qui s'affairaient à détruire les lignes télégraphiques. Les habitants du village nous conseillèrent plutôt de rebrousser chemin car un régiment entier de Français s'apprêtait à avancer dans notre direction. Nous décidâmes malgré tout de poursuivre notre route.

La première sentinelle nous laissa passer, après lui avoir donné un éclaircissement suffisant. Puis nous passâmes devant de grosses unités françaises qui nous dévisageaient, tantôt avec curiosité, tantôt avec hostilité. D'autres, en particulier des officiers, saluaient avec beaucoup de respect la dépouille.

Lorsque nous passâmes devant les dernières sentinelles, un « Halte » - interdiction de passer - retentit soudainement. Toute tentative de transgresser l'ordre en passant aurait échoué, en raison de la méfiance des deux sentinelles.

Ce n'est qu’en rusant et en affirmant qu’il ne s'agissait pas d'un enterrement protestant, que nous pûmes enfin nous frayer un chemin. Manifestement, nous avions été pris pour des catholiques.

A peine arrivés au cimetière, nous rencontrâmes une patrouille, menée par un sombre Maréchal des Logis, qui dévisageait toutes les personnes du cortège. Ce dernier pointa son revolver sur nous, exigeant qu'on lui révèle absolument où se cachaient exactement les gardes frontaliers, au Birkenhof. Il affirmait que nous étions au courant. Tout discours tentant de le nier était vain.

Finalement il dut pourtant reconnaître qu'il ne pouvait rien tirer de nous et nous laissa continuer. Il s’était retiré avec un air menaçant.

La célébration se déroula ensuite, courtement, mais avec beaucoup de solennité. Sans tarder, nous reprîmes le chemin du retour, néanmoins surveillés par les Français durant tout le trajet. Arrivés à la ferme, ceux-ci nous suivirent promptement et occupèrent la ferme. Ils se firent servir un repas dans la cuisine et dans la cave et ils n'autorisèrent personne à quitter la ferme. Le matin suivant lorsqu'ils prirent congé, tous furent soulagés et en particulier les femmes.

Ce n'est qu'une fois le danger dissipé que l'on se rend compte de son importance et de sa proximité. Nous apprîmes après coup que le cortège funèbre avait été aperçu de loin par l'artillerie française qui l'avait pris pour un déplacement de troupes allemandes. Nous avions manqué de peu la fusillade.

Le vacher Klaus passa un mauvais moment. Un officier demanda pourquoi ce solide gaillard n'était pas soldat. Sur quoi la réponse jaillit aussitôt : « C'est un suisse-romand ». Pas de chance, car sinon, ils l'auraient traîné avec eux.

C'est ainsi que le dernier voyage du bienheureux cousin Peter Richard a connu une fin mouvementée, point final à une vie qui connut des jours ensoleillés et des jours plus ombragés.

Il repose maintenant en paix.

Henri VOLKMAR
Gemeindekalendar 1919
Traduction E.Muller

L'ENTRAIDE DES MENNONITES AMERICAINS EN FRANCE PENDANT LA GUERRE DE 1939 - 1945

En cette année 2000, l'Association Fraternelle Mennonite fête les cinquante ans de la fondation de la maison d'enfants de Valdoie (Territoire de Belfort). Ce projet de maison d'enfants a seulement pu être réalisé avec une aide importante des mennonites américains qui avaient pendant toute la durée de la deuxième guerre mondiale entretenu en France une oeuvre de secours aux enfants. L'histoire de cette entraide pendant les années difficiles de la guerre et de l'après-guerre n'est que très peu connue.

Le rapport de Roger Georges, un des principaux collaborateurs français, écrit en 1948, fait revivre ce temps avec ses problèmes, ses soucis et ses risques. Alors que, fin 1942, les représentants américains étaient internés à Baden-Baden, il a continué seul à assurer la survie de l'oeuvre en sauvant ainsi bon nombre d'enfants juifs. Le témoignage de M. Georges, raconté en toute humilité, mérite d'être connu.

Ernest HEGE

Rapport d'activité
de nov. 1942 à juin 1947.

Maisons d'enfants, cantines scolaires, colonies de vacances, distributions de nourriture.

Introduction

Curriculum vitae :

Nom : GEORGES
Prénom : Roger - Edouard
Date et lieu de naissance : 13 mai 1914 à Lyon (7ème)
Age : 34 ans
Adresse actuelle : Château de Belval, 88 - Le Saulcy
Situation de famille : Marié, père de 1 enfant
Etudes : Instruction secondaire, connaissance de l'anglais, deux années de perfectionnement en Angleterre.
Situation militaire : deux années de service militaire, mobilisé en sept. 1939, démobilisé en août 1940

Emplois antérieurs

Dès l'âge de 17 ans et jusqu'à 22 ans, j'étais membre de l'Armée du Salut et me préparais à devenir un officier dans l'Armée du Salut, spécialisé pour les œuvres sociales. Successivement, j'étais plongeur - aide-cuisinier - garçon de restaurant - garçon d'étage - chef de restaurant - chef d'étage - cuisinier - économe - sous-directeur. A Londres, je travaillais dans un bel hôtel où nous recevions des salutistes du monde entier qui venaient au quartier général international de l'Armée du Salut pour affaires.

Ensuite, j'étais dans un asile de nuit où nous hébergions des sans-logis parmi les plus misérables du East-End de Londres.

A Paris, je travaillais à la maison du Jeune Homme et à la fin de mon stage j'étais l'économe de la maison. A cette époque, nous servions dans ce foyer de 4 à 500 repas par jour.

A la fin de mon service militaire, je me mariai en Alsace. Ma femme n'étant pas salutiste, je quittai l'Armée du Salut.

Pendant deux ans, après mon service militaire, jusqu'à ma mobilisation en septembre 1939, j'étais voyageur à la maison Shell, où j'avais une bonne situation.

Après ma démobilisation en août 1940, ne pouvant pas reprendre mon emploi chez

Shell et étant chômeur, je trouvai un emploi d'aide cuisinier sur une petite route de campagne.

Un jour le pasteur de ma paroisse me conseilla d'aller faire un stage dans un Centre de Formation de Cadres des Eclaireurs-Unionistes. Je fis donc un stage à Chassiers (Ardèche), et de suite après, j'organisai et devins le Directeur des Chantiers de jeunes chômeurs des U.G.G.J. à Y.M.C.A. pour la Zone Sud, sous le contrôle du pasteur Charles Guillon de Genève.

Dans ces chantiers, j'avais de jeunes Français de la Zone Nord, de jeunes Belges que je recrutais en général à Marseille, dans des camps avec l'aide des Quakers. C'était un travail difficile car ces jeunes chômeurs, loin de leurs familles, avaient pris des habitudes de vagabondage. J'avais beaucoup de délinquants et de pré-délinquants.

Nous avions des chantiers forestiers - de réfection de routes - de reconstruction d'un pont et d'aide dans les fermes.

Ensuite, j'ai cherché à Lyon et longtemps sans succès un immeuble pour créer un foyer U.G.G.J. pour les jeunes d'Alsace et de Lorraine réfugiés en Zone Sud. Avec ma femme nous avons organisé et pris la direction de ce foyer.

A cette époque, les Allemands occupèrent la Zone Sud et j'étais détaché du Comité National des U.G.G.J. pour prendre la direction du Secours Mennonite Américain, les délégués ayant été internés avec les diplomates américains en Allemagne, à Baden-Baden.

De novembre 1942 à fin avril 1945, j'étais directeur du Secours Mennonite et d'avril 1945 à fin juin 1947, administrateur, le directeur étant un délégué mennonite américain.

Pendant mes six années de travail au Secours Mennonite, j'ai dû, surtout pendant la guerre, faire face à des situations délicates et difficiles, mais pour ma femme et moi-même ces années furent riches en expériences de toutes sortes.

En juin 1947, j'ai pris la direction de l'Essor des Enfants de France, l'un des buts de l'Essor étant de continuer les maisons d'enfants que le Secours Mennonite avait laissées.

J'ai donné ma démission de Directeur de l'Essor tout en restant un membre bénévole pour deux raisons :

1° Manque total d'esprit d'équipe au Comité Directeur à Paris.

2° Manque de moyens financiers pour lutter contre la hausse des prix du 2ème semestre 1947. Le transfert de la maison d'enfants du Château de Vescourt (Ain) au Château de Belval avait déjà donné un rude coup à notre trésorerie.

Rapport sur mon activité au Secours Mennonite de novembre 1942 à juin 1947.

Voici la liste des activités du Secours Mennonite en novembre 1942, quand Monsieur Buller fut interné et me laissa la direction du Secours.

1 Une cantine pour enfants à Cerbère

2 Distribution de vivres et lait à Banyuls et Collioure.

3 Une maison d'enfants à Canet Plage, près de Perpignan, d'une cinquantaine d'enfants d'âge scolaire.

4 Une maison d'enfants à Tourvielle, près de Lyon, avec de 90 à 100 enfants d'âge scolaire.

A Tourvielle le Secours Mennonite n'aidait que financièrement en assurant un prix de journée. La municipalité de Lyon assurait la gestion proprement dite de la maison.

Les délégués américains avaient encore deux projets avant leur départ pour l'Allemagne.

1 Ouverture d'une cantine scolaire à Banyuls.

2 Aide financière pendant six mois à Mme Ehrhardt pour le démarrage d'une maison d'enfants aux Houches, près de Chamonix.

Dès leur arrivée à Canet Plage, les troupes allemandes réquisitionnèrent la grande villa où nous avions les enfants et mon premier travail au Secours Mennonite fut de trouver un autre immeuble. J'eus des difficultés dans les Préfectures car j'avais à Canet des enfants juifs d'origine allemande, polonaise et autrichienne. Enfin le Préfet du Lot m'autorisa à louer le vieux Château de Lavercantière. Je louai également la ferme attenant au Château qui était inculte et abandonnée.

Nous fîmes rapidement les réparations indispensables, et six semaines après, les enfants quittaient Canet Plage pour Lavercantière.

Le siège et le bureau du Secours Mennonite étaient à Lyon, 27 rue Sala. En rentrant d'un voyage dans le sud de la France, je me rendis compte que j'avais eu la visite de la Gestapo. J'emballai donc tous les dossiers et archives, et le Secours Mennonite s'installa définitivement dans un petit chef-lieu de la Bresse, à Pont-de-Vaux.

Trois mois après le départ des délégués américains, j'eus de graves ennuis financiers. Tous les fonds étaient déposés à ma disposition au Consulat Suisse de Lyon, (Service des Intérêts Etrangers). Je reçus une lettre de Berne me disant que les fonds étaient bloqués.

Ce fut une période difficile, j'étais en difficulté avec la municipalité de Lyon, à qui je devais près de 300.000 FF, avec Mme Erhardt de Houches - etc. Subitement après avoir été millionnaire, je n'avais plus que 23.703 FF. en caisse à fin mars 1943. J'arrêtai toutes les activités du Secours Mennonite, ne gardant que la maison d'enfants de Lavercantière, car les enfants que nous avions là pouvaient difficilement partir ailleurs, sinon à la rue ou dans des camps. J'avais également dépensé beaucoup d'argent, seulement quelques mois auparavant pour remettre le Château en état. J'avais acheté des vaches, chèvres, cochons, lapins, poules, etc., du matériel agricole, et j'avais bon espoir que tout cela, dans un avenir prochain, contribuerait à diminuer le prix de revient de cette maison.

D'autre part, j'étais allé à Vichy à la légation de Suisse et j'avais un peu d'espoir pour le déblocage des fonds. J'avais fourni des rapports, expliqué mes ennuis aux Suisses et des pourparlers étaient en cours entre Berne et le Département d'Etat à Washington à ce sujet.

Ma femme et moi, nous décidâmes de quitter Pont-de-Vaux à ce sujet et de demeurer provisoirement à Lavercantière, tant que la situation financière serait grave. Etant orphelin très jeune, j'ai passé une partie de ma jeunesse chez un oncle et une tante, de braves huguenots cévenols qui possédaient une ferme en montagne, mais où la vie, particulièrement à cette époque, était rude. Dès mon arrivée à la Vercantière, je pris en mains les travaux et l'exploitation de la ferme. Après avoir fait labourer les terres, par un tracteur, nous commençâmes par extirper le chiendent qui recouvrait la totalité des terres labourables. Nous le sortions avec des tridents et au bout de quelques jours, quand il était sec, nous le brûlions sur place. Dans la partie que je réservais pour le jardin potager, j'organisais des équipes avec les enfants, le jeudi et parfois le soir après les classes, pour enlever des milliers de pierres. J'étais satisfait avec les vaches laitières de race hollandaise, que

j'avais achetées. Nous avions du lait en suffisance pour les enfants. Nous avons gardé ces vaches près de six ans. Le Secours Mennonite vient seulement de les vendre cette année en mars à la fermeture de Lavercantière. Cette année-là, nous eûmes la plus belle récolte de pommes de terre de la commune, environ 12 tonnes.

Début mai 1943, je demandai et obtins de la Direction du Secours National en Zone Sud un prêt de 100.000 FF qui me permit avec une partie de ma fortune personnelle de faire fonctionner Lavercantière jusqu'à la fin juillet 1943, et même la cantine scolaire de Banyuls jusqu'en juin 1943.

Début août, je reçus un coup de fil du Consulat Suisse de Lyon me disant que l'argent était débloqué et que je veuille bien venir le retirer d'urgence.

Cette nouvelle me fit grand plaisir - j'allai vite chercher l'argent et réglai toutes mes dettes.

A partir de cette date, nous étions de nouveau riches et en voyant que chaque jour, chaque nuit, l'aviation venait bombarder nos villes, je me mis à la recherche d'une autre maison afin de pouvoir héberger des enfants de zones dangereuses.

En automne 1943, j'ouvris à Châtillon-de-Michaille, près de Bellegarde (Ain), dans une colonie de vacances moderne, un centre où nous hébergions de 100 à 120 garçons d'âge scolaire de Lyon et de la banlieue parisienne.

Nous fîmes également une nouvelle tranche de réparations à Lavercantière, ce qui me permit d'augmenter l'effectif de 60 à 100 enfants. Nous eûmes à Lavercantière des garçons et des filles d'âge scolaire, de Normandie et de Marseille.

Au début de l'année 1944, j'ouvris encore deux homes d'enfants dans deux châteaux, l'un à Plottes, en Saône-et-Loire près de Tournus, où nous hébergions de pauvres gosses de 3 à 6 ans que la Croix Rouge Française et Suisse de Paris avait trouvés dans les quartiers les plus misérables de Paris et banlieue ; l'autre était en Bresse, à Vescours. Dans ce château, pendant les bombardements, j'avais jusqu'à 120 enfants d'âge scolaire - garçons et filles de Lyon et Marseille.

A la libération de la France, j'avais près de 400 enfants dans les quatre centres.

La libération se passa sans incidents à Lavercantière, Châtillon-de-Michaille, Vescours ; mais à Flottes, ce fut beaucoup plus compliqué.

Ma femme avait déjà dû prendre la direction de ce centre, car le ménage que nous avions et que m'avait recommandé Madame Favre-Dollfus de Mulhouse, Directrice à l'époque de la Croix-Rouge de Lyon, était incapable de diriger honnêtement une maison d'enfants. J'eus beaucoup de déboires avec ces gens et je dus m'en séparer. La maison de Plottes était à 2 km environ de la route nationale N° 6 et de la voie ferrée Lyon-Paris. Le maquis et les parachutistes étaient très puissants dans cette région. Depuis des mois, la voie ferrée sautait fréquemment entre Mâcon et Chalon-sur-Saône. Quelques semaines avant la libération de Tournus, les Allemands vinrent avec un train blindé et commencèrent à tirer sur le bois de Plottes. Un soir en arrivant à Plottes, je venais à pieds de Vescours (25 km) - je trouvai les enfants et le personnel dans les caves. Dans la matinée, un obus du train blindé avait tué un paysan, l'un de nos voisins, dans sa ferme, à 200 mètres à vol d'oiseau du Château. Les balles de mitrailleuses lourdes sifflaient dans le sommet des grands arbres du parc. Ma femme, avec une monitrice, dans la matinée de ce même jour, était partie au ravitaillement, à Tournus. Pour rentrer dans la ville, il avait fallu qu'elle parlemente avec les soldats allemands qui en gardaient tous les accès. Si elle n'avait pas connu la langue allemande, elle n'aurait pas

pu rentrer. En revenant avec ses commissions, les soldats allemands, voyant qu'elle rapportait du lait, l'avaient renvoyée en ville pour en chercher pour eux. Après, il avait fallu qu'elle en boive un verre devant eux. Ils avaient peur, sans doute, qu'il soit empoisonné. Il fallait à tout prix que nous quittions Plottes, le ravitaillement devenait impossible et nous étions en pleine zone de guerre. Pour évacuer, c'était compliqué car il n'y avait plus de train, et c'était risqué, ni transports routiers. Dans la nuit, à bicyclette j'allais au poste de commandement du maquis F.F.I., près de Cluny. Je repartis de suite en voiture avec le chef. Nous visitâmes quelques villages et à Bissy-la-Mâconnaise, après un entretien avec le maire, il mit à ma disposition la salle des fêtes pour servir de grand dortoir, et une autre grande maison où nous pourrions installer la cuisine et le réfectoire. Quelques heures après, je repartais avec 3 grands camions gazo du maquis pour aller chercher les enfants et tout le matériel.

Tout se passa sans incidents. Le changement d'air et le changement de nourriture fit un grand bien aux enfants. Chaque jour, la camionnette du maquis nous apportait tout le ravitaillement dont nous avions besoin. A Bissy, les cloches sonnèrent la Libération le 2 septembre 1944. Nous y restâmes encore une dizaine de jours ; après nous retournâmes à Plottes.

J'étais heureux que nous fussions libérés à nouveau, car des aventures mouvementées comme celle de Plottes, il m'en arriva beaucoup d'autres pendant les 30 mois de l'occupation allemande. Je signalerai seulement que je fus l'hôte de la Gestapo à Foix dans des circonstances assez tragiques.

Depuis longtemps, je devais rendre visite aux beaux-parents de Monsieur H. Buller et leur donner un secours en argent. Je profitai pour aller les voir lors d'un voyage à Lavercantière. Ils habitaient un petit village, Prades, près de la frontière espagnole. Mais avant d'arriver à Prades, les Allemands m'arrêtèrent à Ax-les-Thermes, c'était très dangereux pour moi. J'allai voir un Monsieur qui s'appelait Rosenthal, qui était juif allemand, ancien officier de l'armée allemande en 1914-1918. Sur moi, j'avais une grosse somme d'argent (150.000 FF) qui était pour Lavercantière. Mon domicile était Pont de Vaux en Bresse, et je me faisais prendre presque à la frontière espagnole. J'étais vraiment mal parti. Je subis un interrogatoire sérieux auprès d'un officier allemand. En feuilletant mon petit carnet de poche, il avait découvert le nom de Rosenthal et il me dit : « Vous allez remettre 150.000 FF à votre ami, le juif Rosenthal qui doit être un passeur pour l'Espagne. Tout cela est très grave, nous allons vous remettre à la police allemande (Gestapo) de Foix, mais ce sera sûrement la Gestapo de Toulouse ou Lyon qui devra régler votre affaire. » La Gestapo de Lyon était terrible. Je le savais par le pasteur De Pury et le pasteur Schendeneur que j'avais remplacés pendant deux mois au service des Réfugiés à Lyon. J'avais eu de la chance quelques mois auparavant. Je me rendais au bureau de l'aide aux émigrants pour une question d'enfants espagnols et en arrivant je trouvai les bureaux fermés et j'appris que seulement quelques heures auparavant la Gestapo venait d'emmener les employés, la direction, ainsi que les visiteurs qui se trouvaient dans les bureaux à ce moment-là. La directrice, Mademoiselle Triat, fut torturée et resta en Allemagne, jusqu'à la libération. Je quittai donc Ax-les-Thermes et les douaniers allemands me remirent à la Gestapo de Foix. A Foix, je restai assez calme au cours d'un interrogatoire. Ayant été un moment seul dans un bureau, je pris un petit carnet de poche qui était sur la table, je détachai la feuille où était l'adresse de M. Rosenthal et l'avalai. Après, je me sentis plus sûr pour M. Rosenthal et pour moi. Je mentis en disant que je profitais d'un voyage à Lavercantière pour aller voir en même temps un ami de guerre qui

s'appelait Durandal. Je subis plusieurs interrogatoires coup sur coup, mais je ne fus jamais maltraité, sauf une fois, le jour de mon arrivée à Foix. Le soir, la gendarmerie allemande venait me chercher pour me conduire en prison et le matin je retournai à la Gestapo de la même façon. L'interprète chef était un bon gros Allemand qui me conseilla de dire que j'étais Mennonite, quand je devrais comparaître devant le grand chef de la Gestapo de Foix. Après cinq jours d'attente, ce grand jour arriva, c'était un dimanche. Sur la table de son bureau, je vis tout ce que l'on m'avait pris : portefeuille - carnet de poche - rasoir - ceinture - lacets, ainsi que les dossiers de l'interrogatoire. Le chef rayonnait de joie, car il venait de recevoir un diplôme signé d'Hitler lui-même. A chaque instant, ses subordonnés venaient pour le féliciter. Il me demanda si j'étais Mennonite, je répondis affirmativement - à qui il pouvait téléphoner à Lyon pour avoir des renseignements sur moi - etc… Après dix minutes, il me dit : « Reprenez tout ce qui vous appartient sur cette table et vous êtes libres, mais promettez-moi de ne plus revenir dans cette région. » Je le lui promis bien entendu.

Ensuite, je lui montrai le reçu que m'avait remis le sous-officier allemand lors de ma capture en échange de mon argent. Son visage s'assombrit - il réfléchit longuement et il me dit qu'il me donnerait seulement assez d'argent afin que je puisse regagner mon domicile mais que pour le reste, c'était très compliqué car cet argent venait d'Amérique et que l'Allemagne était en guerre contre elle. Je lui répondis que cet argent n'avait rien à voir avec la guerre, mais était destiné aux pauvres gosses de France, justement victimes de la guerre.

- « Oui, mais indirectement, vous faites de la propagande pour l'Amérique avec cet argent », me dit-il. Nous discutâmes encore longtemps. Je ne voulais pas partir. A un certain moment, je crus tout simplement qu'il allait me faire remettre en prison. Et, pourtant, à la fin, il céda et donna les ordres afin que la douane allemande me restituât mes 150.000 FF. Je vis sur son visage qu'il était très contrarié, comme quelqu'un qui vient de faire quelque chose d'irrégulier.

C'est avec joie que je quittai Foix en pensant que la liberté est une belle chose.

En octobre 1944, j'envoyai un rapport sur notre activité en France pendant l'occupation au Mennonite Central Committee à Akron - Pennsylvanie, U.S.A. Trois mois après, je recevais une lettre de félicitations de M. Buller. Il était à Londres depuis octobre 1944, mais n'obtenait pas de visa français pour rentrer en France. En attendant, il expérimentait les V.1 et les V.2. Il resta près de 6 mois à Londres et arriva en France début avril 1945. A partir de cette date, je fus l'administrateur délégué du Secours Mennonite.

Pendant le premier trimestre 1945, j'avais prospecté la Bretagne et l'Alsace pour créer de nouvelles maisons d'enfants. Après l'arrivée de M. Buller, je continuai ce travail ainsi que les contacts officiels, soit au Ministère de la Santé - Population - Ministère des P.O.R., ou à la Direction de l'Entraide Française, rue Lafitte. Mon ami et adjoint, Monsieur Coma, prit la direction des quatre centres déjà existants.

En Alsace, à Weiler, à 3 Kms. de Wissembourg, je trouvai une belle maison dans un cadre ravissant en plein bois, à la frontière allemande. Ne trouvant pas de directrice, ma femme en prit la direction et nous laissâmes Pont-de-Vaux pour nous installer à Weiler. Ma femme fut la directrice de cette maison pendant 2 ans, jusqu'en juillet 1947.

Dans cette maison, je n'eus pas beaucoup de réparations, car les Allemands avaient, pendant la guerre, aménagé cette maison en un home pour tout petits et je

trouvai toute l'installation sanitaire en bon état et prévue pour une collectivité de tout petits.

Une entreprise de peinture fit la toilette complète de la maison dans un temps record.

Bedicam remit en état la chaudière que les troupes américaines avaient laissé geler en hiver et début juillet, c'est-à-dire trois mois après la libération de Weiler, nous recevions les premiers enfants.

Je continuai à avoir beaucoup de travail. Monsieur Buller fut malade une partie du printemps 1945 et il ne vint voir le nouveau centre de Weiler que trois mois après son ouverture.

A Weiler, nous avions 40 petits enfants de 2 à 6 ans d'Alsace et de Lorraine.

Presque en même temps que Weiler, nous ouvrions en Bretagne, à Anete près d'Arcenis, dans un grand château, notre dernière maison d'enfants.

J'avais retenu et loué ce château 6 mois auparavant au cours d'un voyage de prospection avec mon ami, Monsieur Plateau, directeur du Service Enfance et Jeunesse à l'Entraide, rue Lafitte, à Paris. Mais le manque de temps et surtout n'ayant pas pu trouver un directeur capable, cela avait retardé la mise à exécution de ce projet. Nous pensions que Mademoiselle Volkmar, la fille d'un pasteur mennonite de Colmar, prendrait la direction de cette maison, mais au dernier moment, elle ne vint pas. Ce furent les beaux-parents de Monsieur Buller qui prirent ce poste et nous eûmes beaucoup d'ennuis avec eux car ils n'étaient vraiment pas capables de diriger une maison d'enfants. Ce centre nous coûta très cher et j'étais heureux que Monsieur Buller fût là. La famille Rosenthal partit définitivement en Amérique et le fils du missionnaire Herrmann que j'avais découvert grâce à Mademoiselle Rudolph de Strasbourg,vint prendre la direction avec sa femme. Au château de Vair en Bretagne, nous avions 80 enfants - garçons et filles-d'âge scolaire des régions de Lorient - St.Nazaire et également de Lorraine.

En mars 1946, les vivres et vêtements provenant de dons des églises Mennonites d'Amérique et du Canada, commencèrent à affluer dans les ports français. Nous avions des centaines de tonnes de farine blanche, lait en poudre, lait en boîtes, viande en conserve, fruits secs, petits pois en boîtes, matières grasses, riz, fruits en bocaux, pêches, poires, cerises, raisins de Californie, légumes verts, haricots, carottes, tomates, légumes secs, petits pois, etc… et environ 30 tonnes de vêtements et de chaussures. Le gouvernement français avait chargé l'Entraide française du transport de toutes ces marchandises d'Amérique jusqu'à leur destination définitive en France. Malheureusement les services d'importation de l'Entraide étaient mal organisés ou mettaient peu d'empressement pour nous faire parvenir ces dons à notre siège à Chalon-sur-Saône.

Les Quakers américains, l'American Relief for France avaient les mêmes difficultés que nous, et même certaines oeuvres américaines, devant cet état de choses, envisageaient d'arrêter leurs envois vers la France. Nous eûmes une réunion entre le directeur du Mennonite Central Committee pour l'Europe, Monsieur Byler et moi-même, et nous décidâmes que je devais m'installer à Paris et m'occuper sérieusement de débloquer nos vivres de l'Entraide et faire parvenir le tout à Chalon. Après quelques semaines de travail, je parvins à faire partir le premier wagon sur Chalon. Il contenait 12.000 boîtes de poulet en conserve. Ce fut une grande joie à Chalon. Ce wagon venait directement, il vint du port de Lupalice à Chalon sans passer par les entrepôts de Paris. Un jour, je découvris à St. Ouen (Nord) une rame de wagons contenant des vivres mennonites. C'était l'American Relief for France qui nous avait mis sur la piste. J'arrivais à temps, car le ra-

vitaillement général était en pourparler pour vendre le tout. Il y avait eu erreur. Ces vivres, au lieu d'aller à St. Ouen, Paris, étaient partis et perdus à St. Ouen, dans le Nord.

Au bout de quelque temps, tout alla mieux et pendant quelques semaines, les wagons arrivèrent à la cadence de 5 à 6 par jour à Chalon. Tous les matins, j'allais aux entrepôts de l'entraide à Bercy et Pantin, et chaque fois que je voyais arriver des wagons contenant uniquement des vivres mennonites, ils repartaient directement sur Chalon sans décharger à Paris.

Pour ce qui arrivait par péniche à Paris, c'était plus compliqué. Premièrement, il manquait toujours quelque chose. J'appris à cette époque toutes les ruses des mariniers pour faire disparaître, par exemple, 500Kgs. ou une tonne de vivres en route et avoir le même poids à l'arrivée qu'au départ.

Nous attendions avec impatience quelques tonnes de savon qui avaient été collectées spécialement dans les églises au Canada et en Amérique pour nos maisons d'enfants. J'avais cherché partout, et nulle part il n'y avait trace de ce savon. Pourtant, nous connaissions le nom du bateau : « L'Indochinois », la date de son départ de New-York, etc... A la fin, je pensais que le savon avait disparu sur une péniche, surtout qu'à peu près à la même date, sur une grosse péniche de 700 tonnes, il y avait eu des vols importants, une enquête était en cours. Huit mois après, alors que nous essayions de nous faire rembourser ce savon par les assurances, voilà notre savon qui arrive, il venait de faire le tour du monde. Au lieu de partir sur le bateau « L'Indochinois », il était parti en Indochine. De là il était revenu à l'EntrAide à New York et enfin, il arrivait en France. Après six semaines, je quittais Paris. Tout marchait bien, tout ce qui arrivait dans nos ports pour les Mennonites, repartait directement par rail sur Chalon.

Avec une partie de notre farine, nous fîmes plus de 200 tonnes de pâtes alimentaires chez Perrand-Renault à Lyon. A la maison Pernod de Dijon, nous fîmes également une grande quantité de biscuits et pain d'épices à la même époque. Nous cédâmes à l'Entraide, pour nos colonies et nos maisons d'enfants, 140 tonnes de farine.

Je fis ensuite une tournée dans l'Est de la France avec M. Yoder, directeur du M.C.C. pour l'Europe, pour distribuer tous ces vivres. La plus grande partie fut distribuée pour les cantines scolaires, colonies de vacances, maisons d'enfants, de vieillards, etc… de Besançon, Belfort, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz, Nancy, etc. Les Mennonites donnèrent à tout le monde : municipalités, entraides, oeuvres catholiques, israélites, laïques, etc…

Pour la première fois depuis cinq ans, ma femme et moi, nous prenions un mois de vacances, en juillet 1946. Nous fîmes les moissons dans les Cévennes chez ma tante. Ces vacances nous firent grand bien car nous devenions trop nerveux. Mademoiselle Schmitt, notre amie, une déléguée américaine du Secours Mennonite, remplaça ma femme pendant son absence, pour diriger la maison d'enfants du Mont des Oiseaux, à Weiler.

En rentrant de vacances, un nouveau travail m'attendait. Le M.C.C. avait décidé d'envoyer en France une de ses équipes de reconstruction. Déjà depuis 3 mois, une équipe semblable travaillait en Hollande et faisait du bon travail. Je pris contact avec Henri Detwiller et Orlo Goering, le futur directeur de l'équipe pour la France, et nous visitâmes en Jeep les régions dévastées par la guerre en Alsace et Lorraine, pour trouver un chantier pour une quinzaine de garçons comprenant des maçons, plâtriers, charpentiers, électriciens, etc… Nous avions des contacts avec le Ministère de la Reconstruction à Paris et avec les délégués départementaux du Haut-Rhin, Bas-Rhin, etc...

J'avais acquis une certaine expérience en ce qui concerne les réparations et transformations de maisons, car pendant 5 ans, le Secours Mennonite n'ayant pas assez de fonds pour avoir un architecte, j'étais l'architecte, le conducteur de travaux, et parfois c'était très difficile pour ces vieux châteaux, que nous transformions en homes d'enfants et où l'installation sanitaire était pratiquement inexistante. La grande difficulté était le manque d'eau, la monnaie-matière et les entrepreneurs peu consciencieux qui faisaient des devis de travaux et après envoyaient les factures beaucoup plus élevées que le devis.

Après des hésitations, il fut décidé que l'équipe de la reconstruction s'installerait à Wissembourg. On nous construisit, à cet effet, une grande et belle baraque, nous eûmes également une partie d'une caserne désaffectée de Wissembourg, pour garer les camions G.M.C. et les Jeeps, ainsi que les matériaux de reconstruction. Les garçons arrivèrent en novembre 1946. Avec une Jeep, je partis avec Orlo Goering au Havre pour les accueillir. Orlo était radieux, car son épouse arrivait par ce même bateau. A la même date, un de nos camions G.M.C. partit à Cherbourg pour aller chercher l'outillage de l'équipe qui arriva sur un autre bateau. Pendant tout l'hiver, nous eûmes différents chantiers, l'équipe travailla pour les pauvres gens de Wissembourg. Ils posèrent des plaques d'isolants contre le froid dans un groupe de baraques et après, nous recouvrions l'isolant avec du plâtre. Ce fut un chantier important.

Au printemps 1947, nous devions commencer la construction d'un hameau comprenant six fermes complètement rasées pendant la guerre. Je garderai toujours un excellent souvenir de cette équipe de jeunes travailleurs américains. Jamais de ma vie, je n'avais rencontré des garçons aussi gentils, animés d'un si bel idéal chrétien et de paix.

Depuis août 1946, je travaillais à mi-temps pour la Reconstruction Mennonite et le Secours Mennonite. Début 1947, nous commençâmes la liquidation de certaines activités du Secours Mennonite.

Tous les vivres étaient déjà distribués fin 1946, sauf ce que nous avions conservé pour nos maisons d'enfants.

La liquidation et fermeture des maisons d'enfants commença en février et mars 1947. Fin juin de cette année, mon contrat étant terminé, je partis avec ma famille en vacances en Angleterre.

Pendant l'été 1947, nous cherchions un nouveau centre pour remplacer Chalon-sur-Saône. Le Secours Mennonite, ayant réduit considérablement son activité, voulait s'installer dans une région où il fût en contact direct avec les 2000 Mennonites de l'Est de la France et de l'Alsace.

Monsieur Jupeaux d'Epinal nous donna différentes adresses : une maison à Bruyères, mais il y avait vraiment trop de réparations, et celle de son beau-frère à Epinal, Monsieur Marchal, maison qui plaisait beaucoup aux Mennonites, mais au dernier moment surgirent des difficultés insurmontables. A la fin, grâce à l'intervention de la Préfecture, nous eûmes une partie de la caserne des Enfants de Troupe à Epinal. Nous étions très heureux car nous avions des vivres qui allaient arriver d'un moment à l'autre d'Amérique. Car le Secours Mennonite avait décidé de faire une distribution de vivres pendant l'hiver 1947 - 48, aux vieillards des villes de St.Diè, Epinal, Lunéville, Nancy, etc…

Deux jours après avoir retenu notre caserne d'Epinal, nous trouvions, grâce à Monsieur Diebold de Nancy, une belle et grande villa à Nancy-Laxou. Notre projet d'Epinal n'eut donc pas de suite.

Dimanche dernier, j'étais à une réunion Mennonite à Nancy. J'entendis un magnifique exposé fait par un pasteur mennonite américain qui s'occupe de Mennonites russes

en Allemagne. Dans les différentes zones d'Allemagne se trouvent 35.000 Mennonites russes qui ne veulent pas rentrer en Russie.

Grâce au M.C.C. plusieurs milliers de ces réfugiés ont quitté l'Allemagne pour le Paraguay et le Canada. Déjà après la guerre de 14 - 18, le même fait s'était produit et ces mêmes Mennonites qui partirent après 14 - 18, ont fondé au Paraguay des communautés florissantes. Bien entendu, tout cela coûte très cher au M.C.C : les transports, le bateau, nourrir et vêtir des milliers de personnes pendant des mois, les aider à démarrer dans leur nouveau pays ; aussi j'ai l'impression que le Secours Mennonite veut arrêter dans un avenir prochain toute son activité en France. Mais de toute façon, au point de vue français, moi qui ai suivi de très près tout ce que les Mennonites ont fait pour la France, je dois leur dire un grand MERCI. Personnellement, je pense que leur aide est plus utile en ce moment à leurs frères russes en Allemagne que les secours pour la France. Au Canada et aux U.S.A. l'église mennonite comprend environ 250.000 membres. Cette églises a ses pasteurs et ses missionnaires, comme la plupart des églises protestantes ; donc les milliers de tonnes de vivres et vêtements et les millions de dollars qu'il lui faut pour mener à bien son programme dans les nombreux pays victimes de la guerre, sont un effort spécial dirigé par le M.C.C. après chaque guerre. Les Mennonites forment une belle église pacifiste, pleine de foi et vivante. Beaucoup de ses membres donnent régulièrement la dîme (si nous avions ce même principe en France, nous aurions sûrement moins de difficultés financières dans nos églises). Les Mennonites d'Amérique sont abstinents en général et ne fument pas.

Personnellement, j'ai appris beaucoup de choses pendant mes six années de travail pour le Secours Mennonite :

1°Avoir une bonne gestion dans une maison d'enfants. A son départ, M. Buller m'avait laissé une somme d'argent très importante. A son retour, je lui remis la même somme, plus de 400.000 FF., sans parler de tout le matériel que j'avais acheté : voitures, postes de T.S.F., matériel de couchage, cuisine, etc.

2°J'eus souvent de graves ennuis avec mon personnel des maisons d'enfants. Au bout d'un certain temps, le personnel a tendance à croire que l'on crée la maison d'enfants pour lui et non pour les enfants, et c'est vraiment un problème pour trouver des gens, bien à tout point de vue. Il y a également tous les petits frottements de la vie collective continuelle, chose qui n'existe pas à l'usine ou au bureau.

Pendant ces six années, je n'ai jamais désespéré, je suis un optimiste et quand je trouve une porte fermée devant moi, j'essaye d'arriver au même résultat en prenant un autre chemin, étant donné que c'est le résultat qui compte, à condition, bien entendu, de ne faire que des choses justes et légales.

Je pense que ces dernières lignes résument assez bien ma façon d'agir et de travailler. Tout ne fut pas parfait, loin de là hélas, mais si certaines réalisations purent assez bien réussir, toute la gloire en revient à notre Père Céleste qui nous a guidés, ma femme et moi-même pendant ces dernières années dans ce travail pour les enfants.

Roger GEORGES

SCHLEITHEIM ET LE MOUVEMENT PAYSAN : UN REGARD NOUVEAU

Introduction

Il va sans dire : la place occupée par « l'entente fraternelle de Schleitheim » dans l'histoire et la pensée anabaptiste-mennonite est très importante[1]. Par contre, son utilisation pour l'élaboration d'une pensée théologique au 20e siècle est moins évidente. C'est vrai, il existe beaucoup de distance entre le 16ème et le 20 ème siècle. Le contexte des origines des premiers anabaptistes suisses dans les environs de Zurich vers 1525 est très différent de notre contexte actuel. Entre Zurich et Liestal[2], il n'y a que très peu de kilomètres, mais en temps, il y a presque 500 ans qui nous séparent.

Pour parcourir le chemin de Schleitheim à Liestal, d'hier à aujourd'hui, nous voudrions proposer une relecture de cette première confession de foi de l'anabaptisme. Cette relecture nécessitera cependant un certain effort historique et critique. Les origines de l'anabaptisme suisse ont été un sujet de polémiques très dures depuis le 16ème siècle, polémiques dont les historiens commencent à peine à sortir. Ce débat concerne surtout des événements que nous connaissons très peu, mais qui ont été très importants à l'époque de la Réforme. Il s'agit de la relation entre l'anabaptisme et la guerre des paysans. Pour vraiment comprendre les sept articles, il faut revoir l'affaire paysanne à la lumière des travaux récents, et c'est pour cela que notre escale à Schleitheim sera précédée par un petit arrêt à Waldshut, cette petite ville rhénane qui symbolise bien la façon dont anabaptisme et mouvement paysan ont cheminé ensemble pendant un petit moment.

Arrière-plan historique et théologique du soulèvement paysan

Au début du 16ème siècle, nous nous trouvons dans une période de centralisation politique. Les historiens constatent le transfert des compétences politiques vers les territoires et les princes. Autrement dit, le morcellement de la période féodale commence à disparaître. Deuxièmement, entre 1200 et 1500, l'Europe assiste à une urbanisation croissante ainsi qu'à la naissance de « communautés » (Gemeinde) ou de villages qui sont au centre de la vie paysanne. D'après Peter Blickle, on dénombre 50 villes dans l'Empire en 1200 et 4000 villes et 10,000 villages en 1500[3]. Ces communes ont une structure légère et trouvent le fondement de leur existence non dans un acte seigneurial qui vient d'en haut, mais dans un contrat, issu des habitants eux-mêmes. C'est pourquoi la centralisation politique croissante de l'empire au début du 16ème siècle pose un problème, car les paysans sont en train de perdre d'anciens privilèges et droits. Le pouvoir administratif quitte les communes pour se trouver de plus en plus dans les mains du seigneur territorial.

Auparavant, la société rurale, structurée autour des villages/communes, se gouvernait plus ou moins elle-même. L'autorité de l'état n'était nécessaire qu'en cas de menace extérieure ou guerre. Au partir du 15ème siècle, les seigneurs auront une influence croissante sur le choix des dirigeants

1 Le texte de ce document auquel nous nous référons se trouve dans l'ouvrage de Claude Baecher, *L'affaire Sattler,* Les Editions Mennonites/Editions Sator, 1990, pp 43-59.

2 La plus grande partie de ce texte a été présentée oralement au Bienenberg (Liestal, Suisse) en décembre 1998, lors du week-end sur « le profil d'une théologie anabaptiste ».

3 Peter Blickle, *Reformation und kommunaler Geist,* Munich, 1996, p. 8.

communaux. En 1400, un village pouvait dépendre de trois, quatre seigneurs (ou même plus). Un siècle plus tard, au temps des débuts de la Réforme, avec une rationalisation grandissante du système politique, ce même village dépendra d'un seul seigneur, qui exercera plus d'autorité et qui aura plus d'influence directe dans la vie des villageois et des paysans.

En fait, cette centralisation politique avait des conséquences directes sur la vie des paysans. Si, en 1400, un paysan travailleur pouvait accumuler un petit héritage et le transmettre à ses enfants, ce ne sera plus le cas en 1500[4]. Pendant la deuxième moitié du 15ème siècle, les taxes et les impôts pouvaient aller jusqu'à 30% du produit brut du travail d'un paysan. Ce qui restait permettait à peine de quoi vivre pour la plupart des paysans. C'était dans les terres appartenant aux monastères que le fardeau est devenu souvent le plus lourd, ce qui ne pouvait qu'aggraver le caractère anticlérical du milieu villageois et paysan. Nous voyons par exemple que dans la région entre Ulm et Augsbourg, 45% des paysans dépendaient de propriétaires monastiques ou cléricaux[5]. Une mauvaise récolte ne laissait plus rien à vendre pour avoir de quoi acheter ce qu'on ne produisait plus sur place. De plus, le repeuplement européen d'alors rendait les terres de plus en plus rares. Les seigneurs réduisaient l'utilisation commune des bois (pour la chasse et pour le bois de chauffage) et des rivières (pour la pêche).

Au fur et à mesure que le 15ème siècle s'avançait, la position du paysan s'aggravait et le processus s'est accéléré dans les années juste avant 1525. Dans ces années, il y eut plusieurs mauvaises récoltes. Le poids des impôts continuait à augmenter. A cela s'ajoutait la taxe impériale pour la guerre contre les Turcs. Ainsi, il arrivait souvent que le paysan à l'époque de la Réforme donnait la moitié de son revenu annuel en taxes et impôts[6].

Normalement, quand on pense « Réforme », on pense à la situation de l'Eglise, aux indulgences, aux évêques absents de leur diocèse, à une théologie scolastique très éloignée de l'Ecriture. Quand on pense « Réforme », des notions telles que « la foi seule », « l'Ecriture seule » nous viennent à l'esprit. Nous pensons à des hommes comme Luther et Zwingli.

Ne l'oublions cependant pas : toutes ces questions de « Réforme » se posaient dans le monde que nous venons de décrire. Les prédications et les idées de Luther et de Zwingli se sont largement et rapidement diffusées. Elles ont été éditées, lues, discutées. Les idées de la Réforme ont commencé en ville[7], mais elles ont rencontré un accueil très chaleureux dans les milieux paysans et ruraux, de loin la très grande majorité de la population d'alors. Dans les milieux ruraux, la Réforme produit l'attente d'une Eglise meilleure et d'une société plus juste. Pour les paysans, la Réforme était aussi vue comme un moyen concret d'apporter des changements au sein de leurs paroisses locales.

Très tôt (1523), Luther proclamait le droit pour chaque paroisse de désigner et d'entretenir son propre pasteur[8]. Ce principe devenait un moyen pour une paroisse locale de prendre en main elle-même sa réforme. Zwingli, de son côté, prêchait contre la dîme

4 Peter Blickle, *The Revolution of 1525 : The German Peasants' War from a New Perspective*, Baltimore and London, p. 35.

5 James M. Stayer, *The German Peasants' War and Anabaptist Community of Goods*, Montréal et Kingston, 1991, p.36.

6 Blicke, *The Revolution of 1525*, p.79.

7 Il s'agit évidemment de petites villes : le Wittenberg de Luther comptait 2000 habitants ; Zurich, 15000 habitants

8 Voir Martin Luther, « Qu'une assemblée ou communauté chrétienne a le droit et le pouvoir de juger toutes les doctrines, d'appeler, d'installer et de destituer des prédicateur », *Martin Luther, Œuvres,* Tome IV, Genève, 1959, pp.81-89.

ecclésiastique. Lorsque les terres appartenaient à l'Eglise, les paysans devaient payer une dîme annuelle, qui faisait partie des impôts lourds dont nous avons déjà parlé. Il s'agissait d'argent qui quittait les communes pour aller soit dans les caisses des couvents, soit à la cathédrale du diocèse. Donc, dans beaucoup d'endroits, la Réforme commence par le choix local d'un pasteur qui devait prêcher la pure parole de Dieu, c'est-à-dire le message de la Réforme. Les villageois et les paysans avaient un intérêt réel pour les affaires de l'Eglise et de leurs communes. Ils voulaient le pouvoir de choisir et de rémunérer leur propre pasteur. Ils étaient encouragés par Luther et par Zwingli à aller dans ce sens.

C'est dans cette perspective que certaines choses se sont passées dans le contexte de la Réforme zwinglienne. Dans les villages autour de Zurich, nous voyons deux phénomènes. D'abord, plusieurs villages mettent en pratique l'enseignement de Luther (cautionné aussi par Zwingli) en procédant au choix villageois du pasteur (été 1523). En même temps, plusieurs de ces mêmes communes autour de Zurich revendiquent l'abolition de la dîme. Cette revendication se base sur l'Evangile et s'étendra largement, étant comprise comme une conséquence directe de la Réforme.

Zwingli considérait l'Ecriture comme source de loi et d'éthique pour la cité et pour la société. Même si le réformateur zurichois devait revenir sur certaines affirmations des premières années, cette idée prenait racine aussi dans les campagnes. C'est-à-dire qu'on commence à mesurer la situation politique et économique à la lumière de l'Evangile, et à penser qu'au nom de l'Evangile toute une série de changements pourrait être à l'ordre du jour. A partir de la notion biblique de l'amour fraternel, le mouvement « paysan » posera un regard critique sur les débuts de l'état moderne et centralisé.

Les choses commençaient à bouger avec un mélange d'optimisme réformateur, de crainte de la fin du monde, et d'astrologie. C'était en 1524 que toutes les planètes devaient se rencontrer sous le signe des Poissons. Un mathématicien de Tübingue avait prédit cette configuration en 1499. Beaucoup pensaient que quelque chose de mal devait se passer à ce moment. Beaucoup de prophéties circulaient, le peuple s'attendait à quelque chose. En effet, au printemps 1524, quelque chose commence à se passer.

Les paysans et les villages commencent à s'organiser, au nom de la Réforme. Que voulaient-ils ? Ils ont pris le soin de mettre par écrit leurs revendications, le programme paysan le plus répandu se trouvant dans les « douze articles » qui datent de mars 1525. S'agit-il de demandes révolutionnaires ? Parmi les douze points, nous trouvons les demandes suivantes :

> Tout d'abord, c'est notre humble prière et désir, c'est aussi notre volonté commune et avis de détenir dorénavant le pouvoir et la puissance pour que la commune tout entière choisisse et élise elle-même son pasteur et qu'elle ait aussi pouvoir de le révoquer s'il se comporte de façon malséante.
>
> Deuxièmement, puisque la juste dîme est imposée dans l'Ancien Testament et que tout s'accomplit dans le Nouveau, nous voulons bien volontiers donner la juste dîme…mais comme il convient ; …elle revient à un pasteur propageant clairement la Parole de Dieu.
>
> Troisièmement, jusqu'à nos jours se perpétue la coutume de nous considérer comme des serfs, et c'est grande pitié puisque le Christ nous a tous sauvés et rachetés de son précieux sang, tous sans exception, aussi bien

l'humble berger que le plus puissant des seigneurs[9].

Même si ces idées trouvent leurs fondements dans les premiers écrits de Luther et de Zwingli et dans l'Ecriture, ces demandes n'étaient pas recevables ni par les réformateurs, ni par les autorités politiques. Face à ce refus, les paysans « se soulèvent ». Ce que l'histoire appelle la guerre des paysans s'est pour l'essentiel déroulée pendant la première moitié de l'année 1525, commençant un peu plut tôt dans la Forêt Noire et se prolongeant dans le Tyrol jusqu'en 1526. Selon les estimations, 300 000 personnes furent impliquées dans ce soulèvement qui aurait fait à peu près 100 000 victimes.

Il est intéressant de noter que ce mouvement de revendication s'est déroulé sans violence durant les premiers mois et ressemblait plutôt à une grève générale. Au mois de mai 1525, une bonne partie du territoire allant de la Souabe jusqu'à la Forêt noire, y compris la ville de Fribourg, était sous contrôle paysan.

Pour l'Empire et l'Eglise catholique, c'était la preuve que la Réforme était source d'anarchie et de sédition. Les princes ont réagi de façon brutale. Par exemple, au moment de la chute de Fribourg devant les paysans, l'Alsace était en pleine ébullition. De nombreuses villes, dont Wissembourg et Saverne, ont été prises par des armées paysannes le 13 mai. Le Duc Antoine de Lorraine et son armée ont mené le combat contre les paysans. Le 15 mai, ces derniers se trouvaient devant les portes de Saverne. Le chef paysan, Erasme Gerber, avait envoyé des appels de secours à Strasbourg, ville favorable à la Réforme[10]. Les troupes paysannes ont quitté la ville et se sont fait massacrer. La bataille de Saverne (17 mai 1525) a coûté la vie à 18000 paysans[11]. Une semaine plus tard à Frankenhausen, le même type de massacre est arrivé aux paysans menés par Thomas Müntzer. C'était la catastrophe totale.

Interprétations divergentes de la guerre des paysans

Dès le début, la Réforme a été considérée comme un acte de sédition et par l'Eglise catholique et par le Saint Empire Germanique. Rejeter l'autorité du pape, proposer une autre théologie que la théologie officielle de l'Empire, c'était rejeter l'autorité de Dieu même. Cela signifie que pour l'Eglise catholique, les événements de 1525 ont été la preuve même de l'origine diabolique de Luther et de la Réforme. Voilà ce qui arrive lorsqu'on refuse l'autorité divinement instituée du pape et de l'empereur. L'ordre social et politique est mis en question. Le peuple se révolte, les princes sont obligés de réagir, et on arrive au bain de sang. C'est cela la Réforme, c'est cela Luther. Pour l'Eglise romaine, Luther, Zwingli, le mouvement paysan, l'anabaptisme, c'est à mettre dans le même sac. C'est ce qu'on appelle en allemand *Aufruhr*.

Comme nous pouvons facilement l'imaginer, Luther n'était pas tellement d'accord avec cette interprétation. Mais de même que l'Eglise catholique, Luther (même s'il a contribué théologiquement aux idées paysannes) y voyait aussi la main du diable. Il prendra autant que possible ses distances d'avec le soulèvement. Pour lui, les responsables en sont Müntzer, Carlstadt, Zwingli et les anabaptistes. D'ailleurs pour Luther, tous ces gens-là sont « Schwärmer » ou même « Täufer ».

Zwingli, qui ne s'est jamais trop entendu avec Luther, n'est pas d'accord, ni

9 « Les douze articles », in : Marianne Schaub, *Müntzer contre Luther*, A l'enseigne de l'arbre verdoyant éditeur, 1984, pp. 265-266.

10 En 1523, Martin Bucer avait écrit un traité disant que la ville de Wissembourg devait être libre de choisir son prédicateur.

11 Peter Blickle, The Revolution of 1525, xix.

avec l'analyse catholique, ni avec celle de Luther. Pour lui, les responsables des troubles sont Müntzer, Carlstadt et les anabaptistes, qu'il appelle, lui aussi, « Schwärmer » ou « Täufer ».

Dès le 16ème siècle, il y avait des anabaptistes qui ont critiqué la guerre des paysans et ont pris leurs distances avec elle. Entre-temps, et cela jusqu'au 20ème siècle, les mennonites ne se sont pas trop occupés de leur histoire. Mais quand ils ont commencé à le faire, ils ont découvert que tout le monde les associait à la violence et à la sédition du mouvement paysan. Etant des non-violents, les mennonites, comme Luther et Zwingli avant eux, avaient aussi envie de démontrer qu'on ne devait pas tout simplement les confondre ni avec les paysans, ni avec le prétendu royaume de Münster en Westphalie. Ainsi, à partir de Harold Bender, les historiens mennonites ont cherché à prouver que les anabaptistes suisses étaient des zwingliens conséquents, les véritables héritiers de la Réforme, et non-violents dès le début[12].

La guerre des paysans et l'anabaptisme revus par les historiens d'aujourd'hui

Tout cela signifie que personne, à part les historiens marxistes, ne s'est vraiment intéressé à l'épisode paysan des premières années de la Réforme, sauf pour le critiquer ou le disqualifier. Depuis 1975, grâce au 450e anniversaire du soulèvement paysan, il y a un véritable regain d'intérêt pour les paysans et de nombreux travaux sérieux leur ont été consacrés[13]. Il est aussi vrai que l'histoire de la Réforme se fait de moins en moins pour des raisons confessionnelles ou polémiques, ce qui permet aussi un autre regard sur les choses.

Dans un certain sens, les travaux actuels tendent à confirmer la thèse catholique. Autrement dit, la mouvement paysan trouverait effectivement ses racines dans la Réforme, dans la prédication de Luther et de Zwingli. Il ne s'agit pas, comme l'ont prétendu les marxistes, d'une « proto-révolution » conditionnée exclusivement par les conditions économiques, mais d'un mouvement proprement religieux et réformateur, cherchant à inscrire le message biblique retrouvé dans le contexte difficile des Eglises campagnardes, villageoises et même urbaines.

Peter Blickle affirme qu'il ne s'agit pas d'un mouvement seulement paysan, mais de celui d'une classe sociale plus large qu'on appelait alors le « gemeine Mann », ce qui ne veut pas dire « le peuple », mais les paysans, les artisans, les villageois et même toute une catégorie des habitants des villes. C'est la seule manière d'expliquer que certains villages et villes (Waldshut, Memmingen, Fribourg) s'étaient associés à la démarche des paysans. Ces villes et villages ont trouvé dans le message luthérien et zwinglien une réponse concrète à leur souffrance et à leurs aspirations de réforme.

C'est dans ce contexte qu'il est aujourd'hui possible de revoir les liens entre anabaptisme et paysans de façon plus détendue. L'exemple de Balthasar Hubmaier et de la ville de Waldshut en est probablement le cas le plus intéressant et aussi le plus important.

Nous voyons chez ceux qui deviendront les premiers anabaptistes suisses des éléments communs à la Réforme et au mouvement paysan. Dans les environs de Zurich, pendant l'été 1523 déjà, plusieurs villages ont choisi leur pasteur, voulant aussi soutenir celui-ci financièrement, critiquant et refusant la dîme et en même temps refusant de baptiser leurs enfants. Ce qui veut dire que dans un premier temps, il est impossible de

[12] Voir par exemple, Harold Bender, *Conrad Grebel*, Herald Press, 1957.

[13] cf. les travaux de Blickle et Stayer.

séparer « Réforme », « mouvement paysan », et « anabaptisme ». Entre 1523 et 1525, pour beaucoup de personnes, tout cela, c'est une seule et même chose. Pour les autorités autrichiennes dont dépendait Waldshut, tous ces phénomènes furent désignés d'un seul adjectif, «luthérien ».

Mais, avec le temps, les différences émergent. Dans les environs de Zurich, le soulèvement paysan commence en janvier 1525. C'est aussi en ce moment que les premiers baptêmes d'adultes ont lieu. Zwingli ne peut pas accepter cela (ni le soulèvement, ni les baptêmes) car il est déjà taxé de sédition par l'empire et les cantons catholiques. Zurich court le danger d'une guerre civile, la vie de Zwingli est menacée et le réformateur doit revenir sur certaines de ses premières affirmations devenues maintenant trop audacieuses. Ainsi les « rebaptiseurs » seront soit expulsés de Zurich, soit condamnés au silence.

Il est intéressant de noter que ceux qui ont été expulsés sont allés justement dans les régions agitées par les revendications paysannes. Et pendant quelques mois, anabaptisme et mouvement paysan chemineront ensemble ici et là[14]. Dans plusieurs lieux, c'est-à-dire dans les environs de Schaffhouse, de St. Gall et de Grünigen, le choix du pasteur, le refus de la dîme et le baptême d'adultes seront acceptés comme « programme théologique » cohérent. En avril 1525, le dimanche de Pâques, la ville de Waldshut, sous la direction du pasteur Hubmaier, devient entièrement « anabaptiste ». Les adultes se font baptiser et ceux qui ne sont pas d'accord s'en vont. Or Hubmaier est à la fois l'un des premiers grands théologiens anabaptistes et un participant à la rédaction de documents paysans. C'est lui qui rédigera les premiers traités anabaptistes sur le baptême. C'est probablement lui qui a rédigé la pétition des paysans de la Forêt noire[15]. Pendant longtemps, les historiens l'ont considéré comme l'auteur même des douze articles. A plusieurs reprises la ville de Waldshut soutiendra ouvertement et militairement les armées paysannes. Quand Hubmaier sera brûlé vif à Vienne en 1528, ce sera pour sédition et pour son rôle dans le soulèvement paysan. On ne peut pas lire Schleitheim sans savoir ce qui s'est passé à Waldshut.

Schleitheim revu à la lumière du mouvement paysan : contours d'une théologie anabaptiste hier et aujourd'hui

A partir du mois de mai 1525, les paysans sont vaincus sur le plan militaire et l'anabaptisme naissant perd deux lieux de soutien possible (la ville de Zurich et les villages paysans). Les revendications paysannes seront repoussées et l'anabaptisme deviendra « illégal » et « hors jeu ». Les dirigeants et théologiens disparaissent rapidement. Conrad Grebel mourra de la peste en 1526, Félix Mantz mourra noyé aux mains des autorités zurichoises. Hubmaier périra aux mains de Ferdinand, frère de Charles Quint…

C'est à ce moment-là que l'ancien moine M. Sattler jouera un rôle clé au sein du mouvement anabaptiste devenu clandestin. Sattler a probablement quitté son monastère St. Pierre dans la Forêt noire en mai 1525, lorsque les paysans l'ont envahi en y présentant leurs demandes[16]. (On peut donc imaginer qu'il a connu la pétition des paysans de la Forêt noire). C'est ainsi le mouvement paysan qui initie Sattler à la Réforme. Après avoir essayé en vain

[14] Cf. James M. Stayer, "Reublin and Brötli, the revolutionary beginnings of Swiss Anabaptism," in: Marc Lienhard, *Les débuts et les caractéristiques de l'anabaptisme*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1977, pp. 83-102.

[15] Nous reviendrons à ce document ultérieurement.

[16] cf. Claude Baecher, *L'Affaire Sattler,* Sator, 1990. C. Arnold Snyder, *The Life and Thought of Michael Sattler*, Herald Press, 1984.

d'encore convaincre les réformateurs de Strasbourg du bien-fondé de la théologie « anabaptiste », Sattler participera au « synode » de Schleitheim, et laissera les sept articles, qui serviront de fondement théologique du mouvement anabaptiste suisse pendant bien longtemps.

Il est clair que sans Schleitheim, l'anabaptisme suisse aurait disparu. Rejetés par les catholiques et les zwingliens, confrontés à des débordements libertins dans leurs propres rangs, les anabaptistes devaient se donner des moyens théologiques et pratiques de survivre. C'est donc la réunion clandestine de février 1527 qui répond à ces besoins.

Il est aussi clair que Schleitheim est le fruit de circonstances précises. Il s'agit à la fois d'un prolongement et d'une critique de la Réforme zurichoise ainsi que d'un prolongement et d'une critique du mouvement paysan. L'enracinement zwinglien et paysan de ce document saute aux yeux. La Réforme zurichoise était en même temps une réforme urbaine et une réforme des paroisses villageoises et rurales, et le mouvement anabaptiste naissant reflète ce même enracinement urbain et rural.

Déjà l'enracinement paysan et communal se voit dans le titre : *Brüderliche vereynigung etzlicher kinder gottes siben artickel betreffend*[17]. Nous l'avons déjà vu, le mouvement paysan s'est structuré autour d'unions chrétiennes qui rédigeaient des articles. Nous voyons par exemple les phrases suivantes dans la pétition des paysans de la Forêt noire :

> …l'intention et le but de cette union chrétienne est l'émancipation avec l'aide de Dieu, et cela autant que possible sans tirer l'épée ni verser le sang…[18]
>
> Tous ceux qui appartiennent à cette Union chrétienne s'engagent sur leur honneur et les éminentes obligations qu'ils ont contractées de rompre complètement tout commerce avec ceux qui s'obstinent et se refusent à entrer dans cette Union fraternelle…[19]

Ainsi, dans sa façon de se désigner, le document de Schleitheim utilise le même vocabulaire que les documents paysans. En plus, la structure de l'entente fraternelle s'élabore par sept articles. Il est intéressant de noter qu'en allemand, la pétition de la forêt noire s'appelle « Artikelbrief » (lettre des articles) et le document paysan le plus important et le plus répandu pendant le printemps 1525 s'appelait tout simplement Die 12 Artikel der Bauernschaft.

Ce qui signifie que dans son vocabulaire et dans sa forme, l'entente fraternelle ressemble étrangement à un document « paysan », ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait l'enracinement des anabaptistes dans la Réforme zwinglienne. Ce qui est frappant, c'est qu'en 1527, au moment où certaines demandes paysannes ne sont plus possibles sur le plan global, c'est dans les communautés anabaptistes qu'elles pourront survivre (sur une échelle beaucoup plus petite).

Venons-en maintenant aux articles eux-mêmes. C'est là que nous voyons ce que les anabaptistes ont appris depuis les débuts

---

[17] Nous nous servons du texte original qui se trouve dans H. Fast, *Quellen zur Geschichte der Täufer in der Schweiz*, Theologischer Verlag, Zürich, 1973, pp. 26-35, et de la traduction française de Claude Baecher, *L'Affaire Sattler*, pp. 43-59.

[18] Schaub 271. Le texte original est intéressant : « Demnach ist der Anschlag und Fürnemen diser *christenlichen Vereinigung*, mit der Hilff Gottes sich ledig zu machen, und das als vil es möglich, on alle Schwertschlag und Blutvergiessung…(*Artikelbrief des Schwarzwälder Bauern vor dem 8. Mai 1525*, in : K. Kaczerowsky, *Flugschriften des Bauernkrieges*, Hamburg, 1970, p. 15).

[19] Schaub, 271. Dass alle, so in diser *christenlichen Vereinigung* sind, bei ihren Ehren und höchsten Pflichten, so sie gethon, mit denen, so sich sperren und widern *brüderliche Vereinigung* inzugon…(Kaczerowsky, 16.)

de la Réforme. La théologie ne tombe pas du ciel. Elle se fait toujours dans des situations concrètes, en réponse à des questions précises. Les historiens disent la même chose de la Réforme. En 1520, il y avait Luther, Zwingli et quelques principes : retour à l'Ecriture et la foi seule. Mais il n'y avait pas encore de structures, de nouvelles Eglises. Tout cela ne vient qu'avec le temps, qu'avec une confrontation dure aux réalités de la vie. Et le mouvement paysan de 1525 sera un point tournant pour beaucoup dans les décisions concrètes de la Réforme. A partir de 1525, Luther confie sa Réforme aux princes. De même, Zwingli durcit sa position et revient en arrière sur plusieurs points. Sa Réforme sera aussi politique.

Les articles de Schleitheim nous montrent ce que les anabaptistes ont tiré comme conclusions à la fois sur la Réforme zurichoise et sur le mouvement paysan. Prenons les trois premiers articles : le baptême, la discipline et la cène. On pourrait les lire très rapidement et dire que les anabaptistes croient au baptême des adultes, à la pratique de la discipline selon Matthieu 18, et à une conception zwinglienne de la sainte cène. Tout cela est vrai, mais assez superficiel si nous ne tenons pas compte des circonstances et des questions précises du contexte d'alors.

Nous sommes au 16ème siècle et devant un effort de « réformer » l'Eglise occidentale. Tout le monde était d'accord, et cela depuis des siècles : l'Eglise avait mal et il fallait la soigner. Jusqu'ici les anabaptistes avaient participé à deux efforts de Réforme : celui de Zurich et celui des paysans. Les deux croyaient au « sola scriptura » et au « sola fide ». Mais les deux sont restés dans le cadre socio-politique de la chrétienté médiévale. C'est-à-dire dans l'idée qu'en Europe on naît chrétien comme on naît suisse ou français et que les structures socio-politiques sont aussi chrétiennes. C'est ainsi que Zwingli avait confié sa réforme au pouvoir civil de Zurich et que les paysans avaient cherché à totalement reconstruire la société. Zwingli et les paysans étaient d'accord sur ce point-là : la Réforme de l'Eglise signifiait la Réforme de la cité et de la société. C'était une seule et même tâche.

Dans le feu de l'action et par la force des circonstances, les anabaptistes commencent à voir autre chose. Petit à petit, le rejet de la théologie médiévale et le retour à l'Ecriture leur permet de prendre conscience d'un fait important. Aux débuts du christianisme, il y avait une différence entre l'Eglise et le monde. La théologie médiévale, la plus récente et la mieux connue par tous, se faisait dans le cadre « constantinien ». La chrétienté comme mélange de religieux et de politique allait de soi. Par contre, essayer de réformer l'Eglise quand tout le monde en fait partie sans vraiment savoir pourquoi, c'était de moins en moins évident et de toute façon impossible.

Dans ces trois premiers articles (dans tous les sept d'ailleurs), les anabaptistes de Schleitheim, à partir de leur lecture biblique, mais aussi à partir de leur expérience de l'échec de la réforme zurichoise et de celle des paysans, proposent une réforme « radicale ». Ils proposent de revenir à une Eglise de professants. Non pas l'Eglise médiévale, qui comprend tous les habitants d'un territoire donné et qui les incorpore par le baptême d'enfants, mais une Eglise minoritaire, comme celle des premiers siècles, composée de membres qui ont expérimenté la grâce de Dieu et fait un choix conscient de suivre le Christ. Cette nouvelle église de professants sera structurée autour du baptême, de la discipline et de la cène.

Les trois premiers articles sont très liés les uns aux autres. Le but est de former une Eglise qui est capable de se réformer et de revenir aux « modèles » du Nouveau Testament. Cette Eglise se construira à partir de gens…

> enseignés concernant la repentance et le changement de vie, qui croient que leurs péchés ont été ôtés par le Christ…qui veulent marcher dans la résurrection de Jésus-Christ et désirent être ensevelis avec Lui dans la mort pour qu'ils puissent ressusciter avec Lui.

Ce modèle est différent de Zurich, car cette Réforme-là s'est faite d'en haut, dictée par le magistrat et par les théologiens. La réforme proposée ici, comme par le mouvement paysan, est une réforme qui commence par en bas, par les membres de base de l'Eglise.

Le deuxième article concerne le comment de la Réforme : comment régler les questions dans la vie de l'Eglise, comment régler les désaccords, comment agir à l'égard du péché, de l'hérésie ? Dans la Réforme de Zurich, on s'est vite rendu compte de la faiblesse humaine. Tout le monde ne veut pas toujours marcher dans le même sens, certains résistent aux changements, prétendant qu'ils sont baptisés et donc aussi chrétiens que les autres. La discipline anabaptiste est sa manière biblique et concrète de faire face à la faiblesse humaine, au péché, et au désaccord au sein de la communauté. Il est clairement reconnu que tout membre de l'Eglise qui s'engage par le baptême peut pécher (va pécher) et donc peut être averti de son péché. Mais tout membre a aussi le droit et le devoir d'adresser ses remarques aux autres. A Zurich, on fait face au péché et à l'hérésie avec le glaive. Certains paysans avaient agi dans le même sens.

La vision de Schleitheim, c'est une Eglise qui se compose de membres engagés, qui ont le droit et le devoir de dialoguer fraternellement sur les faillites et sur les désaccords. Dans cette perspective, la sainte cène, est la célébration de l'unité de ce corps. Elle est zwinglienne dans le sens où c'est « en souvenir du corps brisé du Christ », mais aussi dans le sens où il s'agit d'un geste hautement communautaire. Les baptisés mangent et boivent ensemble. Ceux qui n'ont pas eu un comportement chrétien et n'ont pas écouté le conseil de la communauté n'y participent pas. Mais cela n'est pas imposé d'en haut par le magistrat, par un pasteur ou par une hiérarchie, c'est un processus communautaire, visant la réconciliation et la paix, et la réalité d'un « même Dieu, une même foi, un même baptême, un même esprit et un même corps ».

L'importance de la discipline (ou le ministère de la réconciliation) dans le baptême et la cène se voit encore mieux dans deux liturgies établies par Balthasar Hubmaier en 1527. Avant de s'engager par le baptême, le candidat répond à la question suivante :

> Si désormais tu pèches et ton frère le sait, accepteras-tu de lui une première, une deuxième et une troisième fois devant l'Eglise, d'être repris, accepteras-tu l'admonition fraternelle volontiers et avec obéissance… ?[20]

De même, avant de partager le pain et le vin, il y a l'engagement à l'amour fraternel de toute la communauté avec la phrase suivante :

> T'engages-tu à pratiquer l'admonition fraternelle envers tes frères et sœurs (Mt. 18, Luc 6, Mt. 5, Rom. 12), à faire la paix et l'unité parmi eux, à te réconcilier avec tous ceux que tu as offensés, à abandonner toute envie, haine et mal envers tous, à cesser toute action et comportement qui fait mal, désavantage ou offense ton prochain, à

[20] « So du nun füran sündest und dein brueder waiss es, wilt du von im zum ersten, andern und zum dritten mal vor der Kirchen straffen lassen und bruederliche straff willigklich unnd gehorsamlich auff nemen… ? », Balthasar Hubmaier, *Ein Form ze Tauffen im wasser die unnderrichten im glauben,* dans Gunnar Westin et Torsten Bergsten, *Balthasar Hubmaier Schriften,* Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1962, p.350.

> aussi aimer tes ennemis et à leur faire du bien, et à exclure selon la règle du Christ (Mt. 18) tous ceux qui refusent d'agir ainsi… ?[21]

Comme dans la pensée de Hubmaier, ces trois articles signifient d'abord que Schleitheim représente la prise de conscience que la Réforme ne pourra se faire dans le cadre de la synthèse politico-religieuse médiévale. Ainsi, le baptême, la discipline et la cène sont les éléments qui permettent la constitution d'une nouvelle réalité ecclésiale, car l'Eglise ne peut pas se réformer si elle ne maîtrise pas les décisions qui la concernent.

Le quatrième article concerne la séparation d'avec le monde. Il participe activement à la reconstruction théologique d'une différence entre l'Eglise et le monde. Cette séparation est radicale.

> Il n'y a dans le monde et toute la création que bon et mauvais, croyant et incrédule, ténèbres et lumière, le monde et ceux qui sont hors du monde, le temple de Dieu et les idoles[22].

Les chrétiens de Schleitheim ne peuvent pas avoir de relations avec ce monde.

> …nous devons apprendre que tout ce qui n'est pas uni à notre Dieu et à Christ n'est autre chose que l'abomination que nous devons éviter. Cela comprend toutes œuvres et tous cultes papistes et néopapistes, rassemblements, fréquentation d'Eglises, maisons de boissons, garanties de cités, engagements de mauvaise foi, et d'autres choses semblables...[23]

Plusieurs remarques sont nécessaires ici. D'abord, il y a un lien intéressant encore une fois avec le mouvement paysan et un document que nous avons déjà regardé. Dans la pétition des paysans de la Forêt noire (dont on pense que Hubmaier fut l'auteur), nous voyons les lignes suivantes :

> Tous ceux qui appartiennent à cette Union chrétienne s'engagent sur leur honneur… de rompre complètement tout commerce avec ceux qui s'obstinent et refusent à entrer dans cette Union fraternelle et y faire fructifier l'intérêt chrétien commun et ce, qu'il s'agisse de manger, de boire, de se baigner, de moudre, de cuire, de labourer ou de faucher ; ils s'engagent à ne leur fournir ni victuailles, ni blé, ni boisson, ni bois, ni viande, ni sel ou toute autre chose et à ne pas permettre à quiconque de le faire, à ne rien leur acheter ou vendre mais en toutes circonstances à les abandonner comme des membres retranchés, morts, qui ne veulent pas faire fructifier l'intérêt chrétien commun et la paix civile mais bien plutôt y faire obstacle[24].

Il est probable que la séparation anabaptiste d'avec le monde trouve son inspiration dans un boycott paysan. Il est aussi important de noter que cette séparation avait déjà été accomplie dans les faits et dans la législation de l'autre côté. L'anabaptisme est déjà hors la loi et crime punissable de mort. Juste un mois avant Schleitheim, Felix Mantz, citoyen zurichois, avait été noyé pour ses convictions. Quelques mois après, Sattler connaîtra à son tour une mort atroce. Cet article est la justification théologique d'un état de fait qui est nécessité par la survie même du mouvement. S'il s'appuie sur des textes bibliques, il est aussi lié aux circonstances du moment. Nous y reviendrons plus tard.

---

21 Voir Hubmaier, *Ein Form des Nachtmals Christi*, dans *Balthasar Hubmaier Schriften*, p. 362.

22 Baecher, *L'affaire Sattler,* p. 50.

23 *Ibid.*, p. 51

24 Schaub, 271.

Le cinquième article concerne les pasteurs dans les communautés anabaptistes. Encore une fois, nous voyons la reprise directe d'une des revendications paysannes (trouvant son origine chez Luther et Zwingli).

> Mais celui-ci (le pasteur) doit être soutenu là où il aurait des besoins, par l'assemblée qui l'a choisi…(cf. articles 1 et 2 des Douze articles)[25].

Le sixième article concerne le glaive (synonyme pour le pouvoir civil au XVI^{ème} siècle). C'est le fondement de la « non-violence » anabaptiste. Mais encore une fois, nous devons replacer cet article dans son contexte et voir les questions auxquelles il cherche à répondre. Il s'agit encore d'un commentaire sur la Réforme zurichoise, les événements paysans et même l'Inquisition. Il faut aussi mettre cet article en relation avec celui sur la discipline, car il cherche d'abord à revenir aux pratiques bibliques pour faire face aux « hérétiques ». Contrairement à ce qu'on prétend souvent, Schleitheim reconnaît le bien-fondé de l'institution du magistrat.

> Dans la loi, le glaive est ordonné pour la punition des méchants et pour leur mort, et pour l'employer ont été instituées les autorités terrestres. Dans la perfection du Christ cependant, seule l'exclusion (bann) est employée pour avertir et séparer celui qui a péché, on ne met pas à mort la chair…

Qu'est-ce que cela signifie ? Les autorités de Zurich venaient de mettre à mort Felix Mantz pour « hérésie ». Les paysans avaient aussi été massacrés. Depuis des siècles, par les pratiques de l'Inquisition et la Croisade, on avait pris l'habitude de régler les questions d'hérésie par la force. Le non-croyant, l'hérétique, on le brûle, on le tue. Ici, les anabaptistes refusent ce processus et reviennent à la notion biblique de la discipline. La pire des choses qui puisse arriver à l'hérétique, c'est l'exclusion. Au sein de l'Eglise, on n'utilise pas le pouvoir civil et la peine de mort pour régler les questions théologiques. Voici le premier sens de cet article. Et quand on sait le nombre de guerres et de morts résultant de la Réforme (jusqu'à la fin de la guerre de Trente Ans), on peut voir beaucoup de sagesse dans cet article.

Ensuite nous trouvons une longue discussion sur la possibilité ou plutôt l'impossibilité pour le chrétien de participer à la vie civique et politique. Cette discussion prolonge l'article quatre et ce qui y est dit sur la séparation d'avec le monde. Encore une fois, sur le plan concret, il n'était même pas imaginable qu'un anabaptiste suisse puisse jouer un rôle quelconque dans la société d'alors.

Il faut aussi dire qu'entre eux, les anabaptistes n'étaient pas tout à fait d'accord sur cette question. La position de Schleitheim est différente de celle de Hubmaier, de Menno ou de Marpeck. Si la non-violence est restée un élément constant de la tradition anabaptiste-mennonite, le degré de participation à la société a toujours été sujet de discussion.

Le septième et dernier article sur le serment doit aussi se comprendre dans le contexte de la Réforme zurichoise et de la révolte paysanne. Pour la confédération suisse et les villes libres du XVI^{ème} siècle, le serment était le fondement même de la vie socio-politique. (Ce n'est pas pour rien qu'on appelle les Suisses les « Eidgenossen »). Le citoyen ou bourgeois d'alors devait prêter serment d'allégeance à sa ville une fois par an. Le paysan devait prêter serment à son seigneur. Le serment d'alors était un moyen politique pour garantir l'obéissance du citoyen ou des paysans soit envers la cité soit envers le seigneur féodal. Ce qui signifie que la position anabaptiste sur le serment dans cet article fait partie de la différentiation qui est

[25] Baecher, p. 52

en train de se construire entre l'Eglise et le monde.

Dans l'expérience pratique, ceux qui voulaient être anabaptistes pouvaient être gênés par les serments qu'ils avaient prêtés. Par exemple, parmi les premiers anabaptistes se trouvaient Mantz et Grebel, citoyens de Zurich. Une fois que le conseil avait légiféré sur le baptême des enfants, ils étaient obligés, par le serment prêté à la ville, d'obéir[26]. Prêcher leur théologie n'était plus possible étant donné ce qu'ils avaient promis en tant que citoyens. De même, pendant le soulèvement paysan, les armées paysannes demandaient parfois que les villages leur prêtent un serment qui remplacerait celui déjà prêté auparavant à leur seigneur[27].

En refusant le serment, les anabaptistes de Schleitheim font du baptême le serment d'allégeance par excellence. En s'engageant envers Dieu, tout autre engagement d'allégeance se trouve relativisé. Cette démarche rappelle d'ailleurs les premiers siècles de l'histoire de l'Eglise. Quand Tertullien (fin II^{ème}/début III^{ème} siècle) introduisait le terme « sacrement » dans le vocabulaire chrétien, il savait que le mot renvoyait au serment militaire des soldats de l'empire. Ainsi l'engagement baptismal (et Tertullien prônait à la fois le baptême des adultes et le refus du service militaire) devenait l'acte solennel par lequel le chrétien, se donnait de façon ultime au Christ[28].

Remarques de conclusion

A partir de ce parcours rapide, il devient clair que le document de Schleitheim se lit autrement si nous sommes conscients du contexte dans lequel il a été rédigé.

Maintenant la question se pose : si l'on veut réfléchir théologiquement pour notre propre contexte, que pouvons-nous garder de Schleitheim, que pouvons-nous ou même devons-nous revoir étant donné notre propre contexte et nos propres questions ? Nous proposons quelques remarques en guise de conclusion.

A retenir :

1) Ne l'oublions pas : Schleitheim présuppose un certain accord théologique avec Luther, Zwingli et la Réforme sur plusieurs questions importantes : le recours à l'Ecriture comme autorité et la justification par la foi. Le premier « lieu » de la théologie anabaptiste fut les critiques humanistes et réformatrices de l'Eglise romaine. Nous y reviendrons plus loin.

2) La christologie : dans l'entente de Schleitheim, mais partout dans la pensée anabaptiste, Jésus est à la fois Sauveur et Seigneur. Jésus est celui qui se donne pour nous sur la croix pour accomplir le salut et pour vaincre les forces du mal et de la mort. Mais, Jésus est aussi le maître qui appelle à sa suite. Si pour Luther, le chrétien est celui qui est justifié par la foi, pour les anabaptistes, le chrétien est la personne, justifiée par la foi, qui se met à la suite du maître. Pour l'anabaptisme la foi est autant une manière de vivre qu'une affaire de doctrine et d'expérience religieuse.

3) La différence entre l'Eglise et le monde : Schleitheim a compris que la Réforme ne pouvait se faire ni à partir du conseil municipal, ni à partir de la violence des princes ou des paysans. L'anabaptisme rompt avec la chrétienté médiévale, avec le mariage du politique et du religieux. Le trio baptême/discipline/cène, pour Schleitheim, Hubmaier, Marpeck, Menno et d'autres, est l'élément constitutif de l'Eglise, nouvelle

---

26 Voir G. Williams, *The Radical Reformation*, pp. 220, 294, 3ème edition, Kirksville Missouri, 1992, pp. 220, 294.

27 Voir les nombreux travaux de Jean Rott sur la guerre des paysans dans *INVESTIGATIONES HISTORICAE : Eglises et société au XVIe siècle, Gesammelte Aufsätze, (deux tomes), Librairie Oberlin, Strasbourg, 1986.*

28 A. Hamman, *Pour lire les Pères de L'Eglise,* Paris, éditions du Cerf, 1991, p, 68.

réalité sociale en Christ, communauté de paix, de pardon, de réconciliation et de guérison. Je crains que notre compréhension et notre pratique de ces trois choses restent parfois assez loin de cette perspective. L'Eglise n'est pas la salle d'attente pour le paradis, ni un rassemblement d'individus convertis. L'existence de l'Eglise fait partie intégrante du plan de salut de Dieu pour notre monde.

A revoir :

1) La radicalité de la séparation entre l'Eglise et le monde que nous voyons à Schleitheim se comprend à partir de ces circonstances, et pourrait se justifier à certains moments de l'histoire (l'Allemagne nazie par exemple). Si avec Schleitheim on a retrouvé la dualité Eglise/monde, il serait malheureux d'absolutiser son principe de séparation profonde, voire sectaire. La relation Eglise-monde est toujours une question de discernement, quelque chose que nous devons travailler. Selon le temps, le lieu et les circonstances, notre engagement dans le monde ne sera pas toujours le même. Schleitheim trouve ses origines chez Zwingli et les paysans, qui croyaient que la loi divine avait des implications concrètes pour la société. Sans vouloir christianiser la société, nous n'aurions pas le droit de voir l'Eglise comme un ghetto qui nous protège contre le monde méchant.

2) De toute façon il y a des éléments dans la théologie anabaptiste qui poussent vers le monde. Deux exemples : La théologie du baptême a poussé les premiers anabaptistes à être les seuls missionnaires et évangélistes de la Réforme protestante. A partir du moment où on fonde le baptême sur Marc 16 et Matthieu 28, la prédication de l'Evangile et l'appel à la conversion deviennent des éléments fondamentaux de la démarche anabaptiste.

La théologie de l'incarnation de Pilgram Marpeck conçoit l'Eglise comme « prolongement » de l'incarnation. « Comme le Père m'a envoyé, à mon tour, je vous envoie ». La communauté des disciples est envoyée dans le monde comme Jésus l'a été. Ainsi, la mission de l'Eglise est d'être présente, dans le monde, à l'exemple du Christ : elle consiste à prêcher, à guérir, à enseigner, à être sel et lumière, artisan de paix, miséricordieux, etc… Tout ce que le Christ a fait nous sert de modèle pour notre présence ; sa croix et sa mort sont citées partout comme exemples dans les Evangiles et les Epîtres. La mission de l'Eglise, c'est d'être présente dans le monde, de faire des disciples, a enseigner tout ce que le Christ a enseigné (sermon sur la montagne).

Cette notion d'envoi me semble plus fructueuse que celle de « retrait » ou de « séparation » qui ressort de Schleitheim, même si la présence au monde se fait à partir de la non-conformité.

3) Un dernier élément à revoir, ce serait de revenir à l'idée de Réforme. Les réformateurs voulaient « réformer » l'Eglise ; leur but n'était pas le schisme et la création d'une multitude d'Eglises nouvelles. Depuis la Réforme, nous continuons une politique de rupture : Luther, Zwingli, anabaptisme, Calvin, anglicanisme, puritanisme, piétisme, Wesley et le méthodisme, les réveils, le pentecôtisme, le charismatisme. L'un des fruits négatifs de la Réforme, c'est que nous nous sommes habitués à une Eglise en rupture. Cela ne nous pose même plus aucun problème.

Les circonstances ont changé. Les anabaptistes ont commencé avec les réformateurs, ils sont restés en dialogue aussi longtemps que possible. Après 1527, ce n'était plus possible. Or, restons-nous dans cette situation de rupture et d'isolation, ou sommes-nous prêts à offrir notre théologie et notre expérience aux autres et à apprendre d'eux aussi ? Il y a toujours le danger dans les milieux protestants-évangéliques de faire une théologie de rupture, de construire son

identité seulement à partir d'éléments de désaccord, plutôt que d'avoir une vue d'ensemble de la doctrine chrétienne. Une théologie de rupture est dangereuse car elle ne voit rien de positif chez ceux qu'on quitte.

A notre avis, la théologie anabaptiste ne peut se faire qu'en dialogue avec les autres : les autres mennonites (peut-être surtout du Tiers monde), les autres évangéliques, les autres protestants, les catholiques, les orthodoxes. Si nous savons qui nous sommes, nous n'avons pas à avoir peur des autres. Je rencontre sans cesse un intérêt pour ce que nous représentons dans des cercles que nous n'avons pas l'habitude de fréquenter. La théologie se fait constamment en dialogue, en réponse à des questions réelles.

Quelle théologie avons-nous de l'Eglise ? Lorsque l'Eglise s'est divisée en Eglise occidentale et Eglise orientale se sont divisées au XI^{ème} siècle, le Saint-Esprit a-t-il laissé l'une pour se consacrer exclusivement à l'autre ? Au XVI^{ème} siècle, le Saint-Esprit a-t-il tout à coup quitté l'Eglise catholique pour agir exclusivement au sein de l'Eglise luthérienne, ou zwinglienne, ou calviniste, ou anabaptiste ? Quand il y a schisme, que fait Dieu ?

La spécificité anabaptiste serait d'être nous-mêmes sans en avoir honte, être enracinés solidement dans l'Ecriture, l'histoire et notre contexte actuel. Cette spécificité nous donne la vision d'une Eglise envoyée dans le monde, dans un monde créé par Dieu, un monde que Dieu a tant aimé. J'oserai prétendre que cette mission (être envoyé) est le fondement de notre Eglise, de notre théologie, de notre témoignage, de notre action sociale et de notre présence dans le monde.

Neal BLOUGH

DÉCÈS DE L'HISTORIEN BELGE DR ALPHONSE L.E. VERHEYDEN

C'est par la lecture du numéro de mars du « Bulletin-Chronique » de la Société Royale d'Histoire du Protestantisme belge que nous apprenons le décès de l'éminent érudit protestant, le Docteur en Histoire, Dr Alphonse L.E. Verheyden. Le défunt est décédé à l'âge de 85 ans. Il naquit le 24 mars 1913. Il étudia l'histoire à l'université de Gand. Il se spécialisa, en général, dans l'histoire du protestantisme belge au XVI^{ème} siècle, et en particulier, dans l'histoire des anabaptistes mennonites bien implantés dans la partie néerlandophone du pays - Anvers, Bruges, Courtrai, Gand, etc.

Ses premières recherches sur les martyrs livrèrent d'abord plusieurs monographies de villes dont certaines furent publiées sous forme de livres. Citons : « Le martyrologe courtraisien et le martyrologe bruxellois », « Het Brugsch Martyrologium », « Het Gentsche Martyrologium », etc.,

Durant une vingtaine d'années le Dr Verheyden examina minutieusement des archives conservées en Espagne, en Autriche, en France, aux Pays-Bas et en Belgique. Ce long et laborieux travail de recherches historiques lui donna l'occasion de dresser la liste de 12.203 condamnés, victimes de la répression aux Pays-Bas espagnols. Il publia ensuite aux Editions Le Phare « Le Conseil des Troubles » 356 pages, en 1981. Il publia également chez le même éditeur « Le martyrologe protestant des Pays-Bas du Sud » (Belgique et Nord de la France), 287 pages. Il publia l'histoire des mennonites belges, « De Geschiedenis der Doopsgezinden in de Zuidelijke Nederlanden in de XVI Eeuw », ouvrage édité par la suite en américain sous le nom « Anabaptism in Flanders in the XVIth century ». Parmi ses ouvrages citons encore « De Hervorming in de Zuidelijke Nederlanden », présentant l'histoire de la Réforme en Belgique au XVI^{ème}, siècle et « Vilvoorde internationaal repressiecentrum en brandpunt van het zeetiendeeuwe protestantisme », 222 pages. Il publia aussi des études dans le « Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme Belge ».

Le service funèbre a été célébré dans l'église protestante William Tyndale à Vilvorde, localité dans laquelle le Dr Verheyden vivait depuis de nombreuses années.

Jules LAMBOTTE Jr.

DÉCÈS DE PIERRE WIDMER

PIERRE WIDMER (né à Brognard le 28.7.1912 - mort à Montbéliard le 17.2.1999)

Pierre Widmer fut une personnalité très en vue aussi bien dans les milieux mennonites français - où il eut de grandes responsabilités - que dans les milieux évangéliques européens.

Il naquit dans une famille de cultivateurs mennonites établis dans un petit village du Pays de Montbéliard (Doubs) à la frontière suisse. Il fréquenta les réunions de l'importante assemblée mennonite de Montbéliard. Il se convertit à l'âge de 17 ans. Il se sentit appelé à devenir enseignant. Après des études à l'Ecole Normale de Besançon, il fut placé comme instituteur dans le département du Doubs. Il fut responsable d'une troupe de scouts mixte composée à la fois d'Eclaireurs de France (scouts neutres) et d'Eclaireurs Unionistes (scouts d'initiative protestante) et d'un clan de routiers éclaireurs unionistes (scouts au-dessus de 17 ans). Mobilisé dans l'armée française avec le grade de lieutenant, il fut fait prisonnier en juin 1940 et passa cinq années de captivité en Allemagne dans un Oflag (camp pour officiers). Il y organisa des cours et devint l'aumônier protestant de ce camp. Pour ces services, il reçut après la guerre la Médaille d'Officier d'Académie pour « services rendus en captivité ».

Rentré en France après la capitulation de l'Allemagne (8 mai 1945), il fut désigné à la fonction d'Ancien, c'est-à-dire de pasteur, dans l'assemblée mennonite de Montbéliard. Le 4 mars 1946, il fut nommé rédacteur du mensuel mennonite « Christ Seul » et conservera ce ministère durant 38 ans, jusqu'en 1984. Le 29 mars 1948, il fut désigné au poste d'évangéliste itinérant des Assemblées mennonites françaises.

Pierre Widmer fut vraisemblablement influencé par le comportement de son beau-père Pierre Sommer (1874-1952), homme de Réveil au sein des Assemblées mennonites françaises. Il devint à son tour un homme de Réveil aux grandes capacités de travail et aux dons multiples. Il déploya une activité débordante tant au sein des Assemblées mennonites que dans le monde évangélique. Prédicateur doué, écrivain, poète, conférencier très compétent et enseignant, il visita les églises de diverses dénominations, y donna des conférences, des cours bibliques. Il fut régulièrement demandé tant en France qu'à l'étranger. Il accéda à une série de responsabilités dont voici quelques-unes : président du Comité de Mission des Eglises mennonites de France; président de la Mission mennonite française avec la responsabilité vis-à-vis du gouvernement français du travail accompli en Algérie par des objecteurs de conscience mennonites américains; professeur à l'Ecole biblique mennonite européenne établie d'abord à Bâle puis à Liestal (Bienenberg). J'ai eu le privilège de l'avoir comme professeur à Bâle. Il fut également secrétaire du Groupe des Eglises mennonites de langue française (France plus en Belgique : Bruxelles Est, Flavion et Rixensart). Il fut la cheville ouvrière de la Commission de Jeunesse et cofondateur en 1950 du Centre mennonite de Valdoie (avec lieu de rencontres pour les responsables mennonites, un foyer pour enfants et une résidence pour personnes âgées).

En dehors des milieux mennonites, il fut président de l'Alliance Evangélique du Pays de Montbéliard; vice-président du Comité des Eglises de Professants des Pays de langue française ; cofondateur de la Faculté libre de Théologie Evangélique de

Vaux-sur-Seine et membre de son Conseil d'Administration ; assidu durant de nombreuses années aux réunions du Centre Evangélique d'information et d'action. Il contribua aussi à la création au Tchad du Collège évangélique de N'Djamena et du village d'enfants d'Abéché.

Pierre Widmer était partisan d'un oecuménisme évangélique, persuadé de la nécessité d'une collaboration entre les dénominations évangéliques, mais aussi de contacts avec les autres branches du Protestantisme (entretiens luthéro-mennonites, 9 rencontres à Strasbourg entre 1981 et 1984)[1].

Dans le domaine de l'édition, il fit partie des comités des Editions Agape (Bâle), des Editions Le Phare (Flavion) et des Editions Mennonites (Montbéliard). Il participa à la rédaction du « Nouveau Manuel d'instruction à l'usage des Eglises Evangéliques Mennonites » (1956) et d'une nouvelle édition du « Guide pratique des Serviteurs » (1961). Il écrivit un certain nombre d'ouvrages. Citons « Almanach mennonite du Cinquantenaire (1901-1951) » ; « Pages choisies de Pierre Sommer, précédées d'une esquisse biographique » (1955),144 pages ; en collaboration avec John H. Yoder « Principes et doctrines mennonites » (1955) ; « Vivre pleinement » (1966), 134 pages, principes d'éthique chrétienne ; « Ce que croient les mennonites » (1981) 80 pages ; « Il y a des gens qui vous troublent » (1982) ; 98 pages « Ombres et lumière » (1987) 96 pages, choix de poèmes écrits entre 1920 et 1987. En 1980, il commença la publication des « Cahiers de Christ Seul », cahiers destinés à approfondir la foi et la connaissance des mennonites sur les plans éthique, historique et théologique, chaque carnet développant un seul sujet.

Sur le plan familial, il épousa en 1936 une institutrice mennonite: Mademoiselle Hélène Sommer, dont il eut 3 enfants : deux sont encore en vie - Lise-Hélène et Daniel. Sa femme décéda en 1962. Il se remaria en 1964 avec une veuve responsable du home mennonite pour enfants à Valdoie, Madame Christiane Buy, veuve Robert Gaudry. Celle-ci décéda d'un cancer en 1993.

Depuis 1996, le Pasteur Widmer vivait dans une maison de repos à Montbéliard, la Résidence Surleau, où il avait encore l'occasion d'exercer un ministère pastoral.

Dans son livre « Vivre pleinement » page 10, j'extrais quelques lignes de son témoignage : « ... j'ai vécu, même en captivité, d'une plénitude de vie qui ne venait pas de moi, - je suis tout à fait de la même nature que tous les autres hommes-, mais que je recevais par la foi en Jésus-Christ. »

Remercions Dieu de nous avoir suscité un Serviteur tel que Pierre Widmer, dont la vie démontra ce verset de Galates 2 – 20 : « ... et si le vis, ce n'est plus Moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi... »

Jules LAMBOTTE Jr

[1] et même le catholicisme (fondation au Pays de Montbéliard du colloque pour l'Evangélisation). Note de Daniel Widmer.

DÉCÈS DE PAUL ROTH

Né le 8 janvier 1908, Paul Roth de Bâle, nous a quittés le 19 mars 2000 à l'âge de 92 ans.

Diacre de l'assemblée mennonite de Bâle Holee, il a aussi été le concierge de la chapelle en assurant pendant de nombreuses années l'entretien et le fonctionnement de l'église, toujours fidèle pour recevoir les visiteurs au culte du dimanche matin.

Il a exercé le métier de tailleur, un métier qui porte à l'observation et à la réflexion. Peu à peu, il a commencé à s'intéresser au passé, à l'histoire. L'âge de la retraite étant venu, il s'est donné à plein dans cette recherche. De tailleur, il devient historien, un habitué des centres d'archives et de documentation.

Patiemment, il a reconstitué l'histoire de l'assemblée de Bâle Holee, et a fait la transcription des registres des assemblées de Belfort, du Birkenhof et a travaillé sur celui de Montbéliard. Toujours souriant et prêt à rendre service, il prenait le temps pour renseigner les personnes à la recherche de leurs ancêtres.

Pour tous ceux qui l'ont connu, il laisse le témoignage d'un chrétien engagé et joyeux.

Ernest HEGE

.



Les archives (cf. article suivant).

UN NOUVEAU LOCAL POUR LES ARCHIVES DE L'AFHAM

Depuis le début de l'année, l'AFHAM dispose dans le nouveau bâtiment administratif à Valdoie d'une pièce de 4m sur 4,50 m pour loger ses archives et sa bibliothèque. Mise gratuitement à disposition par l'œuvre de Valdoie, il s'agit d'une pièce très confortable, chauffée et éclairée par deux fenêtres, avec un accès direct sur l'extérieur.

L'aménagement nous donne 80 m de rayons, ainsi que deux armoires métalliques, suffisant pour le classement de ce que nous avons pour le moment. Quand on pense que cela ne fait que dix ans, à peine, que la collecte d'archives est commencée, on peut être surpris de la grande quantité de documents et livres réunis en si peu de temps. Pour ne citer que quelques-uns des principaux donateurs qui nous ont fait confiance: Pierre Sommer, Pierre Widmer, Willy Hege, Claude Jérôme, Paul Roth, Jean Rott, Werner Enninger. On trouve des documents uniques et rares du XVIII^{ème} et du XIX^{ème} siècle permettant de faire des recherches sur l'histoire de l'église mennonite en France. Une visite des archives est possible sur rendez-vous. Il nous reste à mettre les livres sur fichier informatique. Pour tous renseignements, s'adresser à : E.Hege, 68 rue de Turenne, 90300 Valdoie.

Ernest HEGE

.



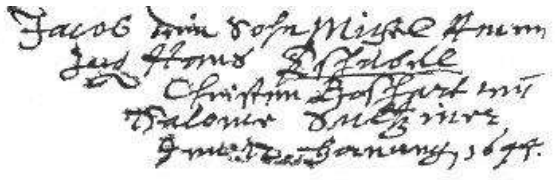
Les archives.

JACOB AMANN, SA BIOGRAPHIE SE PRECISE

Le voile se lève peu à peu sur Jacob Amann, le fondateur de la communauté amish. Par l'empreinte de sa personnalité et de son tempérament, il a à sa manière secoué le petit monde des anabaptistes[1] de la fin du XVII[ème] siècle. Malgré l'importance de son action et de ses idées, la biographie de celui que l'on peut considérer comme un réformateur dans le milieu anabaptiste, restait encore mal connue. Quelques avancées ont été effectuées en 1993[2], surtout en rapport avec la période qu'il a passée dans le Ried alsacien et à Sainte-Marie-aux-Mines. En revanche en ce qui concerne son parcours en Suisse, les éléments faisaient grandement défaut. Ces dernières années des communications le concernant se sont multipliées, apportant chacune de nouvelles pièces au dossier. Tout récemment encore des investigations ont été réalisées[3]. Elles nous permettent aujourd'hui de faire le point des connaissances en apportant au lecteur quelques nouvelles pièces importantes et inédites de notre cru. Ce sera aussi l'occasion de vérifier combien les hypothèses émises précédemment se sont le plus souvent vérifiées[4].

Suivons pas à pas celui qui deviendra « le Patriarche de Sainte-Marie-aux-Mines ».

1. Son village natal, Erlenbach



Acte de baptême à Erlenbach de Jacob Amann, fils de Michel, en date du 12 Hornung (février) 1644. Les témoins sont Hans Tschabel, Christen Boshart et Salome Sultziner.

Il voit le jour dans le canton de Berne au printemps de l'année 1644[5], à Erlenbach précisément dans la vallée de la Simme, village dominé par le Stockhorn culminant à plus de 2000 mètres. Il sera le troisième enfant du tailleur Michael Amann et de sa femme Anna Rupp. Les parents sont nés et ils se sont également mariés à cet endroit. Six enfants issus de cette union ont pu être identifiés. Les registres de la paroisse d'Erlenbach consignent le baptême de Jacob au 12 février 1644. Malheureusement, nous ne disposons pas de renseignements plus précis sur sa jeunesse et rien n'indique qu'elle ait été bien différente des autres enfants. Après la naissance de Anne en 1651, la famille déménage sur la rive nord-est du lac de Thun, à Oberhoffen.

2. La famille à Oberhoffen, naissance de Ulrich Amann, puis retour des parents à Erlenbach

Etait-ce la perspective d'acquérir une maison, l'activité professionnelle ou le rapprochement avec d'autres membres de la famille (les Rupp y sont nombreux) qui conduisirent Michael à s'installer du côté op-

---

1 Robert Baecher, *Raisons et déroulement du schisme amish-Une perspective nouvelle,* in "The/Les Amish, Origin and Characteristics/origine et particularismes", Actes du colloque de Sainte-Marie-aux-Mines en 1993, Association Française d'Histoire Anabaptiste, Ingersheim, 1996, pp 40-54.

2 Robert Baecher, op. cit. *Le 'Patriarche' de Sainte-Marie-aux-Mines,* idem, pp 55-71.

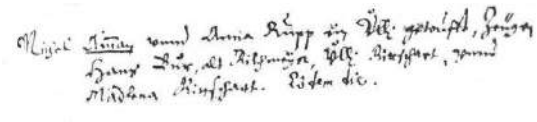
3 John Hüppi, un généalogiste de Logan dans l'Utah, et fidèle participant de nos rencontres à l'AFHAM, s'est attelé à percer le mystère de ses origines. Indépendamment l'un de l'autre nous avons partiellement suivi les mêmes pistes. Il m'a communiqué aimablement le résultat de ses recherches avant leur parution qui porte le titre *Identifying Jacob Ammann : a research note,* dans Mennonite Quarterly Rewiew (MQR). Nous lui en sommes reconnaissant et lui attribuerons l'entière paternité de certains textes qui ont échappé à nos investigations et qu'il est le seul à avoir dénichés ; nous mentionnerons le cas échéant son nom à la suite de la référence correspondante.

4 Op. cit. *Le 'Patriarche' de Sainte-Marie-aux-Mines.*

5 Nous ne reviendrons pas sur l'ensemble de l'argumentaire qui conclut à cette origine car elle ne fait aujourd'hui plus guère de doute. John Hüppi y revient en outre largement dans sa contribution à paraître.

posé du lac de Thun à Oberhoffen[6] ? Nous l'ignorons. C'est dans ce village que naît le benjamin des Amann, se prénommant Ulrich. Anna la mère avait alors, ce qui est exceptionnel, l'âge respectable de 48 ans. La découverte de l'acte de baptême de Ulrich dans les registres de la paroisse de Hilterfingen, dont dépendait Oberhoffen, démontre de manière certaine que Jacob et Ulrich étaient bien des frères malgré les 18 années qui les séparaient ; une question qui était jusqu'à présent du domaine des hypothèses. Leurs destinées respectives les lieront par la suite très étroitement.

Le pasteur Christian Engelhard rédige ainsi l'acte de baptême de Ulrich Amann le 12 janvier 1662 :



« [Von]Michel Amman unnd Anna Rupp [ist] ein Ulli getoufft, zeügen [témoins] Hans Bur, alt Kilchmeÿer [le vieux chef du conseil de fabrique], Ulli Rittschart[7] unnd Madlena Rittschart ».

Ouvrons quelques lignes pour évoquer ce que nous savons à propos de Ulrich Amann :

S'il est presque certain que par la suite Ulrich a suivi son aîné pour s'établir quelque part en Alsace durant la période du schisme, nous ne savons pas avec certitude à quel endroit il le fit. Les hypothèses les plus plausibles nous conduisent vers Ste Croix-aux-Mines, La Croix-aux-Mines ou encore plus probablement vers l'un des villages du Ried alsacien.

En 1709, il est signalé dans le canton de Neuchâtel alors sous domination prussienne, précisément à Bussy dans le Val de Ruz[8], puis, 20 années plus tard, il sera au Peseux toujours dans le canton de Neuchâtel[9]. Une forte communauté de tendance amish s'y est peu à peu constituée[10]. Un visiteur de passage le décrit de la manière suivante[11] :

C'est un enseignant (Lehrer) anabaptiste qui nous a offert du pain et du vin et de bonnes paroles qui peu à peu se transformèrent en une discussion. Cet homme, qui fut rejeté du canton de Berne, a une stature respectable et une barbe honorable et avec cela une bonne réputation dans toute la contrée. Les Saintes Ecritures selon l'ancienne édition Froschauer étaient posées devant lui et il les citait dans tous ses discours. Il est zélé pour ceux de sa secte, mais dans l'affection. Sous

---

6 Deux pistes distinctes ont orienté nos recherches en direction de Oberhoffen. La première se rapporte à Ulrich Amann dont on disait depuis longtemps qu'il était originaire du lieu en question (Milton Gascho,*The Amish Division of 1693-1697 in Switzerland and Alsace*, MQR, octobre 1937, qui appuya son propos sur une liste des anabaptistes du canton de Neuchâtel datant de 1733, AEN, T1-956). La seconde est une mention dans Ernst Müller (*Geschichte der bernischen Täufer*, Nieuwkoop, 1972 p.157), d'une "Madle Ammen", inquiétée en 1693 à Oberhoffen tout comme la femme de Hans Wolff (un Hans Wolff est mentionné également à Ste Marie-aux-Mines, liste de 1703, AHR- E 2014). Il est à peu près certain que cette Madlen est la sœur aînée de Jacob (née en 1638 à Erlenbach), à moins qu'il ne s'agisse d'une fille non encore identifiée.

7 Des membres de la famille Ritschardt de Oberhoffen étaient très liés aux milieux anabaptistes ; ainsi Caspar Ritschardt est suspecté et convoqué devant le Consistoire en avril 1694 (Kichgemeindearchiv Hilterfingen, Chorgrichts-Manual CM 2-2 Bd 23.1.1). Michel et Caspar Ritschardt de "Mumpelgard" (Montbéliard) apparaissent en 1750 dans divers registres à Oberhoffen, certainement déjà pour des questions d'héritage (StABe, Ämterbücher Oberhoffen, A 677 et C 23, *Notariats-Patent*). Il s'agit probablement des ancêtres des nombreux Richard. A propos de cette famille, on peut encore mentionner les tractations menées en 1766 par Jacob Ritschardt, anabaptiste "im Neuwenburgischen" (du canton de Neuchâtel), frère du défunt Caspar pour recouvrer un héritage "au nom de son neveu et de ses deux nièces". Le gouvernement bernois demeura inflexible. (StABe, Urbar-Thun 26/3, A V 1159 Oberhoffen, 4 lettres collectées en p. 781 à 804).

8 Delbert L. Grätz, *Bibliographical and Research Notes, Research on the Amish and Source Materials for the Study of the Amish*, MQR, avril 1951, p. 139.

9 Op. cit. Il y sera encore en 1733, p. 139.

10 A ce propos : Charly et Claire-Lise Ummel, *L'Eglise anabaptiste en Pays neuchâtelois*, Editions d'En Haut, Société Suisse d'Histoire Mennonite, 1994.

11 Il s'agit du pasteur piétiste Hieronymus Annoni. Ce témoignage initialement en langue allemande est reproduit par Hanspeter Jecker dans, *Das dordrechter Bekenntnis und das amische Schisma*, in The/Les Amish, Origin and Characteristics/origine et particularismes, Actes du colloque de Sainte-Marie-aux-Mines en 1993, Association Française d'Histoire Anabaptiste, Ingersheim, 1996, p.215. Nous en proposons ici la traduction.



l'apparence de la simplicité il possède beaucoup d'intelligence. En faisant appel aux arguments des Ecritures et au bon sens il savait s'expliquer contre le baptême des enfants de la chrétienté déchue de telle manière que l'orthodoxie en souffre.

Moins impulsif et radical que son frère, le cadet de Jacob fut préoccupé de recoller les morceaux laissés par les disputes. Plus doux et conciliant que son aîné, il était pourtant tout aussi déterminé. Une lettre portant la signature d'un Ulrich Amann a été conservée[12]. Elle est cosignée par Hans Rich de Belchamps. Pourtant, il est presque certain que Ulrich Amann et Hans Rich[13] (1730-1798), s'ils ne se sont jamais rencontrés, n'ont certainement jamais exercé la charge d'Ancien d'assemblée en même temps. Comment expliquer cette double signature ? Une hypothèse, parmi d'autres, est que l'Ulrich Amann en question est le fils du premier Ulrich Amann (père). En examinant le texte, on constate que c'est Hans Rich qui l'a rédigé et c'est Ulrich qui y a rapporté son paraphe, ceci permet d'exclure le rajout a posteriori de la signature de Hans Rich. Le graphisme « Ulerrich amman » semble en outre d'un autre style. Cela devrait aussi écarter l'hypothèse d'une copie tardive du document original. Une énigme qu'il reste à clarifier. Cette lettre non datée est en rapport avec le rôle et l'autorité de l'Ancien et les dispositions à respecter dans les assemblées en cas de diffi-

[12] Archives Mennonites du Weierhof (Palatinat). D'autres copies de cette lettre (voir Jecker)

[13] Hans Rich fut nommé prédicateur aux Gouttes près de Montbéliard le 14 novembre 1753 et Ancien le 20 octobre 1761 (Registre anabaptiste de Montbéliard).

culté. A plusieurs reprises, elle fait référence à des écrits de Hans « Ankhen in Holland »[14].

Les frères Jacob et Ulrich furent les premiers conducteurs de ce qui allait devenir le mouvement amish.

Alors qu'Ulrich avait à peine une dizaine d'années, les parents décidèrent de quitter Oberhoffen pour revenir dans leur village d'origine dans les proches environs d'Erlenbach au lieu-dit de Tal.

Il semble en fait que la famille se soit déjà répartie entre les deux lieux. En 1671, le Conseil de Berne avait lancé une procédure d'arrestation à l'encontre du « malfaiteur » (*Frevler)* Hans Amann d'Erlenbach[15] pour qu'il soit mené incarcéré à Berne. Nous ignorons à la fois s'il s'agit bien du fils aîné, les raisons de cette mesure et si elle a abouti. Etait-il anabaptiste ? Dans l'état actuel des connaissances la question ne peut être tranchée.

Jacob Amann resta à Oberhoffen. Il s'adressa au Consistoire[16] pour obtenir un prêt d'argent, peut-être pour pouvoir racheter l'atelier de son père comme le laisse supposer l'indication en marge : « Michel Ammen zu Thal ». Le jour de la St André 1672 (30 novembre), Jacob remet donc sa lettre de crédit au « *Spend* » (aumônier). Il a reçu en retour l'argent, en prenant son engagement et celui de ses héritiers comme « caution fiable » (*sichere Wehrschafft*). Un Jacob Rupp[17] se porte garant pour lui (*Spendvogt*). Il peut s'agir d'un proche de la famille, oncle ou cousin, comme le veut l'usage.

Quelques mois plus tard, le 1er mai 1673, « Meister » (maître) Michael et Anna Rupp font rédiger un acte officiel[18] par lequel ils font les déclarations suivantes :

Ils sont retournés à Erlenbach, car « ils ne se sentaient plus capables de prendre soin de la ferme sans l'aide des enfants », la plupart avaient quitté la maison et ils étaient occupés ailleurs. Seule Catharina était encore avec eux et le tout jeune Ulrich. Par cet acte ils s'engagent à verser à leur fille Catharina une somme de 30 couronnes de salaire pour s'occuper d'eux. Si elle devait se marier et quitter le foyer, elle recevrait en outre 2 couronnes supplémentaires même après leur mort et pour chaque année qu'elle aurait effectuée à ce service.

En mettant un terme à son activité professionnelle, il confie également à son fils, « l'honorable Jacob Amann », une dette de 30 couronnes qui lui était due par Hans Jacob Wild de Berne[19].

Les parcours de Jacob et de son père se séparent provisoirement. Le premier restera à Oberhoffen alors que le second s'en était retourné à Erlenbach. C'est là que, le 4 mai 1688, Michael et sa femme Anna sont suspectés d'anabaptisme. Interrogés par le Consistoire, ils nient[20].

---

14 Ses écrits ou lettres nous sont inconnus. Deux personnages différents peuvent être pressentis. Le premier est mentionné dans le *Martyrologe* comme originaire de Amsoldingen BE. Il fut exécuté avec 40 autres compagnons à Berne le 17 septembre 1543. (*The Mennonite Encyclopedia*, tome I, p. 119). L'autre, se rapporte à un prédicateur et Ancien de Spiez qui se trouvait en 1711 dans le lot des déportés vers la Hollande. Il était de tendance amish et avait fait le voyage sur "le bateau [venant]de Neuchâtel". Il avait alors 37 ans, était en compagnie de sa femme et de trois enfants. Il s'installa à Groningen. Lors de l'acquisition d'une maison appelée "das groβe Kloster", celle-ci fut jugée trop mondaine, "*Hofartig*", par une partie de la communauté. Il s'ensuivit une scission communautaire entre les "anciens et les nouveaux Suisses". Pour l'identification, c'est cette dernière hypothèse que nous retiendrons. (Ernst Müller, *Geschichte der Bernischen Täufer*, p.307 et *Mennonitisches Lexikon*, Tome I, p.72).

15 StABe, A II 475 (vol 164), f° 53 en date du 01/05/1671.

16 Chorgrichts-Manualen Hilterfingen ZK 1-1

17 On notera que plusieurs Rupp seront à Sainte-Marie-aux-Mines vers 1700 dont un Jacob Rupp (AHR, E 2014, liste des anabaptistes de 1703). Les autres se prénomment Ulrich et Hans.

18 StABe, Bez. Thun A 367, Kontaktenmanual Oberhoffen, p.39 (Hüppi).

19 StABe, Bez. Thun A 367, Gerichts-und Kontraktenmanual Oberhoffen, p. 60, du 11/11/1673 (Hüppi).

20 Delbert L. Grätz, *Bibliographical and Research Notes, Research on the Amish and Source Materials for the Study*

Quelle influence Jacob Amann exerça-t-il sur ses parents à l'origine de confession réformée ? Moins tranchants que lui, ils ont fini par le suivre en Alsace, son père au moins. Ils ont transité un temps par Steffisburg, quoique nous n'ayons pu relever trace de leur passage, mais cela est attesté par l'acte de décès de Michael à Heidolsheim en Alsace à l'âge très appréciable de 80 ans[21]. Anna Rupp, la mère de Jacob Amann, n'est, elle, décédée ni à Oberhoffen, ni à Erlenbach. En ce qui concerne Steffisburg, les actes ne sont pas conservés sur cette période[22]. A moins que son décès ne fût pas déclaré, ou alors celui-ci est-il survenu en Alsace ?

3. Jacob Amann fonde une famille

Jusqu'à 1671, où il apparaît pour la première fois à Oberhoffen comme témoin lors d'un baptême[23], il n'est pas question de Jacob Amann. Si, comme nous le supposons, Jacob s'est converti tardivement à des vues anabaptistes, son mariage a dû être enregistré dans une autre paroisse réformée qu'il reste à découvrir. Ni son acte de mariage, ni ceux de la naissance de ses enfants ne se trouvent consignés dans les registres d'Erlenbach, d'Oberhoffen/Hilterfingen ou de Steffisburg. On a tout lieu de penser qu'il a effectué une partie de sa vie ailleurs. Il a pu par exemple effectuer la période d'apprentissage de son métier d'artisan dans le même lieu où il a rencontré sa future épouse. C'est ailleurs également, peut-être dans ce village inconnu, que naissent ses enfants.

On trouve bien mention à Oberhoffen du mariage d'un Jacob Amann en date du 14 septembre 1668[24], mais cela s'avérera être une fausse piste. En effet, ce Jacob Amann, époux de Johanna Straub et gendre de Michel Straub, est décédé le 6 janvier 1680 et ce, quelques mois seulement avant que l'autre Jacob Amann ne fasse bruyamment parler de lui.

La découverte de John Hüppi allait permettre de répondre en partie à ces interrogations. On apprend dans les livres de contrats à Oberhoffen[25] que Uli Amann avait emprunté une somme d'argent de 500 livres. La transaction était garantie par son frère Jacob Amann et par l'épouse de ce dernier, Verena Stüdler. D'autres indices comme le métier évoqué et la date en lien avec un événement relaté un peu plus loin, renforcent la certitude que cette fois la piste était la bonne. Verena Stüdler n'est pas originaire d'Oberhoffen ni d'aucun des lieux cités précédemment. Son nom est totalement absent des registres consultés. Rechercher son village d'origine permettrait certainement une nouvelle mise à jour des connaissances.

Les indications à propos des enfants de Jacob Amann et a priori aussi de Verena (Véronique) Stüdler, sont très fragmentaires.

Conservé dans le Jura[26], un Psautier porte une mention manuscrite de « Baltz (Baltasar) Ammen » qui dit qu'il a reçu ce livre de son père Jacob. Une autre personne se déclare être descendante de Jacob Amann, une femme qui se prénomme Elisabeth. Lors de son abjuration de l'anabaptisme à Erlenbach en 1730[27], elle dit que son père Jacob était alors décédé « en dehors du Pays ».

---

of the Amish, MQR, avril 1951, p. 138. Il cite comme référence *Chorgerichts Manual Erlenbach* 1687-1713.

21 AHR, RP Baldenheim. voir "Le Patriarche …" p. 56 dans lequel est reproduite l'intégralité de l'extrait.

22 Ils débutent seulement en 1695.

23 RP Hilterfingen, acte de baptême du 12/03/1671. (Hüppi)

24 RP Hilterfingen. Une seule fille leur est née, Verena le 29 août 1669 (Jacob Ammann unnd Johanna Straub ein Verena getoufft, Zeügen sind Ulrich Rittschart des Kilchmeÿer, Frau Dorothea Leerber ein gebohrne von Grossenried unnd Fr. Anna Maria Wÿß, Predicantin zu Lÿnigen) et pas de garçon.

25 StABe, Bez. Thun A 367 Gerichts-und Kontraktenmanual Oberhoffen, du 11/11/1679, p. 355 (Hüppi).

26 Archiv der Konferenz der Mennoniten der Schweitz (AKSM) Jeangui/Corgémont. Mentionné par Grätz MQR ; avril 1951, p. 137.

27 StABe, BIII 191. Mentionné par Grätz MQR ; avril 1951, p. 137.

Plus anecdotique est cet insert dans le registre du Consistoire de Hiltergingen daté du 19 décembre 1684[28]. Trois garçons sont convoqués pour une raison qui n'est pas dévoilée. Parmi eux se trouve « Jaggi Ammans rohte bub »[29], le garçon rouquin de « Jaggi Amman ». Celui-ci n'est pas désigné par son prénom, mais par sa chevelure rouge caractéristique. Plusieurs raisons plaident en faveur de l'identification de ce garçon comme étant le fils de Jacob Amann et non pas du gendre de Michel Straub. Ce dernier n'avait pas eu de descendance mâle. De plus, si tel avait était le cas, le rédacteur n'aurait pas manqué de mentionner que le père était décédé peu auparavant. Mais plus significatif est le diminutif employé, celui de Jaggi propre à Jacob Amann et tel que nous le rencontrons plus tard dans les échanges de lettres durant la controverse liée au schisme qui porte son nom et utilisé par son entourage à Sainte-Marie-aux-Mines.

Ce « rohte bub » est peut-être à identifier avec Baltz Amann.

Il reste à mentionner une Barbara « Ammin », épouse de Ulrich Sommers, fermier puis relieur au Landhaus, la ferme seigneuriale de Sainte-Marie-aux-Mines. Elle décède en couches le 2 juillet 1743[30]. Vu son âge, 33 ans, il est difficile d'imaginer qu'elle fut une fille descendante directe de Jacob.

4. Sa conversion

Jusque vers 1680, aucun membre de la famille n'avait jamais été suspecté d'avoir adhéré à la foi des anabaptistes.

Dans un premier temps, Jacob « Amen » est simplement cité à comparaître devant le Consistoire le 23 janvier 1680[31]. Ce sont bien souvent des comportements particuliers qui éveillaient les soupçons comme la participation irrégulière aux offices du dimanche, la non-participation à la Cène ou simplement les rumeurs dans la population. C'est peut-être pour l'un de ces motifs qu'il fut entendu la première fois. Peu à peu les soupçons se transformèrent en certitude : Jacob Amann était devenu anabaptiste. De plus il semble qu'il ait ouvertement affiché ses convictions et tenu tête au Consistoire. Il n'esquivait pas les questions et remettait même un écrit. Le Consistoire en informe alors Berne qui en retour donne ses directives par courrier le 1er juin de la même année.

Le Conseil de Berne fait parvenir ses instructions à Oberhoffen[32] :

Oberhoffen. [en marge : 'Amman Jacob anabaptiste] Selon l'écrit[33] déposé et présenté par lui [JA]devant les membres du Consistoire, ceux-ci ont pris conscience de quelle manière Jacob Amman d'Erlenbach a été contaminé par la secte des anabaptistes. Par-delà la demande d'extradition, ces messieurs [du Consistoire] veulent lui ordonner de se présenter une nouvelle fois pour être interrogé et s'appliquer à le conduire sur le droit chemin par leurs bonnes paroles mais aussi par celles du pasteur. S'il déclare s'y conformer,

---

28 Chorgrichts-Manual Hilterfingen, CM 2-2 Bd 23.1.1

29 Les deux autres sont Michi le fils de Michel Bauwren et Christen le fils de Hans Frutiger.

30 201J-dépôt 28, Anabaptistarum Liber mortuarius 1737 inceptus.

31 Chorgrichts-Manual Hiltergingen, CM 2-2 Bd 23.1.1

32 StABe, A II 500 (vol.188) p.24. Nous proposons une traduction française du texte dont l'original est rédigé en langue allemande. Comme celui-ci est particulièrement important et qu'il ne semble pas avoir été publié jusqu'à présent, nous le reproduisons également en annexe 1 en fin d'article. La découverte de ce document est à mettre à l'actif de Mark Furner de Cambridge (USA) que je remercie pour cette communication de mai 1997.

33 Celui-ci n'a pas été retrouvé. Jacob Amann avait bien souvent sur lui des documents. C'était tantôt un petit carnet (qu'il appelle registre) dans lequel il consignait l'adhésion de personnes à ses idées dans la période de la rupture (mentionné en fin de la lettre de Jacob Amann en 1693), ensuite une lettre fut trouvée sur lui lors de son arrestation (voir plus loin) et ici un écrit qu'il produit devant le Consistoire. Lors d'une rencontre dans l'Emmental, il "sort une lettre (de sa poche ?) dans laquelle sont reportées six plaintes contre Hans Reist. Après qu'elles furent lues …" (Lettre de Peter Giger vers 1693). Cette habitude de la précision et de l'engagement écrit menaçait, si de tels documents étaient découverts, de mettre en sérieuse difficulté ceux dont les noms apparaissaient. Cela est peut-être à mettre aussi en rapport avec le fait qu'il ne savait pas écrire (Le Patriarche … p. 63).



Le village d'Erlenbach, son église.

ce sera heureux, sinon, il doit être conduit à la frontière et expulsé du pays avec l'avertissement que même s'il refusait de prêter serment [de ne pas se venger et de revenir], il sera puni et on le considérera malgré tout comme un parjure en cas de retour et il sera expulsé à coups de bâton. Ses biens seront ensuite inventoriés, partagés avec ses enfants et sa part, celle du père, sera soustraite et remise au conseil de fabrique entre les mains de son administrateur. Il convient de procéder comme le préconise la « Täuferordnung » [les différentes mesures écrites pour lutter contre les anabaptistes]. Dans le cas ou il ne la connaîtrait pas, il pourra faire une demande écrite ou bien il saura à qui s'adresser [pour l'obtenir].

Nous ne savons si ces dispositions furent réellement appliquées. L'hypothétique nouvelle audition de Jacob n'est en tout cas pas rapportée dans les registres du Consistoire. Mais, au moment où les directives de Berne parvinrent à Oberhoffen, il y a fort à parier que Jacob était déjà loin et qu'il n'eut pas à subir l'humiliation d'une procédure d'expulsion.

Selon un texte qui se trouve dans les archives mennonites en Suisse[34], Hans Reist avait consacré Jacob Amann comme ancien. Etait-ce avant ou après son départ ? La question n'est pas résolue, mais il est intéressant de constater que les deux protagonistes se sont vivement heurtés par la suite.

5. Jacob Amann prépare son départ

Sentant le vent tourner en sa défaveur et la menace se préciser, Jacob Amann avait minutieusement préparé son départ. Sa décision était prise, elle avait été mûrement réfléchie. Bon calculateur, il avait organisé sa fuite. Pour cela il a imaginé un procédé visant à ne pas offrir ses biens au « *Täufergut* ». La confiscation des biens était en effet un moyen de pression important sur la population insoumise en la privant de ressources et de logis.

Dans un premier temps, il vend ses biens à son jeune frère Ulrich à peine âgé de 17 ans et revenu pour l'occasion de Tal (Erlenbach) vers Oberhoffen[35]. Ce dernier n'était alors pas (encore) suspecté. La vente porta sur « sa maison dans le village d'Oberhoffen, avec un lopin de vigne ». Cette maison contenait aussi vraisemblablement son lieu de travail, son atelier. Ensuite, comme Ulrich n'avait pas les ressources nécessaires pour le payer, il trouva des personnes prêtes à lui avancer cet argent. Jacob

34 A propos de Hans Reist, voir Isaac Zürcher, "Informations-Blätter 10-1987", p.6 à 8 et compléments de Hanspeter Jecker in "Mennonitica Helvetica" 18-1995, p. 57 et du même auteur "*Ketzer – Rebellen – Heilige, Das Basler Täufertum von 1580-1700*", 1998, *Verlag des Kantons Basel-Landschaft*, Nr 64, p. 556s.

35 StABe, Bez. Thun A 369, Gerichts-und Kontraktenmanual Oberhoffen, du 2 août 1679, pp. 43-44, (Hüppi).

pousse la malice jusqu'à se proposer comme garant avec son épouse Verena Stüdler (pour l'argent qui en définitive lui revenait). Ainsi :

Le 11 novembre 1679[36], « Uli » emprunte 500 livres à Rudolf Oswald. Jacob Amann et son épouse Verena Stüdler se portent garants du prêt. Jusqu'au 1er janvier suivant, d'autres transactions de ce type furent montées pour un total de plus de 500 livres supplémentaires ; l'un des garants était un certain Hans Schallenber[ger][37] de Tal. Tout était définitivement réglé le 1er janvier 1680, plus rien ne s'opposait à son départ organisé.

Après cela il disparaît durant 13 années.

6. L'exil

Rester en se cachant ou s'exiler ? Quel fut le choix de Jacob ? Mais avait-il réellement le choix, allait-il risquer la capture, les peines corporelles, l'enfermement et les mêmes brimades que celles endurées par ses congénères ? Dans le contexte de son départ, il est à peine envisageable qu'il ait eu l'intention de rester dans la région.

Plusieurs raisons plaident en faveur d'un éloignement durable :

- Jacob Amann était déjà un « déraciné ». De Erlenbach, il avait été quelque temps dans un lieu inconnu où il s'est marié avant de venir s'établir à Oberhoffen. Il ne craignait pas le dépaysement.
- Par sa compréhension de la « soumission aux autorités », il a pu se montrer obéissant et quitter le pays comme cela lui avait était ordonné.
- Sa réprobation du maintien obstiné sur le sol natal alors qu'il se savait *persona non grata* à cause de ses convictions religieuses.
- L'absence totale d'allusion au bouillonnant Jacob Amann des archives en Suisse jusqu'en 1693.
- Des lacunes importantes dans les archives du Ried et notamment celles reproduisant des listes de populations dans les villages ont aisément pu laisser passer inaperçue sa présence. Le hasard d'une découverte fortuite permettra peut-être un jour de lever cette incertitude.
- Pourtant, dans le document de Berne daté de 1693 et présenté au chapitre suivant, il est qualifié de « von Oberhoffen », mais en si peu de temps et dans l'ignorance de son lieu d'asile, les fonctionnaires de l'Etat lui attribuèrent son dernier lieu de résidence connu dans le canton.

Comment les événements ont-ils pu se passer ? Si nous poursuivons nos déductions ils ont pu se dérouler ainsi :

Jacob s'est installé dans le Ried alsacien[38] après son expulsion. Là, il a pris soin d'une communauté avec d'autres Anciens comme Hans Bachmann, Jacob Kleiner et Félix Hägi, établis depuis bien plus longtemps que lui. La présence des anabaptistes y était largement appréciée sur le plan économique. Ils jouissaient d'une entière liberté de conscience et d'au moins un lieu de culte autorisé : le moulin d'Ohnenheim. Il n'est pas étonnant que Jacob se soit ensuite tant imprégné de la fameuse confession de foi qui y fut adoptée en 1660. En outre, le chemin entre la région de Thun et la moyenne-Alsace était déjà tracé à l'exemple de Christian Gerber de Steffisburg qui, en 1672, loue pour 9 ans la ferme de la Haute-Broque au-dessus

[36] StABe, Bez. Thun A 367 Gerichts-und Kontraktenmanual Oberhoffen, p. 355, (Hüppi).

[37] On note qu'un Hans Schallenberg figure sur la liste des anabaptistes établis en 1703 à Sainte-Marie-aux-Mines. (AHR, E 2014)

[38] Dans un travail précédent (Robert Baecher, *Le 'Patriarche'* … p.57), nous avions envisagé son arrivée en Alsace peu avant 1693. Il nous faut maintenant réviser quelque peu cette position et envisager une arrivée plus précoce.

de Sainte-Marie-aux-Mines[39] et du tisserand Ulrich Muller également natif de Steffisburg qui s'était installé à Liversel à partir de 1676[40]. En cela, Jacob n'était pas un précurseur car la voie était déjà ouverte sur les traces de prédécesseurs qui ont dirigé leurs pas vers dans l'Alsace[41]. Durant ces années, les convictions de Jacob Amann se forgèrent.

Cette importante communauté du Ried se trouva rapidement confrontée à une autre forme d'anabaptisme : les anabaptistes « bourgeois » de Sainte-Marie-aux-Mines. Les antagonismes entre les deux groupes étaient profonds, à l'exemple de la personnalité de leur chef de file, « Sieur » Adolphe Schmidt[42]. Ceux-ci se trouvèrent déstabilisés par l'intransigeance de Jacob et ils en appelèrent alors aux Frères de Suisse.

Sur ce, Jacob entreprit une tournée d'explication sur sa terre natale, tentative qui n'eut pas le résultat escompté comme on le sait. Loin de s'apaiser, la tension s'envenima encore davantage.

7. Retour en Suisse, son arrestation[43]

Une nouvelle facette de Jacob nous apparaît. Il était un voyageur infatigable, passant d'un lieu à un autre, organisant des rencontres dans différentes localités du canton de Berne pour expliquer, tenter de convaincre et lancer ses avertissements[44]. Ceci s'est passé en 1693 et en 1694. Plus tard on lui reprocha cette frénésie et les coûts importants induits par ses nombreux déplacements[45].

En juin 1693, des rumeurs commencent à faire état d'une « nouvelle secte des anabaptistes » (*neüw enstandenen sect*). Elles parviennent aux oreilles du gouvernement bernois qui, intrigué, ordonne qu'une enquête soit diligentée[46]. Ils y apprennent certainement qu'elle est conduite par l'un de leurs anciens ressortissants, Jacob Amann. Dans ces conditions d'insécurité, son retour à Berne était hautement risqué.

Pour tenter de contrer le mouvement qui prenait de l'ampleur, Berne avait conçu un système de primes accordées pour la capture des « *Täuferlehrer* » (prédicateurs). La « récompense » s'élevait à 25 Thaller pour une personne du pays et à 50 Thaller pour un étranger (au canton)[47]. La sentence qui les attendait : la prison « aussi longtemps que du-

---

39 AHR, 1E 83-193

40 StABe BVII/2020.

41 D'autres se sont rendus dans le Palatinat. Voir l'action des mennonites hollandais et de Adolphe Schmidt de Ribeauvillé dans les années 1670/71 (Robert Baecher, *Sieur Adolphe Schmidt,* in SA n°14-1995).

42 Robert Baecher, *Sieur Adolphe Schmidt,* in SA n°14-1995 et op. cit. *Raisons et déroulement du schisme amish* ...Rappelons-nous les efforts de Adolphe Schmidt pour soulager le sort des Frères emprisonnés en Suisse et particulièrement ceux de Berne en 1671. Dans la lettre attribuée à Jacob Amann (Hanspeter Jecker pense qu'elle fut plutôt rédigée par Ulrich, *Das Dordrechter Bekenntnis* ...p.221, note 24) intitulée "Zerspaltungsbrief" (lettre de rupture) du 22/11/1693, il est dit : "die Sache wurde im Elsaβ und in Markirch ausgeheckt" (L'affaire du schisme avait éclos, commencé, en Alsace et à Sainte-Marie-aux-Mines). Ceci renforce largement l'hypothèse de contacts qui s'étaient auparavant très mal passés entre les deux groupes.

43 Sur cet épisode particulier de l'arrestation de Jacob Amann : Hanspeter Jecker *Jacob Ammanns missglückte Verhaftung im Bernbiet 1694,* in Mennonitica Helvetica 18-1995, p.55-67. Nous y avons ajouté quelques éléments nouveaux.

44 Pour certains détails complémentaires, lieux de rencontres et retranscription des lettres du schisme, on pourra consulter Isaak Zürcher *Die Ammann-Reist Kontroverse* in Informations-Blätter 10-1987.

45 Hanspeter Jecker, *Jacob Ammanns missglückte Verhaftung im Bernbiet 1694,* in Mennonitica Helvetica 18-1995, p.59 et note 11. Réponse en 1784 de l'Ancien Peter Ramseier de Suisse à une interrogation des communautés du Palatinat à propos des fonds de la bourse des pauvres (Armengeld). "Il croit savoir, par des informations fiables, que Jacob Ammann et quelques compagnons avec lui ont fait de grands voyages. Beaucoup d'argent a été utilisé par eux car ils n'étaient pas pressés de poursuivre leur route et ils ont bien vécu [wohl lassen auff warten]". (Archives de la Conférence Mennonite 4.15, traduction RB)

46 Paul Hostettler, *Von den Täufern im Schwartzenburgerland 1580-1750,* Mennonitica Helvetica 19-1996, p. Les résultats ne sont pas connus, mais le rapport, s'il a été rédigé, devait se trouver dans les actes de la *Täuferkammer* égarés pour cette période. (StABe, A II 235/373f et 384 f).

47 Hermann Rennefahrt, Sammlung Schweizerische Rechtsquellen : Die Rechtsquellen des Kantons Bern, 1960, 241/ p. 463, ordonnance du 6 avril 1693.

rera leur obstination » pour les premiers et la mort[48] pour les seconds.

Dans le cas de Jacob, le gouvernement est même disposé à consentir un effort tout particulier[49]. L'arrestation de « Jaggi Amman qui rôde ici et là dans le pays » (*im landt hin und her streifend*) devait rapporter 100 Thaller[50] à son auteur, une somme jamais atteinte. Maintenant, il est reconnu par les autorités comme un élément des plus stratégique de la mouvance anabaptiste du moment.

Les missives à destination des juridictions concernées sont expédiées le 14 décembre 1693, respectivement vers Thun[51], Brandiss, Trachselwald, Landshut, Signau et Oberhoffen, autant de lieux où on pense pouvoir l'appréhender. Il leur est demandé de veiller à son passage, d'enquêter, de se saisir de lui et d'en informer immédiatement Berne.

Il en fallait plus pour décourager Jacob qui poursuivit ses contacts. En décembre, après peut-être l'un ou l'autre aller-retour avec l'Alsace, il est une fois de plus localisé « dans le Sud » (par rapport à Berne). Devant le peu d'empressement et de résultats obtenus par les communes, Berne emploie alors les grands moyens au mois de mars 1694. Elle donne pour mission à un « chasseur d'anabaptistes », Peter Erb, de le traquer[52] avec les autres « Lehrer » (enseignants) qu'il pourra débusquer.

Les poursuites finirent par aboutir. Jacob Amann et un autre compagnon, sans doute Peter Zimmermann, furent appréhendés en juillet 1694 à Walkringen[53] au Nord-Est de Berne alors qu'ils étaient probablement sur le chemin du retour vers l'Alsace. Jacob était alors « en possession d'un écrit de toute la secte » dont le contenu n'est pas révélé mais qui fut communiqué à Berne[54]. Leur capture fut, pour des raisons de souveraineté territoriale, suivie d'une importante dispute entre le bailli de Trachselwald qui avait procédé à l'arrestation et celui de Thorberg. Ce dernier s'interroge ouvertement sur « la nécessité d'employer une telle violence contre ces gens » et « qu'il lui revenait à lui de lier (*fesslen*) les anabaptistes ». Pour marquer le coup, il décide, par l'entremise de trois jurés de justice, tout simplement la libération de Jacob Amann ! Peter Zimmermann, lui, demeura toutefois enfermé quelques mois. Il parvint néanmoins à s'échapper et à rejoindre Sainte-Marie-aux-Mines par la suite[55]. Ceci n'était bien sûr pas du tout du goût de Berne qui convoqua les responsables de cette négligence pour qu'ils rendent des comptes.

Contre toute attente, Jacob Amann put poursuivre sa route non sans avoir, on l'imagine facilement, ressenti une belle frayeur.

---

48 "die fremden Lehrer aber an Leib und Leben abgestrafft". Aucun exemple de l'application de cette mesure extrême n'est connu.

49 StABe, AII 238/214 du 14 décembre 1693 (Jecker).

50 Op. cit. Jecker, *Jacob Ammanns missglückte Verhaftung*, p. 58.

51 StABe, MandatenBuch du 14 décembre 1693 : "Befelch Jaggi amman von Oberhoffen den Ertztäüffer fangen zulassen". L'ordre de Bern est bien enregistré à Thun (Jecker, p. 58, note 10).

52 StABe, AII 239/486 du 22 mars 1694 (Jecker). Le nom d'un autre "chasseur" nous est parvenu, un certain Hieronimus Ertzinger qui reçoit ce mandat d'arrêter les anabaptistes Hans Bürcki et Daniel Grimm réfugiés dans le canton de Lucerne (AII 236/548 du 28 juin 1693).

53 StABE, AII 241/283ss ; AII 241/308, AII 241/326ff et AII 241/346. Voir Jecker, *Jacob Ammanns missglückte Verhaftung*, p. 60ss qui reproduit l'intégralité des documents et leur analyse.

54 Ce document capital est demeuré introuvable. On apprend un peu plus tard qu'il s'agissait d'une lettre adressée aux mennonites d'Amsterdam, qu'un des signataires, parmi quatre autres, était Jacob Neuhauser de Goldiwil. Berne ordonne de surveiller tout particulièrement "tous ceux qui ont signé".

55 Il décédera dans un tragique accident à l'automne 1697. (Robert Baecher, *La communauté anabaptiste du bailliage de Sainte-Marie-aux-Mines, 1690-1730,* in SA n°6-1987, p.80).

8. Les mesures prises par les autorités en ces années 1692/95[56]

La génération des années 1690, celle fondatrice du groupe dit des amish, se doit de posséder aussi son haut-lieu en Suisse. En effet, le village de Steffisburg[57] et la région environnante peuvent être considérés comme le berceau des principales familles qui furent à l'origine du mouvement amish[58] par le seul nombre de ses ressortissants. C'est dans ces lieux que les discours de Jacob Amann semblent avoir reçu le plus d'écho. Ces familles constituèrent ensuite l'ossature de la première communauté anabaptiste-amish à Sainte-Marie-aux-Mines[59]. Les références archivistiques se concentrent dans cette région pour la période étudiée.

Tout un arsenal de mesures avait été pris par les autorités pour tenter d'enrayer la progression des convictions anabaptistes. Leur point culminant fut l'élaboration d'une nouvelle « Täufer-Ordnung » (ordonnance relative aux anabaptistes) en février 1695[60] qui durcit encore les dispositions précédentes.

La « Täuferkammer », la commission juridique chargée des affaires anabaptistes, avertit le pasteur Freudenreich[61] de Steffisburg à la fin du printemps 1692[62], qu'elle souhaite lui demander d'autoriser une « extra-visitation » pour enquêter sur les activités des anabaptistes qui tiennent des prêches (organisent des rencontres), « à des moments inhabituels, de nuit ou en semaine » (*zur Unzeit*). Ces réunions pouvaient se dérouler dans les endroits les plus retirés de ce vaste bailliage[63] : à Riederen, Tüchtiwil, Äschlibühl, Ober- et Unterlangenegg, Eriz et en différents endroits au Homberg. Le résultat en fut un renforcement des contrôles aux points de passage, surtout le dimanche matin lorsqu'ils étaient censés terminer leurs réunions[64].

Poursuivant ses pressions, le Conseil met à contribution l'avoyer (*Schultheiß*) de Thun, dont dépendait administrativement Steffisburg, en mai 1693 pour qu'il fasse « examiner, relever et geler tous les contrats [de vente] de Steffisburg et de Sigriswil ayant un quelconque lien avec des anabaptistes »[65], ceci dans le but évident d'empêcher qu'ils n'y ait de leur part, en même temps

---

56 En prenant un peu de recul par rapport à la succession des événements en Suisse durant la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, nous remarquons une périodicité de vingt années dans les pics de persécutions. Ainsi en 1670, en 1690 et en 1710 les pressions se font chaque fois plus intenses. Ce fait, pensons-nous, ne relève pas seulement du hasard, mais cet intervalle de temps de vingt ans peut correspondre au temps nécessaire à l'émergence d'une nouvelle génération. Les communautés se sont perpétuellement reconstituées après qu'elles ont été affaiblies par les brimades et les expulsions forcées ou encouragées.

57 Une étude approfondie de la présence anabaptiste depuis le début du XVI^{ème} siècle en ce lieu mérite d'être entreprise à partir de relevés systématiques dans les archives cantonales et locales. Les Chorgrichtmanualen (registres du consistoire déposés à la "Kirchenverwaltung" de Steffisburg) eux seuls fournissent déjà de très nombreux détails inexploités sur tout le XVII^{ème} siècle.

58 Cela a été mis en évidence dès 1986 par l'analyse des documents de Sainte-Marie-aux-Mines. Robert Baecher, *La communauté anabaptiste du bailliage de Sainte-Marie-aux-Mines, 1690-1730,* in SA n°6-1987.

59 D'autres familles vinrent de Sigriswil, de Langnau, de Schangnau, de Thun, de Schwartzenburg, de Sumiswald, mais c'est Steffisburg qui est de loin le plus souvent cité comme lieu d'origine des familles émigrées en Alsace et plus tard à Montbéliard et en Lorraine. Sans être exhaustif, on peut citer les familles Blanck, Christen, Eymann, Farny, Gerber, Gingrich, Imhoff, Kaufmann, König, Kropf, Lehmann, Maurer, Müller, Oesch, Roth, Rupp, Rüsser, Schwartz, Schweitzer, Stauffer, Ulrich, Zimmermann qui toutes y trouvent des racines.

60 Hermann Rennefahrt, Sammlung Schweizerische Rechtsquellen : Die Rechtsquellen des Kantons Bern, 1960, 241/ p. 467-471 reproduit l'intégralité du texte.

61 Johann Jacob Freudenreich fut nommé pasteur à Steffisburg le 17 juillet 1670. Il était précédemment en service à Diemtingen. Très apprécié par la population selon Schiffmann, il décéda en 1711 après 41 années d'activité. C'est sous son ministère "que les anabaptistes connurent leur plus grande expansion dans la contrée". Chr. Schiffmann, *Dorf und Landschaft Steffisburg*, Büchler and Co, Berne, 1917, p. 202-203. Il serait intéressant de connaître précisément la nature de ses relations avec les anabaptistes.

62 StABe, RM, A II 230/351, avril-juillet 1692.

63 Chr. Schiffmann, … p.207.

64 Ernst Müller, *Geschichte der bernischen Täufer*, Nieuwkoop, 1972, p. 156/157.

65 StABe, AII 547(235) du 01 mai 1693.

qu'une fuite des individus, des tentatives de fuites de capitaux comme l'exemple de Jacob Amann l'a illustré précédemment.

Dans un souci d'efficacité dans la lutte, les trois baillis de Trachselwald, de Signau et de Thun décident d'unir leurs efforts pour lutter contre les anabaptistes[66]. Chacun s'engage à employer « 4 personnes ou plus » chargées spécialement de les traquer. Pour éviter que les anabaptistes ne fuient d'un bailliage à l'autre, ils conviennent en outre que leurs hommes pourront intervenir sans limitation dans les trois juridictions. Pour couvrir les frais occasionnés il sera fait appel au fond constitué par le « Täuferguth » alimenté par les biens saisis et vendus ou par les ressources de gérances de ces biens confiés à des tiers.

On remarque que Thorberg, bailliage situé plus au Nord, n'avait pas été impliqué dans cet accord et n'était de ce fait pas tenu de permettre le passage des chasseurs (de prime) sur son sol, ce dont a profité Jacob Amann. Cet heureux concours de circonstances conduisit à sa surprenante libération.

La vie des anabaptistes était devenue particulièrement difficile. En cherchant à échapper à leurs poursuivants, ils fuient et recherchent un asile auprès de coreligionnaires d'autres régions moins surveillées. Ainsi une information provenant du secrétaire de la ville de Schwarzenburg[67] indique que les anabaptistes y trouvent refuge (*Zuflucht*).

Dorénavant, les vexations ne concernent plus les seuls responsables, mais toute personne reconnue comme étant anabaptiste, comme le précise une séance du Conseil de Berne en date du 22 juin 1693[68] qui donne l'ordre « d'identifier les anabaptistes, de les capturer et d'en informer immédiatement le Conseil ».

Dans ces conditions, les prisons de Berne se remplissent rapidement. Hommes et femmes sont de plus en plus nombreux à être emprisonnés « auf der Insel » (*Inselspital*) et à Trachselwald.

9. La question vitale des biens

Devant le peu de zèle des instances locales et surtout les réticences de la population à être complice des traques[69] -celle-ci intervient même à l'occasion directement pour entraver l'action des chasseurs en signalant bruyamment leur présence, en cachant les anabaptistes, voire en procédant par des actions musclées à la libération de ceux qui étaient arrêtés[70]-, l'action la plus efficace du gouvernement fut d'agir sur les biens. En privant les anabaptistes de ressources et de lieu de résidence, Berne espère inciter ceux-ci à s'en aller.

Avec l'intensification des persécutions, se posait la question d'un exil comme en d'autres temps dans le milieu anabaptiste[71]. Le débat relatif à la conduite à tenir fait rage entre ceux qui s'appuyaient sur les paroles du Christ en Mt 10 :14 (« Lorsqu'on ne vous recevra pas et qu'on n'écoutera pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville et se-

66 StABe, AII 548(236) du 12 juillet 1693.

67 StABe, AII 547(235) du 15 juin 1693. Certains passèrent de l'autre côté de la frontière dans le canton de Fribourg, terre catholique (voir sur cet aspect Paul Hostettler, *Von den Täufern im Schwartzenburgerland 1580-1750*, Mennonitica Helvetica 19-1996).

68 StABe, AII 547(235) du 22 juin 1693.

69 Ernst Müller, *Geschichte der bernischen Täufer*, Nieuwkoop, 1972, p.339. "Le prévôt de Thun se plaint à Berne qu'il ne trouve personne de fiable dans son bailliage pour l'arrestation des anabaptistes", une information datée du 5 juin 1694.

70 Ibidem, p.344. En 1714, à Sumiswald, un groupe de 60 à 70 personnes est venu au secours des anabaptistes en les libérant et leurs chasseurs furent malmenés "et battus jusqu'au sang". Plusieurs des intervenants, dont un instituteur et un vétérinaire, furent condamnés à de très lourdes peines.

71 Voir Hanspeter Jecker, "Ketzer – Rebellen – Heilige, Das Basler Täufertum von 1580-1700", 1998, *Verlag des Kantons Basel-Landschaft*, Nr 64, p. 344-347 et du même auteur op. cit. *Das Dordrechter Bekenntnis* ...p.203.

couez la poussière de vos pieds ») et ceux qui refusaient d'envisager un départ en prônant le maintien dans n'importe quel lieu de résidence selon le Psaume 24 (« La terre est au Seigneur » ; et donc aucune autorité terrestre n'est en droit de les chasser).

L'article 14 de la confession de Foi de Dordrecht (adoptée par les anabaptistes alsaciens à Ohnenheim en 1660) chère à Jacob Amann et à son entourage dit ceci : …et si la nécessité le requiert, fuir de ville en ville ou d'un pays dans un autre pour l'amour du Seigneur et accepter l'enlèvement des biens[72].

Dans la pratique, abandonner ses biens et refaire sa vie en un autre lieu, démuni de tout, n'était certes pas facile.

Si certaines familles étaient de condition modeste, beaucoup d'autres avaient été précédemment fort aisées, comme par exemple celle de Ulrich Müller[73] de Steffisburg. Il résidait dans le village même. Après son départ, l'exploitation de ses biens fut mise aux enchères en 1684 et bien des années plus tard, cette rente s'élevait encore à près de 120 livres par an au bénéfice de la commune[74].

Le cas de Ulrich Maurer de Thun « qui a quitté le pays » apporte des précisions relatives au statut des enfants anabaptistes. La part d'héritage d'un de ses fils décédé et provenant de son grand-père fut saisie[75] en 1695. « Parce que cet enfant n'est considéré ni comme légitime, ni comme illégitime et que sa mère décédée [une Müller] était anabaptiste, le bien pourra être acheté par son oncle Christen Müller et l'argent obtenu ira au *Täufergut* ». Telle fut la décision du Conseil de Berne en réponse à une demande du père. La situation juridique de ces enfants était dramatique. Le raisonnement était le suivant : ils n'étaient pas considérés comme légitimes puisque les parents n'avaient pas été mariés à l'église officielle, et pas non plus comme illégitimes puisque non déclarés à la naissance par le baptême, de sorte que ces enfants n'existaient tout simplement pas. Leurs héritages étaient considérés en déshérence et revenaient à l'Etat[76].

Au total, c'est plus de 5500 livres provenant des ventes et des diverses amendes qui tombèrent dans l'escarcelle de l'administrateur du *Täufergut* de Steffisburg dont une partie, soit 2000 livres[77], servirent à la construction d'une nouvelle église à Schwartzenegg. Elle fut érigée dans le but principal avoué de pouvoir « mieux s'opposer à la prolifération des anabaptistes » dans cet endroit reculé.

Il y a quelques années, nous nous interrogions sur l'origine des importants fonds investis par les anabaptistes à Ste Marie-aux-Mines[78]. De 1696 à 1699, les « Suisses » achetèrent les plus importants domaines de toute la vallée. Comment cela était-il possible sans un apport de départ important prouvant que des ressources conséquentes ont alors existé ?

---

72 Nous avons repris la traduction de Pierre Widmer dans Principes et Doctrines Mennonites, publ. Mennonites, Montbéliard et Bruxelles, 1955, p.70.

73 Ce Ulrich Miller, tisserand, était installé dès 1676 dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, précisément à Liversel. Désigné comme "Täuferlehrer", il retourna à Steffisburg pour un court séjour en 1679, ce qui valut à Christen Gerber une belle amende de 200 livres pour l'avoir hébergé (Chr. Schiffmann, p. 207). Par la suite il migra vers Rosheim en 1699.

74 StABe, B VII 2020 Thun Amtsrechnung. Les rentes sont de 117 π (livres) en 1695, 120 π en 1696 et 120 π en 1700. Ceci correspond à des loyers payés par les personnes à qui les biens ont été confiés.

75 StABe, A II 557(245) du 19 mars 1695 et du 28/03/1695.

76 Hermann Rennefahrt, Sammlung Schweizerische Rechtsquellen : Die Rechtsquellen des Kantons Bern, 1960, 241/ p. 464. Ordonnance du 6 mars 1690.

77 Un complément de 6000 livres provenant d'une femme anabaptiste décédée fut encore transféré pour poursuivre les travaux. Hans Zeller, *Bilder aus der Geschichte von Dorf und Landschaft*, 1967, Ott Verlag Thun, p.53.

78 Robert Baecher, *Le 'Patriarche' de Sainte-Marie-aux-Mines*, in "The/Les Amish, Origin and Characteristics/origine et particularismes", Actes du colloque de Sainte-Marie-aux-Mines en 1993, Association Française d'Histoire Anabaptiste, Ingersheim, 1996, p.59.

Il fallait tenter de montrer que le gouvernement bernois avait permis au « groupe de Amann » d'emporter avec lui le fruit de la vente de leurs biens. En recherchant ces preuves, plusieurs documents ont en effet pu confirmer ce fait hors du commun.

Dans un cas au moins, les anabaptistes contraints à l'émigration ont pu conserver la part correspondant à la valeur de leurs biens. Cela s'est passé en 1671 suite à l'action des mennonites hollandais et du « négociateur » Adolphe Schmidt de Ribeauvillé[79]. Mais, échaudé par quelques cas de retour dans leur « Patrie », le gouvernement bernois n'avait pas renouvelé cette concession jusqu'à l'été et l'automne 1693.

Sur la base de ses convictions, le groupe a recherché et obtenu un accord avec les autorités bernoises. Même si les circonstances et les conditions exactes ne nous sont pas parvenues, plusieurs indices permettent d'obtenir une vue assez précise de cet événement.

Mentionnons tout d'abord la directive adressée par le Conseil à la *Täuferkammer* et datée du 12 juillet 1693[80] :

« Concernant ceux des anabaptistes qui veulent quitter le pays, que ces Messieurs (de la Täuferkammer) les encouragent, pour que leurs maisons et leurs petits biens et ce qu'ils possèdent en immobilier, autant que cela puisse se faire, soit vendu et [le produit] remis à ceux de la famille qui sont encore dans la paroisse [dont ils dépendent] de manière à mieux empêcher un retour discret et clandestin de ces anabaptistes dans le pays ».

Le second document est une mise en application de cette directive[81] et dont les comptes de Thun conservent une trace. Il détaille le montant des taxes dites de « retrait et de transmigration » payables sur la valeur des biens emportés, la date de l'enregistrement du versement et le nom des personnes concernées. Si on compare ces noms avec ceux des listes connues de Sainte-Marie-aux-Mines[82], il est indéniable qu'il s'agisse ici d'un important contingent qui se dirigea vers l'Alsace.

« Recette en Pfennig… des anabaptistes qui ont quitté le Pays il y a un an [soit avant avril 1694], sur la base du 20ème pfennig acquitté lors du départ, conformément au mandement des autorités.

04/04/1695 Christen Kropf de la juridiction de Steffisburg a quitté le pays. Pour les biens emportés il doit payer 5 % de taxes [Abzuggelt] soit 55π 10 β [pour 1100 livres de biens]

04/04/1695 Hans Rupp de la juridiction de Steffisburg… 5 % Abzuggelt soit 368π [pour 7360 livres !]

04/04/1695 Hans Rupp et Cathryn Joder de la juridiction de Steffisburg… 5 % Abzuggelt soit 210π [pour 4200 livres]

04/04/1695 Ullrich Cathryn et Barbara Schwartz de la juridiction de Steffisburg… 5 % Abzuggelt soit 25 π [pour 500 livres]

---

79 Rennefahrt, p.459. "…denen auch ihr portion guts, so ihnen durch ordentlichen theilung mit den ihrigen bezeüchen wirt,.."

80 StABe, A II 548(236) du 12 juillet 1693." Antreffend dan dieiänigen Täüffer die sich auβ dem Land begäben mögend Ihr gn. sich auch darzue verstehen, das dersälben Häüser und Heimbwäsen, und was sie an liegenden Güeteren besitzen, so weith es dennoch sich wohl thun laβen wird, verkaufft, und den ihrigen andere gschicken, die etwan noch beÿ deren Kirchen gelägen, erkaufft werdind, umb dero Widertäufferen heimbliche hineinschleikung im Land desto mehr dardurch Zewerhindern."

81 StABe : B VII 2020 Thun Amtsrechnung. Trois autres mentions plus tardives doivent également se rapporter à des anabaptistes sans que cela soit spécifié :

* 26/04/1697 " bezahlt Christen Güngerich von 800 π Abzuggelt, ist 80 π (un taux de 10 %)"
* 15/08/1697 "bezahlen Hans und Joseph Wÿs (Weiss) in der Pfaltz wohnhafft, Abzuggelt von 300 π, ist 30 π"
* en 1700 "bezahlt Jacob Kauffmann, so er aus dem Land zogen, 400 π an Abzuggelt (pour 4000 livres de biens)"

82 Deux listes de 1703 et 1708 sont reproduites dans Jean Séguy, Les Assemblées Anabaptistes-Mennonites de France, Paris, Ed. Mouton, 1977, p.163.

04/04/1695 Christen Zimmermann et Babi [Barbara] Bachmann de la juridiction de Steffisburg… Abzuggelt soit 10 π [pour 200 livres]

04/04/1695 Christen Hohrnis, sa femme et ses enfants… 5 % Abzuggelt soit 111 π 10 β [pour 2220 livres]

04/04/1695 Mathÿs Ulli [Ulrich]… 5 % Abzuggelt soit 5 π (pour 100 livres)

08/04/1695 Andreas Kropf[83] et Anna Haltemann de la juridiction de Steffisburg… 5 % Abzuggelt soit 18π 10β [pour 360 livres]

08/04/1695 Michel Schwaar de la juridiction de Steffisburg… 5 % Abzuggelt soit 13 π (pour 260 livres)

08/04/1695 Christen Joder… 5 % Abzuggelt soit 10π (pour 200 livres)

08/04/1695 Hans Küng [König], parti avec sa femme et ses enfants… 5 % Abzuggelt soit 225 π [pour 4500 livres]

08/04/1695 Peter Fahrni du Langenegg… 5 % Abzuggelt soit 24 π (pour 480 livres)

06/05/1695 Christen et Anni Zimmermann de Reutschibrunnen… 5% Abzuggelt soit 35 π [pour 700 livres]

06/05/1695 Peter Roth de la juridiction de Steffisburg a quitté le pays. Il doit payer pour ses 4 enfants anabaptistes à cause des biens de leur mère 5 % Abzuggelt soit 55π [pour 1100 livres]

26/05/1695 Christen et Michel Maurer de la juridiction de Steffisburg… 5 % Abzuggelt soit 40π [pour 800 livres]

26/05/1695 Christen Müller[84] au Horben et Anna Tschabold… 5 % Abzuggelt soit 35π [pour 700 livres]

26/05/1695 Verena Spring, la femme de Niclaus Zimmermann,… 5 % Abzuggelt soit 50 π [pour 1000 livres]

26/05/1695 la femme de Samuel Köng et ses enfants… 5 % Abzuggelt soit 45 π [pour 900 livres]

15/06/1695 Margrethe Meÿer… 5 % Abzuggelt mit 2 π 10 β [pour 40 livres]

06/07/1696 idem pour Anna Roth qui paye 30π pour 600 π

15/07/1696 reçu de Christen Matzinger à cause de l'anabaptiste Hanns Tschaggulars qui est parti, comme toutes les autres personnes qui étaient dans la juridiction de Steffisburg, comme Abzuggelt 150 π (pour 3000 livres) »

Ces départs se sont fait apparemment dans de bonnes conditions, très favorables même si on les examine de près. L'usage était, en Alsace comme en Suisse, d'appliquer une taxe de 10 % sur la valeur des biens exportés[85] et ici on ne leur en réclama que 5 %. Pourquoi ce traitement de faveur et quelles pouvaient être les contreparties ? Sur ces questions on ne peut échafauder pour l'heure que quelques hypothèses. Il est bien possible que des membres du groupe Amann aient directement pris contact avec la *Täuferkammer*. Là, ils ont pu faire la proposition suivante : en échange de l'engagement de leur part de quitter le pays définitivement et de renoncer à leur *Heimatsrecht*, leur droit de naturalité, ils demandaient de pouvoir disposer et transférer leurs biens à des conditions

83 Un tailleur. Ce même couple déclarera la naissance d'un enfant au pasteur de Durrenentzen en 1697 (RP Muntzenheim).

84 Ils sont à Sainte-Marie-aux-Mines dès 1692 (mariage de leur fils Michel à Jebsheim en 1692-RP Jebsheim). Anna Tschabold décède à Horbourg le 02/10/1712 (RP Horbourg-Wihr).

85 Lors d'une nouvelle vague migratoire en 1710, cette fois à destination de la Prusse, Berne préleva 10 % sur la valeur des biens (Ernst Müller, p.330).

avantageuses. Trop heureuse de cette initiative qui lui permettait de se débarrasser d'une partie de ses encombrants sujets, la *Täuferkammer* aurait alors accédé à leur demande. Toutefois, cette mesure fut visiblement limitée dans le temps et a pris vraisemblablement fin au début de 1695. Le plus grand nombre avait cependant quitté la région à la fin de 1693 comme a pu le remarquer Schiffmann[86].

La région de Thun/Steffisburg ne fut pas la seule à profiter de cette disposition. A Schwartzenburg également, les tractations allèrent bon train.

« Une délégation des anabaptistes (*Teufferen Deputierten*), a demandé au Conseil qui ils pouvaient rencontrer pour déposer une requête. Le Conseil décide que c'est en premier lieu aux membres de la *Täuferkammer* qu'il fallait s'adresser. A eux ensuite de voir s'il fallait s'en référer au Conseil. »[87]

Effectivement, dès le lendemain, le Conseil est saisi d'une demande consistant à permettre une prolongation d'un mois, jusqu'au mois de mai 1695, de la permission d'émigration des anabaptistes. On peut deviner que là aussi des conditions favorables ont été accordées. C'est la question matérielle de la vente des biens dans un laps de temps très court qui posait problème. Faisant preuve de fermeté, le Conseil opposa un refus catégorique à leur demande.

Le groupe que nous appelons aujourd'hui les amish se forma à partir des personnes originaires de ces régions et qui vinrent se fixer dans le Ried alsacien et à Sainte-Marie-aux-Mines. Dans quelle mesure Jacob Amann a-t-il été le principal organisateur de cet exode ? Cela est difficile à documenter, mais en prenant en compte l'envergure de sa personnalité et son implication dans tout ce qui touchait la communauté, cela est parfaitement envisageable.

10. A Sainte-Marie-aux-Mines

Les archives de Sainte-Marie-aux-Mines témoignent également de ce mouvement de population : Jacob Amann s'exprime en 1696 « au nom de ceux qui sont arrivés depuis deux ans »[88], faisant allusion à l'immigration de ses compatriotes de Steffisburg et environs. Pour eux, une nouvelle vie allait commencer. Sans revenir sur les divers aspects de leur existence en Alsace, « Souvenance » s'est déjà largement intéressée à la question par le passé[89], nous compléterons nos connaissances actuelles par quelques indications intéressantes.

A la Petite Lièvre où Jacob Amann s'était installé, il fit l'acquisition vers 1699 d'un petit jardin provenant de Marie Blum. Cette Marie Blum (Plien ou Pliem) dont le nom est parfois francisé en « La Fleur » avait hérité cette parcelle auparavant de son père Georges Blum, bourgeois et luthérien, « disparu depuis environ 3 mois sans nouvelles » en 1693[90].

Véréna Stüdler n'apparaît jamais dans les actes de Sainte-Marie-aux-Mines, ce qui laisse supposer qu'elle est décédée avant l'arrivée de Jacob dans la cité minière ; quant à ses enfants, ils ont dû rester en Suisse. Jacob

---

86 Chr. Schiffmann, *Dorf und Landschaft Steffisburg*, Büchler and Co, Berne, 1917, p. 208 : "Im Jahre 1693 wurden von einer ganzen Anzahl Täuferfamilien, welchen in diesem Jahre ausgewandert waren, insgesamt 1495 Pfund an Buβen entrichtet".

87 StABe, A II 245 du 28/03/1695 et du 29/03/1695. Les familles Hochstettler et Bingeli sont venues à Sainte-Marie-aux-Mines de cet endroit (voir Paul Hostettler *Von den Täufern im Schwartzenburgerland 1580-1750*, Mennonitica Helvetica 19-1996).

88 AHR, E 2808.

89 Souvenance Anabaptiste, plus particulièrement les n°6 (1987) à 11 (1996).

90 AHR, 16 G Sainte-Marie-aux-Mines, carton 2 "Kirchenrechnung der Evangelischen deutschen Kirche" et 4E Sainte-Marie-aux-Mines Alsace 18, inventaire n°105. En 1696, Marie avait terminé de payer les dettes en obligations de son père.

a pu les confier aux bons soins de son frère Ulrich avant son départ.

En l'espace d'une vingtaine d'années la communauté regroupée autour de Jacob Amann s'est encore agrandie pour représenter bientôt plus de 60 familles. Celui qu'on appelait le « patriarche » s'est attelé à la tâche d'organiser la vie sociale, économique et religieuse. Cet élan fut interrompu par la décision de Louis XIV de faire « sortir » l'ensemble des anabaptistes de ses terres. Après que l'affligeante directive est parvenue en septembre 1712, Jacob accompagne les ventes des principales propriétés et appose son paraphe sur les actes principaux. Il négocie aussi les conditions du départ, demande l'exemption des taxes sur leurs biens « compte tenu de leurs souffrances » et obtient pour chacun les certificats de bonne conduite indispensables pour se mettre en recherche de nouveaux lieux d'asiles[91].

A Sainte-Marie-aux-Mines même, Jacob Amann n'avait pas fait l'unanimité, mais une seconde communauté « pro Reist » s'était formée à côté d'un troisième groupe constitué des anabaptistes « bourgeois » dont la présence en ce lieu était beaucoup plus ancienne. Ils furent également concernés par l'édit d'expulsion[92] :

Il est demandé par la régence de Ribeauvillé de relever l'ensemble des ventes effectuées par les habitants de Sainte-Marie et d'Echery et qui « ne sont point de la secte des anabaptistes qui considèrent Ammi Jacki comme leur chef avec lequel on est actuellement convenu pour les droits en question [taxes de transmigration] dus par ceux qui se retirent … »

Il reste encore à faire état d'une mention en rapport avec le différend qui a abouti à la scission. Les contacts avec les frères hollandais furent fréquents, le plus souvent épistolaires[93] en vue d'exposer les positions respectives[94]. Pourtant, dans un cas au moins, un représentant du clan des « bourgeois » effectua en 1698 le voyage jusqu'en Hollande[95]. Il s'agit de Rudolph Houser, « un jeune homme d'Alsace ». L'allusion à sa jeunesse semble exclure qu'il se fût agi du même Rudolph Houser impliqué dans le schisme, mais plutôt de son fils, voire son petit-fils. Ce visiteur se rendit à Hambourg Altona, muni d'une recommandation de Groningen où il avait séjourné précédemment pour se rendre ensuite « dans un autre endroit ». A Altona il a vraisemblablement rencontré Gerrit Roosen (1612-1711), le très respecté ancien de la communauté mennonite avec lequel il a pu s'entretenir de l'évolution de la situation à Sainte-Marie-aux-Mines.

A partir du mois de novembre 1712, les trace de Jacob Amann se perdent après qu'il a transféré ses avoirs en obligations s'élevant à la coquette somme de 1200 livres tournois au fermier Hans Farny de Zellwiller. Ce dernier lien constitue la seule piste que nous ayons sur sa possible destination après l'éclatement de la communauté vers différents horizons ; une dissémination qui en définitive trouva dans cette épreuve un nouvel élan qui aura également l'effet de renforcer le mouvement.

---

91 Robert Baecher, *Le 'Patriarche' de Sainte-Marie-aux-Mines*, in The/Les Amish, Origin and Characteristics/origine et particularismes, Actes du colloque de Sainte-Marie-aux-Mines en 1993, Association Française d'Histoire Anabaptiste, Ingersheim, 1996.

92 AHR, E 2780, document daté du 1 octobre 1712.

93 Lors de son arrestation, une lettre qui devait être expédiée en Hollande fut trouvée sur Jacob Amann.

94 Voir par exemple la lettre de Gerrit Roosen de Hambourg en 1697 reproduite dans Isaac Zürcher, "Informations-Blätter 10-1987", p.40 et 41.

95 Staatsarchiv Hamburg N° 521-5/147 Bd.1, 1650-1798, p.158. (un document qui m'a été signalé par John Roth de Goshen qui reçut l'information de Michael Driedger du Canada). L'emplacement dans le registre d'Altona permet de situer la visite entre le 17 avril et juillet 1698. "Rudolf Hueser Jongman uyt der Elsas met een aenwys uyt der stat Groeningen hier gekomen naherhaut weeder andewarts vertrocken".

11. La création vestimentaire amish en Alsace ?

La tenue des amish américains contemporains n'est pas sans rappeler celle qui apparaît sur les gravures et photographies qui les représentent au siècle passé dans l'Est de la France. En effet, les amish n'ont jamais cédé à la mode du moment et ont maintenu l'habit traditionnel à quelques nuances près depuis que celui-ci fut élaboré.

De quand date cette création vestimentaire ? Les recherches montrent qu'elle date de la constitution du groupe et sous l'impulsion de Jacob Amann. Pour se différencier, se distinguer les uns des autres, chaque groupe présent avait ses signes extérieurs particuliers à une exception près[96].

« A Sainte-Marie-aux-Mines … les anabaptistes sont encore divisés entre eux, et n'ont aucune communication en fait de religion ; pour se distinguer les uns portent la barbe longue, et les hommes ni les femmes ne s'habillent jamais que de toile (de lin) hiver et été ; les autres portent la barbe moins longue et sont habillés de gros drap ; et les troisièmes sont à peu près comme les catholiques. »

Il est parfois de grands moments dans la quête d'un historien comme d'un chercheur scientifique. Ceux qui permettent de confirmer des hypothèses formulées précédemment sont particulièrement intenses. Les preuves que nous recherchions ont été découvertes : elles confirment une véritable lignée de tailleurs chez les Amann.

Le grand-père Ulrich était tailleur à Erlenbach[97]. Michael le sera également comme le montrent deux sources distinctes. La première date de 1673 et concerne la transmission d'une obligation à son fils. Il est dit[98] :

« Maître Michel Amann, le tailleur de Thal, dans la paroisse d'Erlenbach, transmet à son fils l'honorable Jacob Amann le tailleur d'Oberhoffen une dette de 30 couronnes à lui due par Hans Jacob Wild de Berne ».

Le second, est un acte faisant part de son décès à Heidolsheim et de son inhumation à Baldenheim en avril 1695[99] :

« … ein frembder Wiedertäuffer nahmens Michl Amme, seines Handwerks ein Schneider, beÿ Steffisburg daheim. »

Mais ce qui est véritablement nouveau, c'est que ses deux fils Jacob et Ulrich exerceront également le même métier, à Oberhoffen cette fois-ci. Plusieurs documents l'attestent[100]. A la fois Michael et Jacob seront titulaires d'une maîtrise, ce qui implique qu'ils dominaient parfaitement leur métier et qu'ils pouvaient embaucher des apprentis.

On comprend mieux la sensibilité de Jacob sur la question vestimentaire. Le maître tailleur d'Oberhoffen a créé la « mode » amish lorsqu'il est entré en contact avec les anabaptistes du groupe Adolphe Schmidt et les ex-zurichois de la plaine d'Alsace. Il leur avait reproché, entre autres, leurs vêtements raffinés qu'il jugeait trop mondains et qui ne

---

96 J. Degermann, "Etat du temporel des paroisses...", Bulletin de la Société des Monuments Historiques d'Alsace, vol. XVIII, 1896, se rapportant au mémoire d'un prêtre nommé Antoine Rice, mémoire rédigé en 1702.

97 Delbert L. Grätz, *Bibliographical and Research Notes, Research on the Amish and Source Materials for the Study of the Amish*, MQR, avril 1951, p. 138.

98 11/11/1673 (StABe, Bez. Thun A 367, *Gerichts-und Kontraktenmanual Oberhoffen*, p. 60, document daté du 11 novembre 1673 (Hüppi).

99 Robert Baecher, *Le 'Patriarche'* … p.56.

100* Chorgrichts-Manualen Hilterfingen ZK 1-1, le 30 novembre 1672. Dans une lettre de créance : Jacob Amann est présenté comme "le tailleur d'Oberhoffen".

* StABe, Bez. Thun A 369, Gerichts-und Kontraktenmanual Oberhoffen, du 2 août 1679, pp. 43-44 (Hüppi) "Maître Jacob Amen, le tailleur résident à Oberhoffen".

* StABe, Bez. Thun A 367 Gerichts-und Kontraktenmanual Oberhoffen, du 11 novembre 1679, p. 355, (Hüppi). "Uli Amann le tailleur".

reflétaient pas la simplicité et la rigueur que réclamait leur foi.

Au moins trois autres tailleurs anabaptistes sont contemporains de Jacob en Alsace :

* Andréas Kropf originaire de Steffisburg se trouvait en 1697 à Durrenentzen[101]. Vu son âge présumé (il devient père à cette date), il a pu être apprenti chez l'un des Amann.
* Jacob Asper est cité à Baldenheim en 1692[102].
* Bénédict Eyer « tailleur d'habits » est dans les environs de Sainte-Marie-aux-Mines, mais seulement à partir de 1708[103].

Parmi les tailleurs anabaptistes, on peut encore citer Caspar Ritschardt d'Oberhoffen convoqué en 1694 devant le Consistoire[104]. John Hüppi signale encore pour la même époque Hans von Känel d'Aeschi au sud du lac de Thun[105]. Les nombreux « Leinenweber » (tisserands) dont disposait la communauté[106] fournissaient quant à eux la matière première.

Les chaussures furent également revues. Les cordonniers étaient Jacob Hochstettler, « maître cordonnier » et Jean Hörnly qui est autorisé à exercer « mais seulement pour ses coreligionnaires, dont les souliers exigeaient une coupe particulière...



Anabaptiste : gravure de Frédéric Wiliam Moritz (1783-1855).

afin de ne point porter préjudice à la maîtrise des cordonniers »[107]. En 1710, Jean Hörnli fait venir son fils « qui a appris à faire des chaussures pour anabaptistes ». Il « supplie qu'il soit autorisé à le prendre avec lui dans son grand âge et qu'il puisse [aussi] gagner son quignon de pain ». « Cela lui fut autorisé car il ne travaille pour personne d'autre que pour les anabaptistes »[108].

Les cordonniers anabaptistes révèlent la volonté de toute la communauté de vivre en autarcie, d'être économiquement autosuffisante et socialement détachée de son environnement, des particularités amish qui ont traversé les siècles.

Après les vêtements et les chaussures, vient le tour du chapeau. L'histoire de l'interpellation de Christen Zaug est riche d'informations à cet égard[109] :

« L'anabaptiste Christen Zaug [originaire] d'Eggiwil avait été détenu *auf der Insel*[à Berne] » puis il fut expulsé. Quelques

[101] RP Muntzenheim, p.634, le 17 novembre 1697, une fille, "née depuis plusieurs semaines" déclarée par son père Andreas Kropf anabaptiste, un tailleur habitant Durrenentzen, la mère Anna Haldemann.

[102] RP Baldenheim. 17 janvier 1692, décès de Elisabeth Asper, anabaptiste, la femme de Jacob Asper, "le tailleur et journalier d'ici".

[103] Robert Baecher, La communauté anabaptiste du bailliage de Sainte-Marie-aux-Mines, 1690-1730, in SA n°6-1987, p.74.

[104] Chorgrichts-Manual Oberhoffen, CM 2-2 Bd 23.1.1 du 29 avril 1694.

[105] John Hüppi, *Identifying Jacob Ammann : a research note*.

[106] Liste des "nouveaux" tisserands en 1701 : "Chrétien Joder, David Schertz, Jacob Denen, Chrétien Guermann" (Muhlenbeck, *Documents historiques concernant Sainte-Marie-aux-Mines*, Hagemann Librairie, Strasbourg, 1979, page 314).

[107] Robert Baecher, *La communauté anabaptiste* ...p.74.

[108] AHR, E 909 p.26.

[109] StABe, A II 259/116 et Aarwangen Buch.

années plus tard, en octobre 1697, il fut arrêté alors qu'il franchissait la frontière cantonale à Aarwangen. Christen s'excuse de ce qu'il ait pénétré en territoire bernois en voulant se rendre à Lucerne, destination pour laquelle il disposait d'un laisser passer. Il affirme habiter à Sainte Marie-aux-Mines et faire commerce de chapeaux qu'il voulait acheter dans la région de Lucerne (*im luzernischen*). Berne adresse de sévères remontrances, mais ordonne finalement de relâcher Zaug[110] sans autre conséquence. Il s'en sort avec un sérieux avertissement.

Le type de chapeau amish aux larges bords est-t-il inspiré des coutumes de Lucerne ? Les comparaisons restent à faire.

La panoplie est complète, elle est le reflet de la rigueur inspirée par tout le groupe. L'uniformité vestimentaire en rapport avec la coupe et les couleurs avait pour but de souligner l'égalité entre les membres ; le sombre est à la fois le symbole de la rigueur, de la discrétion et de l'humilité qui les caractérisaient. Il s'agissait pour eux de se démarquer « du monde » mais également de les distinguer des autres anabaptistes bourgeois, de ne pas dépendre des ressources de ce monde qui les avait fait tant souffrir. Ils avaient tenté d'élaborer un fonctionnement en économie fermée, en autosuffisance, dépendant le moins possible des moyens extérieurs. On constate la même application à se doter de tous les métiers nécessaires aux constructions (scieur, charpentier, menuisier, tourneur, forgeron, cloutier, maçon)[111]. Bien entendu la même chose est vraie pour l'alimentaire (agriculteur, éleveur, marcaire et meunier).

En Suisse, à cette époque, il n'était évidemment pas question d'attirer l'attention par un tel mode de vie ou même par la singularité vestimentaire, ç'eût été attirer dangereusement l'attention et faire la part belle aux autorités et à leurs chasseurs de primes, sans compter que cela aurait été ressenti comme une forme de provocation. A l'inverse, ils cherchaient du mieux qu'ils pouvaient à se faire oublier.

12. Conclusions

Jacob Amann avait une personnalité impressionnante. Converti tardivement et très tôt déraciné, ces deux caractéristiques auront des conséquences importantes sur son destin. S'il avait pu rallier une bonne part des anabaptistes d'Alsace, il n'avait pas obtenu tout le soutien escompté en Suisse. Il fut homme de principes, de règle et d'ordre. Il exigeait ces vertus également des autres comme le montrent les papiers justificatifs qu'il portait sur lui, les nombreuses références à Dordrecht, la précision dans ses rendez-vous[112], l'introduction -par le tailleur qu'il était- de ce qu'il faut bien appeler la « mode amish ».

Si bien des questions ont été résolues en rapport avec son parcours, son environnement familial et le lancement d'une mode vestimentaire, elles en ouvrent à leur tour de nouvelles. Il nous manque trois lieux et autant d'étapes intermédiaires entre Erlenbach, Oberhoffen, Sainte-Marie-aux-Mines et son lieu de retraite pour compléter le tableau : autant d'endroits où son passage aura certainement été remarqué.

Nul doute que ce grand voyageur ne fera encore parler de lui en émergeant çà et là, peut-être dans des lieux aujourd'hui insoupçonnés.

Robert Baecher

---

[110] La liste des anabaptistes de Sainte-Marie-aux-Mines rédigée en 1703 ne le mentionne plus. (AHR, E 2014)

[111] Robert Baecher, Un témoin de la genèse Amish à Sainte-Marie-aux-Mines, in SA n°18-1999, p.30.

[112] On peut évoquer la colère de Jacob Amann lorsque Hüsli Hans (Hans Reist) ne s'est pas présenté au lieu et à la date fixée.

Données généalogiques :

AMANN Michael, tailleur,

né : 18/8/1615 à Erlenbach (BE), décédé : 23/4/1695 à Heidolsheim (Alsace)

fils de AMANN Ulrich, tailleur et de PLATTER Catherine

Union : 5/3/1638 à Erlenbach (BE) avec RUPP Anna, née 6/3/1614 à Erlenbach (BE)

Enfants :

1) AMANN Madeleine, baptisée : 16/12/1638 à Erlenbach (BE)
2) AMANN Hans, baptisé : 24/4/1642 à Erlenbach (BE)
3) AMANN Jacob, tailleur, baptisé : 12/2/1644 à Erlenbach (BE), décédé : avant 1730 en Alsace ?

   Union : avant 1679 avec STÜDLER Verena

   Enfants : Baltz (Balthasar), Elisabeth et ?
4) AMANN Catherine, baptisée : 21/3/1647 à Erlenbach (BE)
5) AMANN Anna, baptisée : 16/3/1651 à Erlenbach (BE)
6) AMANN Ulrich, tailleur, baptisé : 12/1/1662 à Oberhoffen (BE)

ANNEXE :

StABe, A II 500 (vol.188) p. 24, mardi, 1. juin 1680 (retranscription Mark Furner)

Oberhoffen. [en marge : '*Amman Jacob wider taüffer'] Auß dem von Jmme an daß Chorgricht alhier abgebenen undt jr gn. vorgetragenen schreiben habind dieselben ersehen, welcher maasen Jacob Amman von Erlenbach sich mit der taüfferischen sect ansteken laßen : Worüber zu begehrter wägweisung jr gn. jmme befolchen haben wellindt, den taüffer zu beschiken nochmalen zu examinieren, undt durch güetliches zusprechen, so wol durch auch selbst alß auch den predicanten, fleiß anzuwenden denselben wider auf den rechten wääg zu bringen : erklärt er sich recht, mit heill ; wo nit solle er jme auf die grentzen führen undt deß lands verweisen laßen, mit bedeudten, ob er gleich den eÿdt nit schweren thüÿe, so werde man jme dennoch auf den fal wider ein trättens, nit anders alß einen meineidigen straffen und mit ruhten auß schmeizen. Sein gut dan sölle er inventorisieren, mit den kindren theillen undt sein deß vatters antheill daruon bezeüchen undt zum kirchengut hinder den kirchen meÿer legen. Vmb damit zeverfahren wie die taüfferordnung mit mehreren auß weißt : Jm fal er aber die ordnung nit hätte, werde er sich darumb beÿ der Cantzleÿ vmb solche alda zu empfachen, entweders schrifftlich oder sonst durch jemand anzumelden wüßen.*

Robert BAECHER

LES WIDMER DE LA REGION DE BALE ET DE MONTBELIARD.

Les Widmer sont originaires de la région de Sumiswald (Emmenthal). C'est un beau village bernois où on trouve encore beaucoup de Widmer. Non loin de Sumiswald se trouve le château de Trachsenwald, où beaucoup d'anabaptistes furent emprisonnés et torturés pendant la persécution.

Un Widmer s'est installé, vers 1770, avec sa femme (née Graber de Huttwil) à la ferme Bouverance : cette ferme, qui se trouve entre la route Vaufrey Ste-Ursanne et le Doubs, est aujourd'hui une maison de week-end. Bouverance est la patrie des Widmer du pays de Montbéliard et de ceux de la région de Bâle.

Hans Widmer, né en 1745, est mort à l'âge de 103 ans, le 15 février 1848, à la ferme du Bail.

Bouverance était toujours inondé par les crues du Doubs. A la ferme Bouverance, sont nés six enfants : Barbara, Frena Catharina, Hans, Peter et Christ. Les deux fermes du Bail, situées près de Burnevillers, étaient exploitées par des Widmer. Un autre s'installa à la ferme Chauffour, sur le côté suisse du Bail (les trois fermes sont à cheval sur la frontière franco-suisse).

Un des fils, Christ, né vers 1795, se maria avec Verena (Frena) Eicher, de Grange-la-Dame, fille de Peter Eicher et Catherine Graber. Ils s'installèrent à Epiquerez, village suisse à côté de Ste-Ursanne. Là, ils louèrent la dernière ferme à gauche, à la fin du village.

De cette union sont nés quatorze enfants, dont :

1) Johannes, grand-père des Widmer de Modenheim.

2) Jacob, grand-père des Widmer Schiffmühle – Huningue.

3) Michel, grand-père des Widmer Michelfelden.

4) Joseph, grand-père des Widmer Sainans-la Combe.

A Bâle, on trouvait près de St-Johann Tor, deux fermes nommées Vor dem Tor et Hinter dem Tor. Sur la ferme Vor dem Tor, s'installèrent les Widmer qui plus tard allèrent à Michelfelden-Saint-Louis, et dont le fils Michel était ancien de l'assemblée de Bâle-Holee. La ferme Vor dem Tor a été acquise, au départ des Widmer, par la famille Graber de Bâle.

Sur la ferme Hinter dem Tor, se trouvait une autre famille Widmer qui s'installa au Hellhof ; et plus tard au Zuckerberg, au Moenschberg, et à Steinenstadt.

Les deux fermes Vor et Hinter dem Tor ont disparu complètement.

A Huningue, à côté du vieux pont de chemin de fer traversant le Rhin, se trouvait le Rosenhof. Il y eut là longtemps des mennonites, en dernier lieu des Yoder. Les descendants des Yoder ne font plus partie de l'assemblée mennonite. Au début de la guerre de 1914, la ferme à été détruite par les soldats allemands.

A Huningue se trouvait, au bord du Rhin, une autre ferme nommée Schiffmühle, longtemps habitée par des mennonites. Cette ferme a eu ce nom, parce qu'à cet endroit se trouvait un moulin sur un bateau, qui moulait le grain pour la forteresse de Huningue.

De 1833 à 1840,on trouve un Jacob Koenig sur cette ferme. Vers le début de ce siècle, s'y trouvait un Pierre Graber de La

Mine, marié avec Frena Widmer. Après leur départ la ferme a été exploitée par Jacob Widmer, qui avait épousé une fille Rich, de Seigne. Un de ses descendants, Christen Widmer, est resté sur cette ferme jusqu'à sa disparition (terrains pris par les industries chimiques et les sablières.)

Jacob Widmer était prédicateur et ancien de l'assemblée de Bâle-Holee. Pendant l'évacuation de la zone frontalière en 1939-40, il était ancien de l'assemblée de Birkenhof. Ses six enfants se trouvent aujourd'hui à Huningue, St-Louis, Birkenhof, Leymen et Muespach.

Johannes, fils de Christ Widmer et de Verena Eicher, s'est marié le 29 octobre 1858 à Bâle-Holee avec Barbara Widmer, fille de Peter Widmer et Verena Graber du Bail.

Ils s'installèrent d'abord dans la région de Porrentruy, où sont nées quatre filles : Barbara et Verena à Vîllers-sous-Fontenay ; Anna et Catherine à Ste-Ursanne. Catherine s'est mariée avec Daniel Rychen, de la ferme de St-André, près de Delle. Ils se sont installés ferme du Calvaire à Grandvillars.

Barbara, épouse de Johannes, meurt en 1872 à Bâle. Johannes se remarie en 1873 au Bail avec Verena Widmer, fille de Daniel Widmer et de Catharina Graber. Après leur mariage ils s'installent à Oberwil, près de Bâle, puis dans la région de Delle où est né, à la ferme de l'Amérique, Joseph Widmer qui était à Modenheim. Vers 1875 ils prirent en location la ferme de St-Apollinaire, près de Folgensbourg. Johannes avait l'occasion d'acheter cette ferme mais ne voulait pas devenir propriétaire, pour pouvoir partir au moment où il y aurait objection de foi. Longtemps après sa mort, des gens de Michelbach-le-Haut, parlaient de la droiture et de la piété du vieux Widmer.

Après qu'un comte de Prusse eut acheté la ferme, les Widmer quittèrent St-Apollinaire pour s'installer à Pfastatt. Leur fils Joseph, ancien de l'assemblée de Pfastatt, acheta la ferme de Modenheim. Modenheim a maintenant disparu au profit d'une zone industrielle.

Michel Widmer, fils de Christ et de Verena Eicher, est né en1846. Il se marie en 1876 au Wyhlen, avec Anna Widmer, née en 1855, fille de Daniel et de Catharina Graber. Il avait en location la ferme qui se trouvait vers la St-Johannes Thor, qui plus tard a été achetée par les Graber. Vers 1890 il s'installe à St-Louis, ferme de Michelfelden, devenue plus tard ferme Nussbaumer.

Michel Widmer était prédicateur et ancien de l'assemblée de Bâle-Holee. Il commençait sa tâche après une période difficile et agitée de cette assemblée. Grâce à sa bonté et à sa piété, il réussit de nouveau à l'unifier. Il est mort en 1924, son épouse en 1908. Ils reposent au cimetière de St-Louis.

Un de leur fils, Jacob, s'est marié avec Anna Roth de St-Louis, apparentée à la famille Widmer-Wasen. Une de leurs filles s'est mariée avec Albert Peterschmitt d'Ungersheim, ancien de l'assemblée de Pulversheim. Une fille, Léna, restée célibataire, est décédée à St-Louis en 1960.Une autre fille, Anna, s'est mariée avec Christ Widmer, ancien de l'assemblée de Montbéliard. Un autre fils, lui aussi Michel Widmer, né en 1883, s'est marié avec Marie Yoder née en 1888.Il était prédicateur à l'assemblée de Bâle-Holee. Ses descendants habitent aujourd'hui Vyans, Brognard, Etupes, Weisskirch et Michelfelden.

Jacob, né en 1835 à Epiquerez, fils de Christ Widmer et de Verena Eicher, se maria avec Catharina Widmer, née en 1845 à la ferme du Bail. Il s'est installé en premier lieu à la ferme Oisonfontaine, à 2 km de Ste-Ursanne, en Suisse. Là, sont nés deux enfants. Ensuite ils partirent sur la ferme Miserey, près de Charmoille, où sont nés trois enfants dont Jacob en 1877. En 1880, ils quittèrent Miserey, pour la ferme St-

Apollinaire (plus tard ferme Widmer- Gyger) où sont nés les plus jeunes de leurs enfants. Dans la fontaine de la cour un de leur fils s'est noyé à l'âge de deux ans. De St-Apollinaire ils sont partis pour Hesingue, où ils ont acquis la ferme Bockstahl, aujourd'hui dépôt des sapeurs pompiers. Jacob et sa femme sont morts en 1906 et sont enterrés au cimetière de St-Louis.

Leur fils Jacob, né en 1877, s'est marié en 1908 avec Léa Riche de Seigne (Doubs) née en 1885. Ils acquirent une petite ferme à Bourgfelden, rue d'Altkirch, plus tard habitée par la famille Landolt.

Ensuite, ils prirent en location la ferme de la Schiffmühle à Huningue, succédant à son beau-frère Pierre Graber. Jacob était ancien de l' assemblée de Bâle-Holee ; et en 1939 du Birkenhof. Il fut fondateur de la chorale de cette assemblée. Sa femme, Léa, est morte en 1937, Jacob en 1942. Ils sont enterrés au cimetière de St-Louis. On trouve leurs enfants à Huningue, St-Louis, Birkenhof, Ruttimatte et Muespach.

Un autre fils de Christ et Verena Eicher, Joseph Widmer (1844-1926) marié à Barbe Lugbull (1850-1912) vint s'établir près de Montbéliard, à la ferme du Sainans. Ils eurent six enfants : Pierre, Christ, Verena, Jean, Joseph et Barbara. Christ fut élève de l'école biblique de St-Chrishona, et longtemps ancien de l'assemblée de Montbéliard. Parmi les petits-enfants de Joseph et Barbara Widmer, on compte plusieurs serviteurs des assemblées dont Jean Widmer de La Combe et Pierre Widmer des Champs-Morel. Aujourd'hui, parmi leurs descendants, on peut citer Pierre Rediger, ancien de l'assemblée de Bâle-Holee, Jean-Pierre Widmer, ancien de l'assemblée de Montbéliard, Paul Widmer, ancien de l'assemblée de St-Genis dans le Pays de Gex.

Les différentes fermes que les enfants de Joseph et Barbara surent mettre en valeur : La Combe-aux-Biches, le Sainans, les fermes de Sochaux, Exincourt, Dasle, la Grange-la-Dame furent détruites par l'extension des usines Peugeot ou sont utilisées pour un autre usage.

A suivre...

Hélène WIDMER



Salle comble lors des exposés d'un moment fort de l'année 1999 : « En Dieu Mon Appuy » (cf. article suivant).

« EN DIEU MON APPUY »

L'AFHAM a organisé au « Pays de Montbéliard », du 6 septembre au 18 octobre 1999, une série de manifestations sur le thème de l'ancienne devise de Montbéliard : « En Dieu mon appuy », basée sur le verset 2 du Psaume 46.

On peut se faire une idée de l'ensemble de ces manifestations, intitulées « En Dieu mon appuy » ou l'histoire des confessions chrétiennes au Pays de Montbéliard (1524-1949), en lisant le livre portant le même titre et tiré à 2000 exemplaires, où des représentants de huit confessions chrétiennes : adventistes, baptistes, catholiques, darbystes, luthériens, mennonites, orthodoxes, salutistes présentent eux-mêmes leur confession, et son histoire. Celle-ci va en principe de 1524 (date de la prédication de la Réforme par Guillaume Farel à Montbéliard, sur la pierre à poissons) jusqu'à 1949, soit 425 ans plus tard, mais Yves Calais (catholique) résume toute l'histoire de l'Eglise chrétienne depuis le jour de la Pentecôte, et les activités récentes de chaque confession sont aussi évoquées dans chaque chapitre. Un « arbre généalogique » original des différentes confessions chrétiennes figure également à la fin de l'ouvrage.

Ce livre résume à peu près les exposés qui ont été donnés tous les lundis et vendredis, du lundi 6 septembre au lundi 27 septembre 1999, à Montbéliard, au temple Saint-Martin (« L'Église luthérienne », par Jean-Pierre Barbier et Claude Koenig), à la chapelle Saints Pierre et Paul (« L'Église catholique », par Yves Calais), à la chapelle mennonite de La Prairie (« L'Assemblée mennonite », par Olivier Crélerot et Michel Widmer ; « L'Eglise orthodoxe », par l'higoumène André Wade ; « L'Assemblée adventiste », par Trajan Bogdan ; « L'Armée du Salut », par Willy-Fred Schaffter et Maurice Alègre ; « L'Assemblée darbyste », par Pierre-Henry Nau). L'assistance nombreuse à ces exposés (220 personnes en moyenne par soirée) a obligé les organisateurs à changer de lieu, à la demande des communautés elles-mêmes, pour les trois derniers exposés, la chapelle mennonite de La Prairie offrant plus de places que les lieux de cultes respectifs de ces trois communautés.

Le même problème s'est posé pour la série de conférences du mois d'octobre, prévues dans une salle du centre socio-culturel des Hexagones à Montbéliard, qui s'avérait trop petite pour le public. Elles ont donc eu lieu au temple Saint-Martin, gentiment prêté par l'Église luthérienne, du l^{er} au 16 octobre 1999. La première : « Soufferts et tolérés, les anabaptistes dans le Pays de Montbéliard au XVIIIème siècle », par Jean-Marc Debard, Docteur en Histoire, Professeur d'histoire, Président de la Société d'Emulation de Montbéliard, a été inaugurée par Louis Souvet, Sénateur-Maire de Montbéliard, et l'ancien député Monique Rousseau, le vendredi l^{er} octobre (400 personnes). La deuxième, le lundi 4 octobre, s'intitulait : « Les remous de l'implantation baptiste franchis en quatre bonds (1810-1950) », par Sébastien Fath, Docteur en histoire des religions et des systèmes de pensée, normalien, agrégé d'histoire. La troisième fut donnée le vendredi 8 octobre par Robert Baecher, historien, sur le sujet : « Le Prince de Montbéliard accueille les anabaptistes : les premiers temps de l'implantation à Montbéliard (1708-1727) ». Bernard Huck présenta ensuite en avant-première, le lundi 11 octobre, sa thèse de doctorat en théologie, dirigée par Marc Lienhard : « Piétisme et Réveil : étonnant destin des Sermons de Jean-Frédéric Nardin, pasteur montbéliardais (1687-1728) ». La série s'acheva le samedi 16 octobre avec : « Caractéristiques générales des confessions chrétiennes apparues depuis le

XVI^{ème} siècle dans le Pays de Montbéliard », par Claude Baecher, Docteur en théologie, historien. Ces conférences rassemblèrent elles aussi un nombreux public, et un concert de clôture, par des chorales chrétiennes du Pays de Montbéliard et une chorale d'ensemble, le dimanche 17 octobre, vit le temple Saint-Martin rempli (environ 800 personnes).

Le troisième volet de ces manifestations consistait en deux expositions, présentées simultanément en plusieurs lieux : - la première : « Histoire du mouvement amish, exposition de patchworks ; introduction de techniques agricoles ; cantiques, catéchismes et liturgies », les 2, 3 et 4 octobre à la salle Charlie Chaplin à Couthenans, puis les 9, 10 et 11 octobre à la salle Kuntz Wyss à Seloncourt ; - la deuxième : « Bibles d'autels du Pays de Montbéliard ; personnages célèbres du Pays de Montbéliard et œuvres sociales », les 2, 3 et 4 octobre à la Maison de retraite Béthanie à Désandans, puis les 9, 10 et 11 octobre au Centre de rencontres à Glay ; enfin, ces deux expositions furent réunies les 16, 17 et 18 octobre au Foyer Saint-Maimboeuf à Montbéliard. Elles réunirent une centaine de visiteurs.

Le bilan de ces différentes manifestations est largement positif : elles ont connu une affluence dépassant les prévisions des organisateurs, montrant qu'elles répondaient à une demande du public de l'actuelle Aire urbaine Belfort-Héricourt-Montbéliard ; elles ont permis une collaboration fraternelle entre huit confessions chrétiennes constituant un large éventail (des orthodoxes aux darbystes, en passant par les catholiques, les luthériens, les mennonites, les salutistes, les baptistes et les adventistes) ; les exposés et les conférences se sont déroulés dans une atmosphère agréable d'écoute mutuelle, où les membres des différentes confessions et les personnes extérieures ont pu apprendre à mieux connaître leur propre histoire et celle des autres, ce qui constitue une forme originale d'œcuménisme. Le Pays de Montbéliard, à l'histoire religieuse particulière, se prêtait il est vrai assez bien à une telle expérience. Mais encore fallait-il en lancer l'idée, la mûrir, et surtout « se battre » avec opiniâtreté pour la mener à bonne fin, ce que nous devons en grande partie au président de l'AFHAM, Thierry Hückel, qui a su entraîner derrière lui de nombreux collaborateurs, très différents les uns des autres et parfois dubitatifs, mais au bout du compte heureux d'avoir participé à une telle entreprise. « Soli Deo Gloria ! »

Daniel WIDMER



Chorale d'ensemble lors du concert de clôture.

Un écho concernant le livre « En Dieu mon Appuy » et les conférences :

Eglise Orthodoxe de la Résurrection du Christ

15, rue du Berger 90000 BELFORT

Higoumène ANDRÉ (Wade), responsable
à Thierry Hückel, Président de l'AFHAM,
4, Grande Rue 70400 Couthenans

Belfort, le 16 novembre 1999

Cher Thierry,

De retour de la Nouvelle Rome, …

J'ai pu présenter notre manifestation « En Dieu mon Appuy » à l'Archevêque Serge, Exarque pour l'Europe Occidentale, et lui offrir notre livre. Ensuite, avec sa bénédiction, j'ai pu faire de même pour Sa Divine Toute-Sainteté le Patriarche Œcuménique Bartholomé I^{er}, en présence du Métropolite Jérémie de Gaule et de quatre prêtres de notre archevêché. Le Patriarche a été impressionné par la « croix moderne ». Ensuite, il m'a demandé si les conférences seraient aussi publiées. J'ai dit que je l'espérais, et lui de répondre: « Alors, j'attends les conférences aussi ». De quoi occuper l'AFHAM.... Il y aura des photos de cette présentation.

…

Dans l'amour du Christ,

Higoumène André

SUR LE COURS DE LA SARRE ROUGE : NITTING ET BARVILLE

La commune de Nitting du canton de Lorquin englobe le chef-lieu et les écarts de Bourdonné, Malgré-Colle, Barville-Haut et Barville-Bas et Chapui qui est intégré à la gare de Barville-Bas.

Barville était un petit village de l'ancien duché de Lorraine sur la rive droite de la Rouge-Eau (Sarre Rouge). Divisé en haut et en bas, il n'est plus considéré que comme un hameau depuis 1820 où il a été rattaché pour quatre cinquièmes à Nitting et un cinquième à Voyer à qui est revenue la ferme Haute-Bourdonné. Barville était jusqu'en 1820 une commune de 52 habitants et de 8 feux (recensement de 1822). Ce village est très ancien, il est cité (Barre-villa) dans la charte de l'évêque Udon en 1248. Il n'en est pas fait état lors de la répartition de 1790, mais dès 1802, il était intégré au canton de Lorquin. L'état civil de Nitting et celui de Barville restèrent distincts jusqu'en 1834 (le dernier acte enregistré à Barville date du 22 avril 1834).

Nitting appartenait à la seigneurie de Saareck. En l'an 1776, Nitting passe par mariage à la maison de Saintignon. Le village fut détruit au début du XVI^{ème} siècle et reconstruit seulement en 1557 par des colons. Une des habitations qui avait échappé à la destruction était attribuée aux Templiers. Nitting comptait 317 habitants en 1822 et 341 à la fin du XIX^{ème} siècle alors que ce n'était qu'un petit hameau de 17 âmes en 1710.

La première présence présumée d'anabaptistes concerne le décès de Madeleine Salsman, âgée d'un an le 20 messidor an X (9 juillet 1802), fille de Joseph Salsman et de Suzanne Marit à Barville.

En 1809 Jean Kempler (Kempt) moud le grain au moulin de Nitting situé sur la Sarre Rouge ; auparavant il était meunier au moulin du Hazard à Lorquin. Cependant il ne resta que quelques années[1], son épouse Anne Abresol décéda en 1814. Christophe Muller qui avait épousé Marguerite Mangin, la fille d'un marchand de planches de Nitting, prit vraisemblablement la succession. Son père était déjà meunier au moulin de Sarixin d'Imling. Jean Kempt fut le seul meunier anabaptiste que nous ayons relevé au moulin de Nitting, qui est arrêté depuis 1887.

Deux fermiers, qui vivaient à la Haute-Gueisse, du moins jusqu'en 1804, Sébastien Schmitt et son beau-frère Pierre Strubhard, s'installèrent sur le ban de Nitting. La femme de Pierre Strubhard, Marie Kerber (Guerber), donna naissance à un fils en 1808, mais en 1811 ils étaient déjà repartis pour Bisping[2]. Sébastien Schmitt[3] retourna à la Haute-Gueisse où il maria sa fille Barbe à Daniel Rickely.

Nous ne savons quelle ferme ils exploitaient, mais ils avaient trouvé un successeur en la personne de Jean Serre (Zehr) de Neuwiller-les-Saverne[4]. C'était le frère de Nicolas Zehr, cultivateur à la ferme de Zouffall à Lorquin jusqu'en 1836, puis à la Haute-Gueisse. Il avait épousé à Struth le 29.08.1811 Barbe Zehr. Leur premier enfant naquit à Nitting en 1813. Cinq enfants vinrent encore agrandir la famille jusqu'en 1829, dont deux moururent en bas âge.

---

1 Parti au moulin d'Imling en 1814, il se remaria avec Anne Schmitt et décéda en 1822.

2 Pierre Strubhard décéda le 20 août 1835 à Oberstinzel et son épouse émigra avec ses enfants aux Etats-Unis.

3 A Diane Capelle en 1814 (ban de Fribourg), décédé à Imling en 1838 chez sa fille Anne, veuve de Jean Kempt.

4 Né le 3.09.1783 à Neuwiller, fils de Chrétien Zehr et de Véronique (Françoise) Martin.



Partie de Barville-Bas.

Ils avaient reçu l'aide de la sœur de Jean, Barbe, qu'ils marièrent en 1815 au veuf Joseph Sommer[5] d'Haraucourt.

Une deuxième sœur, Madeleine, fut mariée à Joseph Risser le 31.12.1818. Le couple termina ses jours à Gondrexon.

Le recensement de 1841 précise qu'il y avait 7 anabaptistes à Nitting. Qui étaient-ils ? Pour cette période, il n'existe aucune indication dans l'état civil. Jean Zehr, dont nous n'avons aucune nouvelle depuis 1829, vivait-il toujours à Nitting ?

Barville était composé d'écarts dispersés propices à l'installation d'anabaptistes. Le recensement de 1809 précise qu'il y avait la famille de François Muller avec 5 personnes et même 6 dans un recensement ultérieur, en 1811 (2 adultes et 4 enfants).

En 1815, Joseph Muller déclare le décès de son père François Muller à l'âge de 81 ans. Or Joseph Muller, « fermier à la Haute Barville », était né le 10 août 1773 à la cense de Bonlieu, commune de Hattigny ; de même sa sœur Anne qui épousa en 1818 Joseph Fentheim de Voyer, ainsi que Marie Barbe qui prit comme époux en 1819 Thomas Guisot, sabotier de la Haute-Barville[6].

François Muller en quittant la cense de Bonlieu s'établit comme fermier à Barville ; son épouse Marie Sauter (Hauter, Speinle) était originaire de Ricarville[7] où elle devait être née vers 1740. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est la plus ancienne mention de la cense de Ricarville, haut lieu de l'anabaptisme dans la vallée du Blancrupt.

Ce n'est que durant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle que nous retrouvons des anabaptistes dans les écarts de Nitting, Malgré-Colle et Barville-Bas. Le recensement de 1865 n'indique que la présence de deux calvinistes à Nitting.

5 Joseph Sommer avait épousé en 1809 Véronique Mozimann, fille de Christian Mozimann et d'Elisabeth Bechler aux Métairies de Saint-Quirin.

6 Habitaient toujours Haute-Barville au recensement de 1846.

7 Acte de décès du 4 juillet 1819 de l'état civil de Barville. L'orthographe du nom variait en fonction de l'employé de l'état civil.

Joseph Wagler et son épouse Barbe Zehr, quelques années après leur mariage aux Métairies, se sont établis à Barville-Bas, mais retournèrent aux Métairies vers la fin du siècle.

Leur fils Valentin âgé de 14 ans meurt en 1877. Son frère David se marie avec Madeleine Pelsy ; il aide son père dans la culture des terres avec son épouse de 1886 à 1888, puis il part à Rhodes.

En 1885 Madeleine épouse son cousin Joseph Wagler, né à Biberkirch, cultivateur à Schneckenbusch[8] et le couple s'établit à Schneckenbusch. Plusieurs de leurs enfants s'unirent avec leurs cousins des Métairies. Un autre, Pierre, se maria en 1921 à Nitting avec Anne-Marie Schwarz, de « religion évangélique », originaire de la province de Hesse en Allemagne.

Joseph Zehr emménagea avec son épouse Madeleine Wagler dans une ferme à Malgré-Colle vers 1885.

Leur fille Madeleine se maria en 1893 avec Jean-Jacques Nafziger, originaire du Wurtemberg, habitant la ferme Cambreholz (Kammerholz), ban de Lorquin et s'installa aux Métairies.

Les parents retournèrent à la Haute-Gueisse où ils avaient acquis en 1897 une maison provenant de l'héritage de leurs tantes.

Leur fils Lucien, cheminot, résidait avec son épouse Marie Zell à Sarreguemines.

Remarié en secondes noces avec Marie Drouin, il s'établit à Nitting au lieu-dit gare de Vasperviller où il s'éteignit en 1939.

Christine KOFFEL, Manuel KLOTZ et Jean-Claude KOFFEL



Haut-Barville.

8 Fils naturel de Madeleine Wagler, né le 30.06.1862 à Biberkirch ; sa mère épousa Joseph Zehr de Métairies-Saint-Quirin en 187l.

BIBLIOGRAPHIE

- Registres d'état civil de Nitting (Moselle)
- Registres d'état civil de Barville, commune de Nitting
- Das Reichsland Elsass- Lothringen, Strasbourg, Heitz, 1901-1903
- H. LEPAGE. Le département de la Meurthe. Statistique historique et administrative, Nancy, Pfeiffer, 1843.
- C. KOFFEL, M. KLOTZ, J.C. KOFFEL - Présence anabaptiste à Hattigny, Souvenance anabaptiste, n°18-1999, p. 91-95
- M. BRIGNON - Les anabaptistes du Blancrupt, l'Essor, 1984,125, 4-11
- Registres d'état civil de Struth (Bas-Rhin)
- Archives départementales de la Meurthe et Moselle, série 6M et V80
- C.KOFFEL, J.C. KOFFEL - Les anabaptistes des Métairies de Saint-Quirin, Souvenance anabaptiste, n°15-1996, p. 51-58.



Moulin Hazard *(illustration de l'article suivant)*

LES ANABAPTISTES AU CHATEAU DE ZUFFALL ET AU MOULIN DU HAZARD A LORQUIN

Le château de Zuffall était situé sur la rive gauche de la Sarre Blanche à un kilomètre à l'est de Lorquin, chef-lieu de canton à 10 km de Sarrebourg. La population comptait 1200 habitants en 1802. « Cette terre qui appartenait autrefois à la maison de Noailles, est une des plus belles propriétés du département. »

De ce domaine dépendait un corps de ferme.

Le château occupé par des troupes a brûlé après la Deuxième Guerre mondiale. Sur les ruines, le propriétaire actuel a construit sa maison d'habitation. Il ne subsiste plus que le portail d'entrée. Sur les deux piliers reposait une sculpture représentant les armes de la maison de Noailles ; elles furent volées.

Un moulin à grain actionné par le courant d'eau de la Sarre Blanche, qui était le moulin de Lorquin était appelé moulin du Hazard. Un autre moulin dénommé la Guinguette était un moulin à écorces et à tan dont les bâtiments ont disparu vers 1960.

Les anabaptistes ou plutôt une famille d'anabaptistes, Abersol de Rhodes, a pris possession du moulin vers l'an XI, soit en 1803. Joseph Kempt avait épousé en 1802 à Rhodes Anne Abersol, fille du défunt Joseph Abersol et de Barbe Vercler. Après la naissance de leur premier enfant en janvier 1803, ils sont partis pour le moulin de Zuffall où naît en 1805 une fille. En 1809 ils sont au moulin de Nitting (4 personnes), la veuve Abersol continuant à tenir le gouvernail à Lorquin.

Son gendre Jean Schertz, époux de Catherine, est meunier au moulin au début de l'année 1809, mais il est remplacé par André Kempt, garçon meunier au moulin qui épouse Madeleine le 8 juin 1809. L'année suivante Christian Bechler se marie avec Marie Abersol. Il cohabite un certain temps avec son beau-frère et nous le retrouvons d'abord à Fraquelfing, puis à Hattigny en 1825.

André Kempt gère le moulin du Hazard durant plus d'une décennie pour laisser la place à André Schertz.

En 1820, son frère Michel qui était garçon meunier épouse Marguerite, la dernière fille de Barbe Abersol qui habite alors à Fraquelfing.

André Schertz remplace André Kempt parti à Hermelange dès 1822. Epoux de Barbe Salzmann, il était né à Gondrexange et avait exercé auparavant son métier au moulin de Petitmont, près de Frémonville. Il décède dans la fleur de l'âge à 44 ans en 1837. Sa veuve prend la succession et s'adjoint Valentin Neuhauser de la ferme du Misselhof de Bébing qui épousera en 1839 la fille de la meunière.

Valentin Neuhauser et Elisabeth Schertz assurent l'activité du moulin, au moins jusqu'en 1850, période pendant laquelle trois enfants naissent. Ils sont assistés par deux aides, André Neuhauser et Joseph Neuhauser, frères (?) de Valentin, et hébergent la mère de l'épouse et une de ses sœurs Anne, célibataire, soit un ménage de 9 personnes.

En 1861 un jeune couple, André Springer et Barbe Revenach[1], vit au moulin pour une courte période.

Enfin en 1871, André Martin, veuf, meunier à Lorquin, âgé de 59 ans, marie à Waltembourg, son fils André également meunier à Lorquin.

Le moulin a cessé son activité en 1895.

---

1 Marié à Hermelange en 1857.

En même temps qu'une famille d'anabaptistes avait pris possession du moulin du Hazard, une autre famille a cultivé les terres de la ferme de Souffal : la famille Roth de Hattigny.

L'aîné, Jean, qui était cultivateur à la ferme de Risholz, au moins jusqu'en 1801, avait épousé en 1793 une fille de La Charmille à Saint-Quirin, Véronique (Freny) Mozimann.

Elle donne naissance à un fils le 1er messidor an XI (20 juin 1803) à la ferme de Souffall. Jean était accompagné de son frère Christian (Christen), marié de fraîche date avec Elisabeth (Barbe) Mourer[2], ainsi que de son frère Pierre. Leur sœur Marie s'est mariée en 1805 avec Joseph Sommer.

Jean et Christian forment une famille nombreuse, chacun 8 personnes au recensement de 1809, tandis que Pierre[3] et son épouse Barbe Hiezer ne forment qu'un couple sans enfants. Leur mère décède en 1811 au domicile de Jean.

Après une décennie de présence, les deux frères quittent la ferme avec leur famille, Christian pour les terres de Métairies de Saint-Quirin, Jean pour Landser (Haut-Rhin).

Il ne semble pas que Nicolas Zehr ait immédiatement pris leur suite. Nicolas Zehr, né à Neuwiller-les-Saverne de Christian et de Véronique Martin, avait épousé le 20 février 1810 à Bischtroff-sur-Sarre Barbe Sommer, la fille du meunier Joseph Sommer.

Ils s'établirent d'abord à Neuwiller au n° 13 où est née leur première fille Catherine (31.03.1811). Puis ils ont fait un périple par Postdorf, Igney avant d'aboutir à la ferme Zuffall. Leur présence à Lorquin est attestée par la naissance de Barbe le 2 mai 1819, mais quand s'étaient-ils installés ?

Nicolas Zehr cultive les terres de la ferme jusqu'en 1836 où il achète des biens à la Haute-Gueisse des Métairies de Saint-Quirin.

Barbe Sommer donne naissance à cinq enfants à la ferme de Zuffall[4].

Qui a pris la succession de Nicolas Zehr ?

En 1863, Christian Abresol est fermier à Lorquin (à Zuffall ?) Son épouse Barbe Rouvenach est originaire de Bickenholtz. Christian Abresol déclare le 25 novembre 1866 le décès de sa belle-mère Anne Rédiger qui demeurait chez eux.

En 1877, le fermier de Zuffall est un catholique, Victor Peltre, qui s'est établi à Halmoze vers 1884.

Dès lors nous n'avons plus relevé de noms d'anabaptistes dans les registres de Lorquin, à l'exception de la naissance d'Anne Dubois le 12 février 1884 au n° 99 de la rue de l'Église ; sa mère Catherine Haoury avait accouché en l'absence de son mari qui l'avait abandonnée[5]. Le cadavre de cette dernière fut retrouvé dans le canal de la Marne au Rhin le 22 mai 1889 sur le territoire de la commune de Xouaxange.

Le recensement de 1865 précise qu'il y a six membres d'autres sectes protestantes de sexe masculin et sept de sexe féminin, soit en tout treize personnes. Qui sont-ils ? Le fermier Christian Abresol et sa famille, le meunier André Martin et son fils et leurs domestiques ?

Christine KOFFEL, Manuel KLOTZ et Jean-Claude KOFFEL

---

2 Mariés le 12.10.1802 à Hattigny.

3 Né vers 1792, il meurt le 19.07.1810. Sa veuve se remarie en octobre 1811 avec Pierre Wehrner (Verly) de la Glaçonnière (Cirey).

4 Barbe, née le 2.05.1819, Nicolas le 12.09.1822, Joseph le 1.02.1825, Anne le 24.06.1826 et Marie le 5.11.1829.

5 Joseph Dubois avait épousé Catherine Haoury à Lafrimbolle en 1876. Il vivait à Longwy en 1899.

BIBLIOGRAPHIE

- Registres d'état civil de Lorquin (57)
- Registres d'état civil de Xouaxange (57)
- Registres d'état civil de Petitmont (54)
- C. KOFFEL, J.C. KOFFEL - Les anabaptistes des Métairies de Saint-Quirin, Souvenance anabaptiste, n°15-1996, p. 51-58.
- C. KOFFEL, M. KLOTZ, J.C. KOFFEL - Présence anabaptiste à Hattigny, Souvenance anabaptiste, n°18-1999, p. 91-95.

ADDENDUM : Jean Roth et Véronique Mozimann n'ont pas accompagné Christian Roth et Barbe Mourer aux Métairies de Saint-Quirin. Ils sont partis avec leur famille à Landser dans le Haut-Rhin où lui est décédé en 1826 et elle en 1839.

Par contre Jean Roth, époux de Marie Sommer, était né à Saint-Quirin, fils de Christian Roth et d'Anne Mozimann, et s'était marié à Chazelles (Meurthe) le 28.10.1811. C'est ce couple qui se trouve en même temps que Christian Roth aux Métairies de Saint-Quirin, d'où ils sont repartis pour Saint-Rémy (Vosges), puis Charmes-la-Côte près de Toul (ferme Saint-Fiacre). Les homonymies sont parfois trompeuses.



Portail d'entrée du château de Zuffall.

HISTOIRE DE LA FAMILLE EYMANN

Gravé dans le bois au-dessus de la porte de la ferme de La Fraise :

« Johann Eymann 1851 Magdaline Ulrich. »[1]

Venant de Suisse, les ancêtres de mes parents ont émigré en Alsace au XVI^{ème} siècle. A cette époque, les mennonites étaient durement persécutés en Suisse, et devaient, soit renoncer à leur foi, soit s'enfuir. Ils décidèrent de partir et laissèrent tous leurs biens pour sauver leur vie. C'est durant cette persécution, vers 1732, que mes grands-parents ont quitté la Suisse.

J'ai essayé de retrouver l'histoire de ma famille, je n'ai pas réussi à aller au-delà de mes arrière-grands-parents, Joseph Eymann et son épouse Barbara Goldschmit, qui ont vécu dans une ferme appelée Eichmadt, ce qui signifie en anglais, Oak Meadow. Cette ferme, éloignée d'environ un demi-mile de mon lieu de naissance, était entourée de forêts de chênes et de pins. A cet endroit, se trouvaient deux constructions qui sont sur le ban de la ville et de la commune de Lubine. En français, la ferme s'appelle Prés du Chêne[2].

La famille a habité cette ferme (Prés du Chêne) pendant une centaine d'années. Le grand-père, Joseph Eymann, était le dernier membre de la famille à y habiter encore quelques années après son mariage.

L'arrière-grand-père Joseph Eymann avait une grande famille : plusieurs fils et filles - je ne sais d'eux que ce que mon père et ma grand-mère m'ont raconté. Mes frères aînés, Joseph et Christ, avaient plus de souvenirs que moi. Ma grand-mère a vécu pendant à peu près 30 ans avec nous après la mort du grand-père. Je me rappelle qu'on parlait d'un des fils qui avait quitté la maison et dont on n'eut plus jamais de nouvelles. Je crois que quelques-uns des garçons sont partis en France. L'un d'entre eux s'est marié dans la région de Colmar, en Alsace. Un autre, resté célibataire, a vécu chez la famille Rediger qui habitait en pays de Bade, de l'autre côté du Rhin. Je me souviens d'avoir entendu mon père dire qu'il était allé à l'enterrement de cet oncle, et qu'il avait rapporté quelques documents, entre autres une reconnaissance de dette du gouvernement. Mais comme mon grand-père ignorait la valeur de ce document, il l'a collé autour de la boîte dans laquelle il rangeait ses lames de rasoir, pour la rendre plus jolie.

Une des filles a épousé un dénommé Cender, ils ont vécu dans la région de Saverne, en Alsace. Plus tard, cette famille a émigré aux Etats-Unis, quelques-uns de leurs descendants vivent aujourd'hui dans la région de Fisher, Illinois.

Une autre fille a épousé Joseph Krehbil. Elle est décédée au Hang, laissant un fils et une fille. Le fils a émigré aux Etats-Unis avec les enfants de Christian Gerig. Il s'appelait Joseph, ses descendants vivent aujourd'hui à Krebil, Indiana et environs. La fille est restée au pays. Le père s'est remarié, il eut deux autres enfants, un fils et une fille. La fille est la mère de Emil Neuhauser, qui a vécu autrefois à Gridley, maintenant à Peoria. Une des filles a épousé un Salzman de Waltenburg en Lorraine. D'après ce que j'ai pu savoir, ils ont eu deux fils, Joseph et Christian. Mme Peter Miller de l'Oklahoma est une de leurs descendants. Un autre membre de la famille, Louise Elizabeth, née en 1797, est la seule dont nous avons pu trouver trace dans les archives de la

---

1 En réalité JHE 18▭51 MU (cf. photo) le cœur traditionnel au centre de l'inscription.

2 cf. plan ferme N° 1 Prés du Chêne - Eichmadt, aujourd'hui disparue, incendiée par les troupes allemandes en 1943.

commune de Lubine. Elle a épousé Christian Gerig, ils ont vécu à Eichstadt. Elle est décédée le 10 janvier 1850, à l'âge de 53 ans, laissant quatre enfants, deux fils et deux filles. Tous les quatre, avec le fils Krebil, ont émigré aux Etats-Unis et se sont établis à Allen County, Indiana. Les fils s'appelaient Joseph et Christian, les filles, Barbara et Madelaine. Joseph est le père de David Gerig de Waldo. Le père Christian Gerig est resté dans son pays où il vécut jusqu'à un âge avancé. Il arrangea toutes ses affaires, et tout ce qui concernait ses terres, en faveur de ses enfants à la mort de leur père. Le grand-père Jean Eymann était le dernier de la famille. Né en 1800, il a épousé à l'âge de 26 ans Magdaline Ulrich, dont les parents avaient vécu à Markirch, mais après la mort des parents et au moment du mariage, cette famille était devenue très pauvre. Je me souviens d'avoir entendu ma grand-mère raconter que quelqu'un disait d'eux : « Voici encore un couple que l'église devra soutenir ! » Un autre, cousin du premier, avait une attitude différente vis-à-vis du jeune couple, et proposa de lui prêter 50F (10$) pour lui permettre de se monter en ménage.

En plus de la ferme qu'il exploitait, le grand-père exerçait le métier de tisserand. A cette époque, tout était filé à la main et dans chaque maison, se trouvaient plusieurs rouets. Le grand-père a commencé à tisser pour d'autres, un yard de tissus pour 3 à 4 cents. Il a commencé à embaucher des ouvriers pour travailler avec lui, il les payait chaque fois qu'ils avaient tissé une pièce de 3 yards. Ces ouvriers mangeaient à la maison de mon grand-père. La partie la plus dure du travail revenait à ma grand-mère : chercher le fil chez les clients, et rapporter le tissu fini ; elle portait ainsi de lourdes charges à l'aller et au retour. Parfois elle faisait 2 à 3 miles, et s'en revenait en portant sa charge sur la tête. Au temps où elle vivait avec nous, elle nous racontait comme elle était fatiguée, en allant à Saales, à 3 miles, car elle ne pouvait se reposer qu'une seule fois là où se trouvait un gros rocher sur lequel elle pouvait déposer sa charge et de nouveau la replacer sur la tête après s'être reposée.

Je note ceci pour que les générations futures reconnaissent la peine et le travail de leurs ancêtres et pour qu'ils estiment à sa juste valeur leur propre vie.

En 1848, mes grands-parents décidèrent d'acheter une petite ferme, appelée La Fraise[3], située au pied d'un versant du même nom. Avant d'être planté de pins, il paraît qu'il y avait là de belles fraises sauvages, ce qui a donné son nom à cet endroit. Plus tard, les pins ont étouffé les fraises. En 1849 ou 50 (je ne suis pas très sûr de la date), ils ont emménagé dans leur nouvelle maison et ont résilié le bail pour la ferme qui avait été louée par la famille Eymann depuis presque 100 ans.

A ce moment les grands-parents avaient trois enfants : mon père, Joseph Eymann, était l'aîné, il est né en juillet 1827, Barbara était la deuxième et Madeline la dernière.

Les bâtiments de la nouvelle ferme n'étaient pas très fonctionnels, c'est pour cela qu'ils décidèrent en 1851, de construire une nouvelle ferme[4] dans un endroit mieux situé pour les pâtures et les prés, au centre du vallon, car à cette époque, l'élevage et la production laitière étaient les principales

---

3 cf. plan, ferme N° 2. Madeleine Eymann vend en 1965 la ferme à Pierre Bacher (1927-1985) et Lina Depp (o1924). Elle a été exploitée par les parent de Pierre Bacher, André Bacher (1890-1974), Elisa Bacher (1899-1982) depuis 1938. Leur fils Hubert l'exploite actuellement Au-dessus de la porte d'origine, est gravée l'inscription citée en tête : "Johann Eymann 1851 Magdalena Ulrich" (cf. note n°1)

4 cf. plan, ferme N° 3. Madeleine Eymann vend en 1971 la ferme à Paul et Emma Dellenbach qui à leur tour vendent la propriété en 1980 : les bâtiments à M. et Mme Wilfred Kreis et à M. et Mme René Yoder et le terrain au Groupement Foncier Agricole "G.F.A. Ferme Eymann". Actuellement M. et Mme Kreis, seuls propriétaires des bâtiments, y exploitent la Ferme auberge du Nouveau Chemin et des gîtes ruraux.

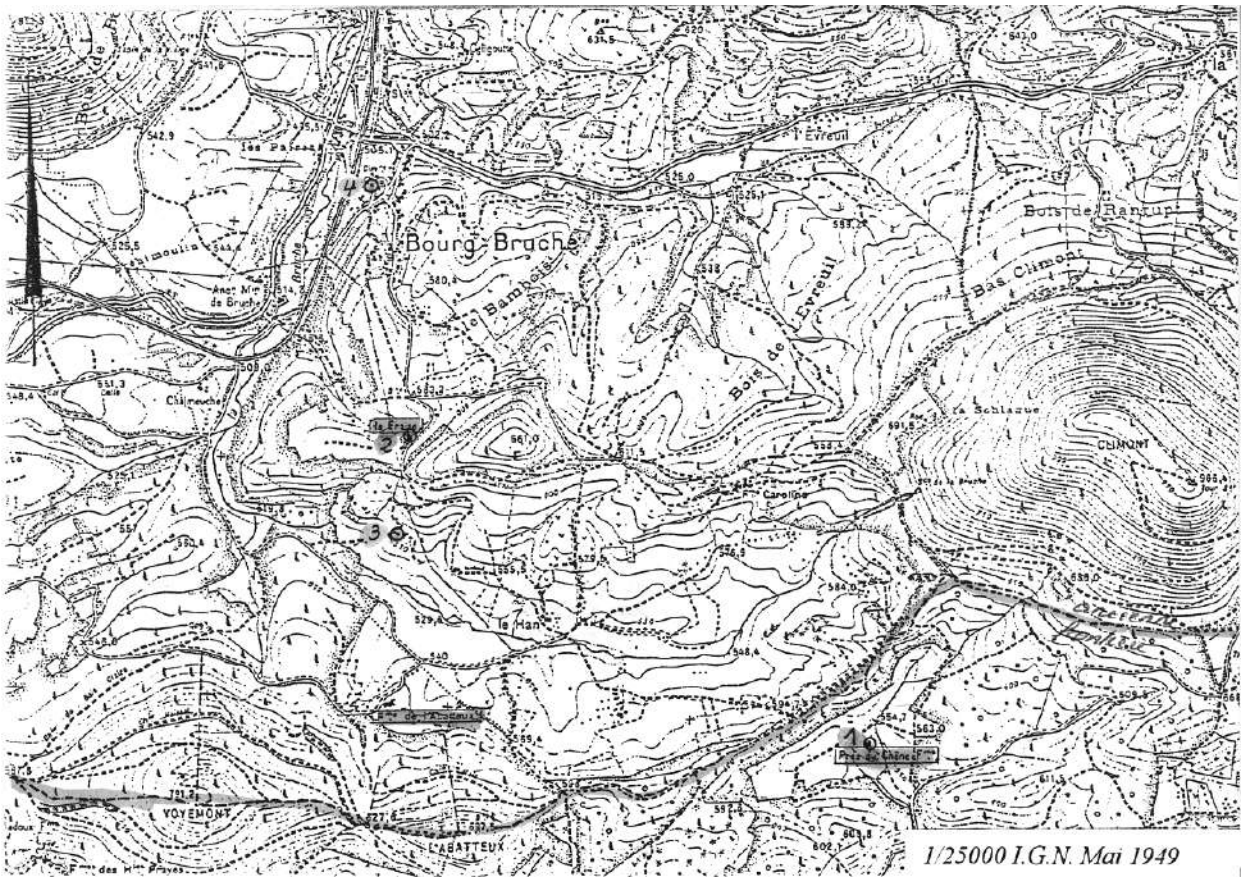
sources de revenus. Pour être mieux approvisionnés en eau, ils achetèrent un terrain de la commune, en contrebas du versant de la Fraise, sur lequel se trouvait une bonne source. Avec ce terrain ils avaient droit à la moitié du débit de la source. Il fallut canaliser l'eau sur 40 rods (1 rod = 5 yards 1/2). Ils avaient souvent des ennuis avec le propriétaire de la deuxième moitié de la source, qui, en temps de sécheresse, s'arrangeait pour avoir plus que sa part pour irriguer son pré. Plus tard, quand mon père vivait encore, il finit par acheter le terrain de cet homme et les ennuis furent terminés. Mon grand-père a aussi planté beaucoup d'arbres fruitiers le long de la route qui longeait son terrain, il y a aussi transplanté quelques poiriers qui étaient déjà assez grands. Soixante ans plus tard, lorsque mon frère, Christian Eymann, et sa famille sont revenus sur les lieux, ces poiriers produisaient encore des fruits.

Le grand-père Jean Eymann reçut aussi un certificat de la Société d'Agriculture Française pour avoir transformé un terrain en friche dans une région montagneuse en une ferme productive.

Le grand-père est mort en juillet 1865 et après sa mort, sa plus jeune fille, qui avait épousé Christian Bacher, a repris la ferme, jusqu'à ce que mon père l'achète. Mon père, Joseph Eymann, avait épousé Maria Mosimann en 1856. Ils ont loué une ferme au Hang, à peu près à mi-chemin entre La Fraise et leur ancienne ferme, Eichmadt (Prés au Chêne).

C'est dans cette ferme que nous sommes nés tous les cinq :

Joseph	24 janvier	1857
Madeline		1859
Christian	25 mars	1861
Pierre	décembre	1863
John B.	19 octobre	1865



En 1867, toute la famille a déménagé à la ferme de la Fraise, un an après la mort du grand-père.

Nous, les enfants, devions faire ce trajet à pied, ce qui était pour moi très dur, vu mon âge. On m'a raconté que j'ai eu la fessée, parce que je refusais de continuer à marcher, et Joseph était fatigué de me porter. Je ne me souviens pas de grand'chose, mais je sais que ni le déménagement, ni la fessée ne m'ont fait grand mal.

Notre bail pour la vieille maison a duré jusqu'en 1868, et nous avions gardé les deux fermes en 1867.

J'ai peu de souvenirs de ces premières années passées dans notre nouvelle maison, mais mon frère aîné Joseph, qui avait 11 ans, racontait qu'il devait retourner à pied à l'ancienne ferme pour nourrir les bêtes qui étaient restées là-bas. La même année, mon père a agrandi l'étable de la nouvelle ferme, ainsi que la cave pour pouvoir stocker plus de pommes de terre.

A côté de cela, nous avions gardé le tissage, deux ouvriers y étaient affectés. Joseph, Christ et Peter ont encore appris à tisser, mais lorsque mon tour est venu, tout le tissage se faisait dans les usines et c'est pourquoi je n'ai jamais appris le métier.

Dans mes premiers souvenirs, se trouve la guerre franco-allemande de 1870. J'avais alors 5 ans.

Comme nous habitions tout près de la frontière, nous avons pu observer d'abord les soldats français, et ensuite les Allemands lorsqu'ils avaient mis les Français en fuite.

Plus tard, je me souviens bien comme les gens du village s'enfuyaient vers la proche forêt. Quant à nous, nous étions restés à la ferme et nous n'avons pas été inquiétés.

Après la guerre, notre école a fonctionné moitié en français, moitié en allemand, notre enseignement était donc bilingue. Nous faisions le trajet à pied (environ un mile), retour à midi à la ferme pour le repas, puis à l'école encore et retour le soir, le tout en sabots de bois claquant sur les chemins. Avant ou après la classe, il fallait travailler ou garder les vaches, ce que je détestais faire.

Lorsque les enfants eurent grandi, mon père agrandit la ferme en achetant d'autres terrains. Je me souviens du jour où mon père avait acheté le champ d'un voisin, l'argent a été porté en ville ; à cette époque les pièces étaient en argent massif, mises dans un panier, le tout représentait un poids impressionnant.

Sur les parties accidentées de ses terres, mon père a planté des pins, et il a acheté une forêt de pins plus ancienne. Mon frère Peter, qui vit dans cette ferme, en retire le bénéfice actuellement en vendant le bois aux usines de papier *(écrit en février 1939).*

Les trois frères, Joseph, Christian et moi-même, nous avons décidé de chercher un nouveau lieu de vie aux Etats-Unis[5]. Notre frère Pierre est resté à la maison, plus tard, mon père lui a vendu la ferme.

En avril 1890, Pierre a épousé Marie Baecher. Elle était la plus jeune fille d'Andrew Baecher (Gros Sep)[6]. Peu après ce mariage notre chère maman mourut d'une appendicite, le 20 avril 1890, à l'âge de 58 ans. Mon père nous fit part de la triste nouvelle par télégramme. Il resta à la ferme

---

5 cf. carte postale en trois langues, expédiée le 11/01/1908 à André Dellenbach qui était parti avec eux et qui est revenu au pays, signée par Joseph Beller, Christ et John Eymann. "Und wir sitzen so fröhlich beisammen und wir haben einander so lieb. Wir sind alle gesund, der Jos. Beller hat sich ein par Grosse Stiefel lassen machen. mi ja di guette Io. bonjour à ta femme." (3 langues: allemand, patois vosgien et français)

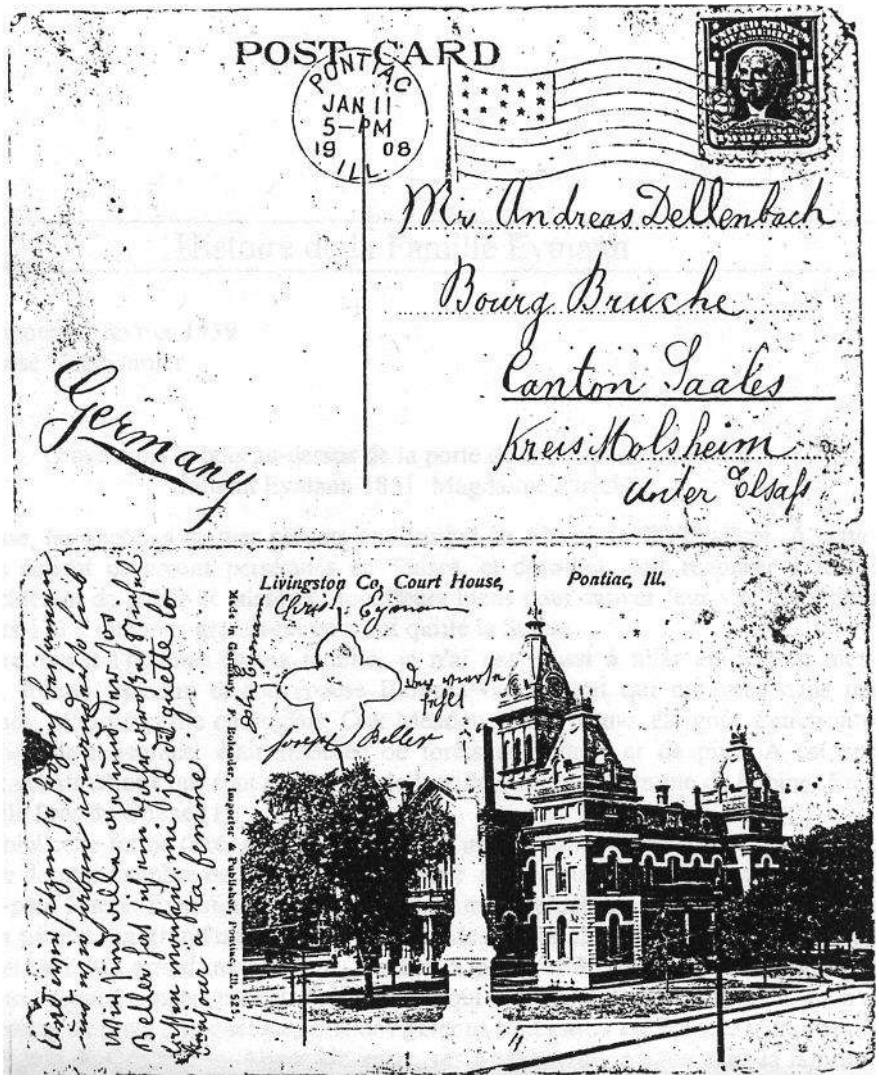
6 André Baecher (4/8/1828-5/11/1884) habite à la ferme de l'Abatteux, commune de Saales. Sa fille, Marie Baecher (27/11/1886-15/11/1951) épouse le 7/4/1890 Pierre Eymann (6/10/1863 – 3/07/1936). Ils ont eu 3 enfants dont Madeleine Eymann (cf. note 6).

avec Peter jusqu'en 1911, où il mourut âgé de 84 ans.

Mon frère Peter a eu trois enfants, seule l'aînée Madeline[7] a survécu. Pendant la 1ère guerre mondiale, le deuxième, Joseph, devenu soldat fut renvoyé à la maison, atteint d'une méningite ou d'une pneumonie et mourut.

La plus jeune, une enfant intelligente, âgée de dix ans, eut aussi une appendicite. On l'emmena à l'hôpital, mais à cause de la guerre, tout fonctionnait mal, et lorsqu'elle fut enfin opérée, il était trop tard et elle mourut, elle aussi. La perte de ces deux enfants a été très dure pour les parents.

John B. Eymann, février 1939
Traduction par Louise Nussbaumer
Notes d'André Nussbaumer



7 Madeleine Eymann (4/4/1891-25/11/1971, seule survivante en Europe, hérite de toutes les propriétés. Elle s'installe et exploite une ferme au village de Bourg-Bruche 5 Hauts de Bruche (ferme N° 4). Elle loue les fermes (2) et (3). En 1951 elle donne un terrain adjacent à sa ferme pour la construction de la chapelle mennonite et en 1971, elle donne sa maison à la communauté mennonite, qui la transforme en "Foyer Eymann".

Famille EYMANN

Généalogie d'après le récit de John B. Eymann, février 1939, de la généalogie de Bächer et des actes de décès, assemblée du Hang – Etat-Civil Mairie de Bourg-Bruche.

1. Joseph EYMANN oo Barbara GOLDSCHMIT

1.1	(fille) EYMANN	oo Cender	émigré aux U.S.A.
1.2	(fils) EYMANN		disparu.
1.3	(fils) EYMANN	oo	région de Colmar.
1.4	(fils) EYMANN	célibataire,	vit dans la famille Rediger, pays de Bade (D).
1.5	(fille) EYMANN † Hang (Bourg-Bruche)	oo	Joseph Krehbill
1.6[a]	**Johann EYMANN** o 1800 à Lubine † 06.07.1865 à Bourg-Bruche	**oo 1826**	**Magedeline Ulrich** o 1803 à Saulxures † 6.2.1894 à Bourg-Bruche.

1.6.2 Barbara Eymann o 30.03.1832 à Lubine † 20.05.1896 à Bourg-Bruche	oo 5.5.1866 à Bourg-Bruche	Christian Bacher o 07.03.1838 à Bourg-Bruche † 09.11.1913 à Bourg-Bruche
1.6.3[b] Madeleine Eymann	oo	Christian Bacher
1.6.1[c] **Joseph EYMANN** o 07.07.1827 à Lubine † 21.12.1910 à Bourg-Bruche	**oo 11.04.1857 à Bourg-Bruche**	**Marie Mozimann** o 14.03.1832 à Bourg-Bruche † 20.04.1890 à Bourg-Bruche

1.6.1.1 Joseph Eymann o 24.01.1857 à Bourg-Bruche		émigré aux U.S.A.
1.6.1.2 Madeleine Eymann o 11.11.1859 à Bourg-Bruche	oo 28.12.1904 à Bourg-Bruche	Joseph Bacher o 15.03.1872 à Bourg-Bruche †19.12.1949 à Bourg-Bruche
1.6.1.3 Christian Eymann o 25.03.1861 à Bourg-Bruche		émigré aux U.S.A.
1.6.1.5 Jean-Baptiste Eymann o 19.10.1865 à Bourg-Bruche		émigré aux U.S.A. auteur du récit
1.6.1.4[d] **Pierre Eymann** o 06.10.1863 à Bourg-Bruche † 03.07.1936 à Bourg-Bruche	**oo 07.04.1890 à Bourg-Bruche**	**Marie Bacher** o 26.11.1866 à Saales † 15.11.1951 à Bourg-Bruche

1.6.1.4.1[e] Madeleine Eymann
o 04.04.1891 à Bourg-Bruche
† 25.11.1971 à Bourg-Bruche

1.6.1.4.1 Joseph Eymann
o 08.05.1895 à Bourg-Bruche
† 19.09.1917 à la guerre

1.6.1.4.1 Maria Eymann
o 11.07.1905 à Bourg-Bruche
† 1918 ?

a 1.6 paysan et tisserand, achète en 1848 la ferme La Fraize (plan N°2) cf. note (2) en 1851 , construit la nouvelle ferme actuellement ferme du Nouveau Chemin (plan N°3), note (3).

b 1.6.3 devient propriétaire de la ferme L Fraize en 1865 après 1.6.

c 1.6.1 devient propriétaire de la ferme La Fraize en 1867 après 1.6.3.

d 1.6.1.4 devient propriétaire de la ferme La Fraize après 1.6.1.

e 1.6.1.4.1 vend la ferme La Fraize en 1965 à Pierre Bacher - Lina Depp vend la ferme du Nouveau Chemin (plan N°3) le 23.06.1971 à Paul Dellenbach - Emma Beller



Porte d’entrée de la ferme La Fraize.



Ferme La Fraize (n°2 sur la plan).

UN ANABAPTISTE MAL AIME

Des hésitations se manifestent volontiers, après coup, pour l'appréciation, positive ou négative, de la présence des anabaptistes, au XVIII[ème] siècle en particulier[1]. A vrai dire, c'est un faux problème, en raison de la diversité et de la complexité des contextes, essentiellement d'ordre agraire.

Il reste que les appréciations contemporaines, de la part des campagnards, sont en général négatives, sans préjuger de celles des grands propriétaires. Nous nous en sommes expliqués naguère à propos de l'Alsace d'Outre-Forêt, au sujet des anabaptistes de Riedseltz en particulier. Versons au dossier un exemple d'Alsace Bossue. En 1779, une pétition de villageois de Lorentzen s'en prend à Schertz, meunier, *herrschaftlicher Hofbeständer*, accusé d'accaparer les terres de deux manières. Voici d'abord un propos d'apparence générale : *... uns Gemeindsleuten ein Stück Land, es mögen Wiesen, Gärten oder Äcker sein, vor der Hand wegnimmt und lehnt, so dass kein Bürger vor ihm etwas mehr in Lehnung bekommen kann.* Nous verrons qu'il s'agit, en fait, d'un cas... D'autre part, il lui est reproché d'être devenu fermier des substantiels biens que Brehm, coq de village de Domfessel, possède à Lorentzen : *... hat er dem... Brehm... sein ganzes Gut... abgelehnt...* Un bilan est proposé : *... er nunmehr etlich und neunzig Morgen gemeinen Lands benutzt...* Pour l'ensemble de ces biens, il échapperait aux corvées : *...er alles... als Hofgut ansieht und weder herrschaftliche noch gemeine Frohnden tue...* Qu'il se contente du bien seigneurial ou qu'il participe aux corvées.

Faux problèmes, réplique-t-il. Quant au premier reproche, il le ramène à ses véritables proportions. C'est d'une dizaine de journaux qu'il s'agit, bien que son propriétaire, de Diemeringen, les ait proposés en vain aux villageois une année durant. Quant aux champs de Brehm, c'est son gendre, Esch, qui en est le fermier. Pour le premier bien, évoquer les corvées serait déplacé dès lors qu'il est cultivé avec les chevaux du moulin pour lesquels il ne fait pas appel au pâturage communal : *... solche (Morgen) mit seinen Mühlpferden baue, diese treibe er niemalen auf die Weide und daher der Lorentzer Gemeinde keinen Abbruch...* Quant à son gendre, il participe bel est bien aux corvées. L'administration éclairée met toute l'affaire sur le compte de la jalousie : *...Neid und Missgunst die Gemeinde zu dieser Beschwerung bewogen hat*[2].

La même année, le curé du lieu s'en prend vivement à Schertz à propos d'une affaire complexe de conduite d'eau et de fontaine dont le détail échappe à notre propos. Quoi qu'il en soit, il tient des propos injurieux à son endroit en utilisant un vocabulaire habituel en pareil contexte. Citons : *…dieser Menonist sein böses Denken und Agieren ... in der Requete bloß und aufgedeckt ... hat*. Et encore : *... dieser gottlose Menonist ... ; ... ein Menonist, der keine Religion hat...* Et de se plaindre des propres expressions de Schertz *… impertinente Lügen, Bestrafungen und andere empfindliche Ausdrücke, wozu ich ihm in meinem Leben keinen Anlass gesondern vor 3 Jahren noch gegeben habe aber um der Wahrheit und meiner Pflichten willen mit ihm nicht mucklen kann und dass ich ihn und die Untertanen mit Tätlichkeit angehe..*[3]. Sans doute les deux affaires sont-elles liées.

Jean VOGT

---

1 A titre d'exemple, voir E. Weinling, 1999, « Les anabaptistes de Drachenbronn et Birlenbach », L'Outre-Forêt, n°105.

2 Archives du Bas-Rhin 1 B 18000.

3 Archives du Bas-Rhin 1 B 18000.

UN ANABAPTISTE DE LA VALLEE DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES : ELOGE ET JALOUSIE

En 1784, la célèbre romancière Sophie (de) Laroche rentre de France ne Allemagne en passant par le col de Sainte-Marie-aux-Mines, dont le paysage lui rappelle la Suisse. Impressionnée par les lacets raides de la descente, elle préfère en faire une partie à pied. C'est à cette occasion qu'elle découvre, à mi-montagne, l'habitation d'un anabaptiste. Traduisons rapidement ses commentaires : *Il me fallut admirer l'ardeur avec laquelle cet homme a mis en valeur le moindre lopin du versant. J'en parlais au postillon en m'étonnant que le zèle de cet étranger suscitât la jalousie des indigènes de la vallée. Il dit en en effet : oui, c'est vrai, ils savent tout cultiver, sans que l'on sache comment. Ils réussissent à produire trèfle et grains en grattant mousse et pierres. Si l'on croit qu'ils n'ont reçu qu'un lopin de souches pourries ; ils en font les meilleurs champs. A ce rythme, ils s'incrusteront entre tous les sapins. Quant à la seigneurie, elle en est enthousiaste, « ist in sie vernarrt »*(Journal « einer Reise durch Frankreich... », Altenburg, 1787). Sans doute les connaisseurs ont-ils identifié cet anabaptiste modèle.

Jean VOGT

UNE NOUVELLE SOCIETE D'HISTOIRE PROTESTANTE

Ndlr : Une société sœur vient de naître. Nous publions le compte-rendu de son assemblée générale constitutive pour saluer cette création et nous lui souhaitons beaucoup de succès. Vous y retrouverez de grandes similitudes avec l'AFHAM.

Le 22 janvier 2000 s'est déroulée l'assemblée générale constitutive de la Société d'Histoire et de Documentation du Baptisme Français (SHDBF). Elle a eu lieu dans les locaux du 48, rue de Lille, Paris 7ème, en présence de 28 représentants des diverses sensibilités baptistes de France. Elle était présidée par E. Lhermenault, secrétaire général de la Fédération Baptiste. Pourquoi cette nouvelle société d'histoire protestante ? Les baptistes, qui ne constituent après tout qu'une petite minorité au sein du protestantisme français (environ 40.000 personnes, dont 12.000 baptisés environ), ne pouvaient-ils pas se fondre dans une structure déjà existante ? En fait, compte tenu de la culture congrégationaliste des baptistes français (autonomie des assemblées locales), leurs sources historiques sont très dispersées, difficiles à rassembler. Une société baptiste, en relation de confiance avec les Églises locales (de la Fédération baptiste, de l'Association baptiste et des Eglises de tradition plus indépendante -à commencer par celle du Tabernacle, à Paris-), était nécessaire pour collecter efficacement l'immense documentation dispersée dans toute la France.

La SHDBF est principalement le fruit, dans sa forme actuelle, du travail de longue haleine entrepris par Michel Thobois (de la Fédération Baptiste). Un hommage tout particulier lui a été rendu, alors qu'il lutte contre une grave maladie qui l'a empêché de participer à l'assemblée constitutive. Cette dernière l'a nommé, à l'unanimité, président d'honneur. La SHDBF dispose de statuts, d'un règlement intérieur, d'un petit budget (nourri des cotisations annuelles, fixées à 50F) et d'un conseil (celui-ci comporte sept représentants nommés par les membres fondateurs et six autres délégués). A l'issue de l'assemblée constitutive, le conseil a élu un bureau, composé de J.E. Blocher (président), F. Thobois (vice-président), J.P. Dunand (trésorier), et C. Appéré (secrétaire). La SHDBF entend contribuer, selon l'article 2 de ses statuts, à « la conservation de la mémoire et de l'activité du mouvement baptiste », à « l'expression de son identité », à « l'enrichissement de sa culture » et à « l'enracinement de sa foi ». Elle affiche donc deux orientations partiellement différentes : la recherche historique, et la « mémoire interne ». Au service de cette double visée, la SHDBF entend procéder à un travail de collecte et de conservation systématique de toutes les ressources archivistiques qui concernent l'histoire baptiste en France. Elle souhaite aussi favoriser les publications historiques, les débats et rencontres sur le passé baptiste, en relation avec les structures déjà existantes. Ce souci, rappelé notamment par J. Buchhold lors de la clôture de l'assemblée constitutive, implique naturellement des relations de confiance avec la Société de l'Histoire du Protestantisme Français (SHPF), le Centre Protestant d'Etude et de Documentation (CPED) et l'Association Française d'Histoire Anabaptiste Mennonite (AFHAM). On peut se réjouir de la constitution d'une dynamique de recherche et de réflexion sur l'histoire baptiste, en souhaitant que ce type de démarche (déjà « classique » dans certaines Églises) se développe au sein de toutes les sensibilités du protestantisme français.

Sébastien FATH

UNE ABJURATION D'UN ANABAPTISTE

Ndlr : Monsieur HEBERT de Lunéville nous a transmis cette abjuration qui lui a été donnée par Monsieur CHRISTOPHE de Strasbourg en décembre 1997.

REGISTRE PAROISSIAL DE SARRALTROFF.

Inscription d'une abjuration d'un anabaptiste relaps.

"L'an mil sept cent soixante-quatorze le vingt neuf mai, Jean SCHERTZ, fils de Nicolas SCHERTZ anabaptiste meunier à Lorentz, village de Nassau Sarbrück, qui déjà avait abjuré et avait été rebaptisé sous condition dans la paroisse de Saint Georges de Ribeauvillé, diocèse de Bâle le vingt-deux juillet mil sept cent soixante-quatre comme il nous a paru par le certificat de Monsieur GOUGNET curé dudit lieu en date du vingt-trois avril mil sept cent soixante et quatorze, ayant été regardé comme relapse parce que depuis son abjuration il a fait différentes conditions chez les anabaptistes, qu'il y a porté les habits de sa secte et fréquenté les assemblées des anabaptistes après avoir reçu la permission de Monseigneur l'évêque de Metz en date du dix mai de la présente année signée de VAREILLES vicaire général de mandaté Mathieu, a de nouveau abjuré l'anabaptisme après avoir été suffisamment instruit dans la religion catholique et a été reçu dans le sein de notre Ste Eglise par nous curé de Saraltrof en présence de Théodor SCHEFFER, maire, Jean Nicolas THOMAS échevin d'église Jacque MAZERAN aussi échevin d'église, tous habitants de Saraltrof, Jean Jacques MEYER, régent d'école dudit lieu qui ont signé avec nous.

J.J.MEYëR Hans Nicklé THOMA Jacob MASERAN Didier SCHEFFER
mayer

SOLEIL curé de
Saraltrof

Jean SCHERTZ, objet de cette abjuration, après la publication des bans, convola en justes noces en l'église catholique de Sarraltroff avec Jeannette KALTEBACHER le 9 juin 1774.

Emile MULLER, 1993

LITHOGRAPHIE DE MENNO SIMONS

Gary Waltner, directeur de la Mennonitische Forschungstelle du Weierhof en Allemagne, vient d'offrir à notre Association une lithographie de Menno Simons. Qu'il en soit ici vivement remercié !

Editée par le célèbre imprimeur Frédéric Wentzel de Wissembourg, Claude Jérôme avait déjà signalé l'existence de cette image (42x33 cm) dont un exemplaire appartient à la famille de Pierre Sommer.[1]

Quand a-t-elle été imprimée ? Dans son livre[2] sur les portraits de Menno Simons. G. J. Boekenoogen indique la date aux environs de 1875, Piet Visser reprend cette même date[3]. Or Frédéric Wentzel décède en 1869 et son fils Charles Frédéric lui succède. La date exacte n'est pas connue.

A gauche sous l'image nous pouvons lire : Nach dem der Mennoniten Kirche in Hamburg u. Altona gehörenden Bildnisse Lith. Il s'agit donc d'une copie d'une lithographie de 1848 existante. G.J. Boekenoogen juge cette copie *très onctueuse et imprécise*. Pourtant, à part l'emplacement de la plume qui change de trou dans l'encrier et quelques petits détails, la reproduction est fidèle. La lithographie de Hambourg est une copie de la gravure sur cuivre de Jacobus Burghart et datant de 1683, soit environ 120 ans après la mort de Menno.

Aucune reproduction de Menno n'a été faite de son vivant, et ce n'est que 45 ans après sa mort que van Sichem en a fait un premier portrait, et ceci dans une série de portraits d'hérétiques. Plusieurs autres portraits ont été faits et l'on compte pas moins de sept types de portraits différents qui sont à l'origine de plus de 40 gravures sur cuivre ou lithographies différentes.

Qui a pris contact avec Wentzel de Wissembourg, pour l'exécution du portrait ? Nous ne le savons pas. Nous avons visité l'imprimerie de Wissembourg actuelle où des centaines de dessins sont conservés, où les vieilles presses lithographiques sont encore visibles et toutes les autres machines et outils du lithographe. Des centaines de pierres lithographiques sont empilées, des portraits de réformateurs, de souverains, de saints, et d'autres images populaires sont conservées. Mais pas de trace d'un portrait de Menno, il ne figure pas au catalogue et les registres d'expéditions n'existent qu'à partir de 1875. A Wissembourg on ignorait l'existence du portrait. Le seul renseignement que nous avons se trouve dans une annonce de la revue mennonite allemande les Mennonitische Blätter de 1889[4] : Jakob Dettweiler de Kindenhem, Grünstadt, dispose encore d'environ 15 portraits de Menno imprimés par Wentzel de Wissembourg, il les solde au prix de un Mark la pièce.

Jakob Dettweiler (1834 –1911) était marié avec Christina Lehmann du Deutschhof au Palatinat à une dizaine de kilomètres de Wissembourg, son père Johannes venait d'Alsace, de Riedseltz près de Wissembourg[5]. On peut supposer que c'est lui qui a fait reproduire le portrait.

Pourquoi Dettweiler veut-il se débarrasser de ses portraits ? Dans le journal déjà cité et juste au-dessus de l'annonce de Dettweiler se trouve une autre annonce, une

1 Souvenance Anabaptiste N°4 page 36

2 De Portretten van Menno Simons N.V. Boekhandel en Drukkerij voorheeen E.J. Brill, Leiden 1916, page 52.

3 Spuren von Menno. Hamburg-Altona, Kümpersverlag, 1966, page 82.

4 Mennonitische Blätter, 1889, page 132.

5 Renseignements de Otto Schowalter.

mise en souscription au prix de 6 Marks d'un nouveau portrait de Menno émanant de Hermann Braams de Norden. Ce portait de dimensions supérieures au précédent (50x40 cm) sera vendu au prix de 15 Marks pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Le portrait fabriqué par Wentzel a été proposé à la vente pendant une période d'environ 20 ans, son tirage a été limité. Nous ne savons que peu de choses sur son origine. Monsieur Muller, propriétaire de l'imprimerie de Wissembourg à la retraite, est en train de répertorier et de classer des milliers de dessins de l'époque lithographique de l'entreprise. Trouvera-t-il un jour des traces de ce portrait dont il a maintenant une copie ? La pierre lithographique est-elle parmi les centaines empilées dans son atelier ? Ou a-t-elle été effacée pour servir pour une autre reproduction ? Ou fait-elle partie des pierres empilées constituant le muret de son jardin ?

Jean HEGE.



RECENSIONS

La colonisation mennonite en Bolivie

Par Gwenaëlle Pasco, Mémoire de Maîtrise, Université Paris 4 - Sorbonne, Juin 1999, 110 pages.

En Bolivie on compte environ 35000 mennonites. Leur arrivée dans ce pays d'Amérique du Sud ne date qu'à peine de cinquante ans. Venus du Canada, du Mexique et du Paraguay, il s'agit d'une branche des mennonites les plus conservateurs et qui n'ont rien à voir avec les Amish. Ils se sont installés comme cultivateurs dans la région de Santa Cruz.

Comme chez les Amish, la modernité est refusée au nom d'un conservatisme religieux. On parle un dialecte allemand et on vit en vase clos sur le plan culturel, éducatif et social. Tout contrevenant à la réglementation est exclu de la collectivité. Madame Pasco explique le fonctionnement de cette secte ou dénomination qui fuit la civilisation et qui pense qu'un bon mennonite ne peut être que cultivateur.

Elle pose aussi la question de l'avenir de cette colonie, étant donné que les terres deviennent rares et de plus en plus onéreuses, alors que les familles se multiplient, dépassant encore en nombre d'enfants les familles Amish aux U. S.A.

L'étude est bien documentée par des statistiques fournies par les services agricoles et par des renseignements obtenus auprès des représentants du Mennonite Central Committee.

Ernest HEGE

The Amish Paradox

Par Ketsia Fauvel, ép. Lemoine. Université de Michel Montaigne, Bordeaux 3, Mémoire de Maîtrise d'anglais, Sept. 1998, 180 pages.

Madame Lemoine avait quelques contacts avec le centre de recherche mennonite de Paris et avec des mennonites d'Alsace. Elle est ensuite partie avec son mari aux U.S.A. pour un séjour en Pennsylvanie afin de pouvoir se documenter sur place et d'avoir des contacts directs avec la population Amish.

Le mémoire commence par une partie historique qui retrace le commencement du mouvement anabaptiste en Suisse, il explique le schisme Amish en 1693 et l'arrivée des Amish en Amérique.

Dans la deuxième partie l'auteur raconte les rencontres avec des hommes et des femmes Amish et explique leur façon de vivre, dans la famille, dans l'église, au travail , dans les relations avec le monde.

Le mémoire est complété par des documents annexes, des photos, des cartes et des statistiques. La bibliographie indique que l'auteur s'est bien documentée et a lu les meilleurs ouvrages écrits ces dernières années sur les Amish.

L'approche et le ton par rapport aux Amish est extrêmement bienveillant . Les particularismes sont abordés avec beaucoup de respect et de tolérance.

Ernest HEGE

Eine aussergewöhnliche Lebensweise

Wer sind die Amishen der Alten Ordnung ?

Par Isabelle Renaud, Université de Rennes 2, département allemand, Juin 1999, 140 pages.

L'auteur n'a pas fait le voyage aux U.S.A.. Elle a utilisé les ouvrages et documents actuellement disponibles. Le mémoire commence aussi par une partie historique pour expliquer d'où viennent les Amish jusqu'à leur installation en Amérique. Ensuite vient la description de leur vie de famille, de la vie religieuse, du travail. On trouve, à la page 68, un paragraphe particulier sur le silence , une attitude typique et particulière du caractère Amish.

Vers la fin, quelques questions sont posées par rapport à l'avenir de cette secte ou mouvement. Il est évident qu'un contact direct avec les Amish aurait permis de corriger ou de modifier certains jugements.

Ernest HEGE

Les Amish

Etude historique et sociologique.
Par Marie-Thérèse Lassable - Bernard, Edit. Honoré Champion 1999, 410 pages. Prix 280 F.

Voilà enfin un livre en français sur les Amish. L'auteur vient de faire deux séjours dans le Holmes County, Indiana, où se trouve la plus grande densité d'Amish. Le livre commence par une partie historique sur une centaine de pages, depuis le commencement du mouvement anabaptiste en Suisse, vers 1525 ; une place importante est donnée à la personne de Jacob Amman et aux émigrations en Amérique.

Dans la partie sociologique sont traitées toutes les questions concernant la famille, la scolarisation, la religion, la vie professionnelle, les communications dans la communauté et les contacts avec la population environnante. L'auteur se donne la peine de répondre aux questions que tout le monde se pose, à savoir : comment les Amish ont-ils réussi à maintenir un mode de vie à part, et comment se présente pour eux l'avenir ?

Le livre répond à une attente, et malgré son prix élevé, nous le recommandons à nos lecteurs. Il a été écrit en tenant compte des ouvrages parus en anglais, mais il est surtout le résultat d'une étude passionnée et persévérante sur place. Avec l'auteur, nous apprenons à connaître et à aimer ce peuple, nos cousins.

Ernest HEGE

Calvin Studienausgabe,

volume 3, Reformatorische Kontroversen, Neukirchener Ed.
par Eberhard Busch, Alastair Heron, Christian Link, Peter Opitz, Ernst Saxer, Hans Scholl, 1999, 378 pages.

Ce volume traduit pour la première fois en allemand des textes de controverses du réformateur français Jean Calvin à partir du latin ou du vieux français du XVIe siècle. Il s'agit de documents de controverses avec les Catholiques, les Nicodémites et les Anabaptistes. La controverse et la réfutation ont constitué l'une des activités importantes de Calvin, qui était persuadé que sans un énoncé clair et public des convictions bibliques, aucune bataille ne pouvait être gagnée.

Les éditeurs de ce volume ont ainsi retenu et traduit quatre traités de Calvin :

- l'écrit polémique contre les articles de la Sorbonne (1544) ;

- les actes du Concile de Trente particulièrement en rapport avec la justification (1547) et la réfutation de ce même texte par Calvin ;

- excuse à Messieurs les Nicodemites (1544);

- brève instruction pour armer tous bons fidèles contre les erreurs de la secte commune des Anabaptistes".

La brève instruction avait été publiée à Genève chez Jean Girard en 1544, et de larges extraits sont publiés en vieux français et en traduction allemande dans cette édition en pages 267 à 367, soit exactement en 100 pages. Précédemment ce texte n'était accessible qu'en langue française dans Ioannis Calvini Opera quae supersunt omnia (l'édition de 1868, vol. VII, Braunschweig, p. 45-142). Nous nous réjouissons de disposer ainsi d'une édition récente de ce document et en félicitons Hans Scholl, qui présente le texte relatif aux anabaptistes.

Ce dernier traité est particulièrement intéressant car il nous renseigne sur la manière qu'avait le réformateur de Genève de décrire et de réfuter les anabaptistes, spécialement dans les « sept articles, auxquels tous Anabaptistes adhèrent communément », pense Calvin. Il les voit comme une « belle résolution qu'ils ont prise ensemble ». Calvin agit sur la demande pressante de son collègue Guillaume Farel qui l'avait précédé à Genève. Il rédigera cet écrit en moins de quatre mois, comme le montre le titre, pour donner des arguments au commun peuple, sans doute séduit par l'argumentaire des anabaptistes, mais aussi pour venir en aide à Farel qu'il savait désarmé par la manière des anabaptistes de comprendre la Bible.

Farel a en effet eu maille à partir avec des anabaptistes de la région du Lac de Neuchâtel et de Bienne (entre Neuchâtel et Neuenstadt autrefois appelée Bonneville - cf. p. 269). Pour que Calvin puisse lui venir en aide, Farel envoya une version française de ce que les historiens contemporains appellent « l'Entente fraternelle de Schleitheim » (1527), document auquel était jointe une version française du procès qui avait conduit l'anabaptiste Michaël Sattler au martyre.

La relation entre l'Ancien et le Nouveau Testament est perçue différemment chez les réformés et chez les anabaptistes. Ainsi pour justifier son point de vue, Calvin insistera sur la similitude entre la circoncision et le baptême ou le régime théocratique de l'Ancienne Alliance et la « police externe » et qu'il croit légitime à un chrétien jugement dernier.

Si le lecteur ne se laisse pas arrêter par le ton méprisant du réformateur (il assimile les anabaptistes à des « vermines » etc.), il aura l'occasion de découvrir, tant dans la vieille version française que dans la traduction allemande, la réfutation du réformateur de Genève en rapport notamment avec trois articles de foi des anabaptistes : ceux relatifs au baptême (article 1), à l¹excommunication (article 2) et au magistrat (article 6). L'auteur, Hans Scholl, pense que « ces contenus permettent d'avoir un aperçu dans le débat fondamental entre Calvin et les Anabaptistes » (p. 277) et c'est « avec douleur » qu'il s'était résigné à écarter les articles courts pour lesquels « peu de choses » différenciaient Calvin des Anabaptistes. Bien entendu, quelques pages résument la démonstration de Calvin sur tous les articles : le port et maniement des armes guerrières (art. 4), le serment (art. 7), la christologie « qui n'était pas typique de tous les anabaptistes » (mais plus propre à Melchior Hoffmann et à Menno Simons) et l¹eschatologie (le résumé d'un traité de Calvin contre une doctrine particulière du « Sommeil des âmes » entre la mort et la résurrection, rédigé en 1534).

Nous remarquons que Calvin a peu de choses à dire sur les articles 3 et 5 de Schleitheim relatifs à la cène et aux pasteurs.

Comme Zwingli l'avait déjà fait dans le passé, Calvin use de la méthode de l'amalgame meurtrier sous le même label d'« anabaptistes » : ainsi apprenons-nous que « les anabaptistes » professent une curieuse doctrine du sommeil des âmes après leur mort, d'autre part qu'ils croient comme Menno et d'autres mouvement radicaux de la fin du XV^{ème} siècle que le Christ était né par Marie sans prendre de Marie, etc. L'introduction aurait pu souligner la manipulation impardonnable pour le juriste qu'était Calvin. A une époque où les héritiers des différentes Réformations se consultent pour tenter de lever les anathèmes, ce genre de publication s'avère néanmoins utile pour nous permettre de comprendre quelles approches de la Bible mènent sur certains points à des convictions différentes.

Claude BAECHER

Un outil électronique au service des chercheurs

Il existe dorénavant sur Internet un nouveau site au service des personnes désireuses d'en savoir plus sur l'histoire et la pensée anabaptiste-mennonite.

Si vous êtes équipés vous pourrez le découvrir sous :

http://www.biblioanab.fr.st

Claude Baecher, docteur en théologie et seizièmiste, et membre de l'AFHAM, aidé par son fils Olivier, a placé sur le réseau sa grande bibliographie française, liste des livres, articles et films, de telle manière que chacun puisse facilement savoir ce qui existe sur telle ou telle question et sur telle ou telle région ou pays francophone, en rapport avec les anabaptistes ou les mennonites.

Des personnes de plus en plus nombreuses souhaitent se renseigner sur les anabaptistes ou les mennonites et ne maîtrisent pas nécessairement bien l'anglais, l'allemand ou le néerlandais. Force est de constater que de nombreuses recherches ont déjà été faites dans la langue de Molière.

L'objectif est d'aider les intéressés, surtout ceux qui ne maîtriseraient que la langue française, afin qu'ils soient plus facilement en mesure d'accéder aux renseignements désirés ou de découvrir d'autres sites, grâce aux liens mentionnés.

Les remarques, corrections, compléments seront les bienvenus et permettront d'améliorer ce site qui ne demande qu'à s'enrichir et à se compléter.

L'auteur ajoute qu'après consultation du site, les remarques lui seront utiles. Vous pouvez bien entendu faire connaître ce site à vos amis chercheurs, historiens, étudiants de différentes disciplines ou simplement curieux de l'histoire ou de la pensée anabaptiste ou mennonite.

Un surfeur

Sonnenberg

Une communauté mennonite des hauteurs jurassiennes,
Labor et Fides, Genève 1999, 78 pages, 120 F.

Dans cet album de photos noir et blanc, une communauté mennonite suisse se présente. Photos de Xavier Voirol et textes de Michel Ummel, Pierre Bühler et Ulrich Gerber.

Ernest HEGE

« Ketzer – Rebellen – Heilige, Das Basler Täufertum von 1580-1700 », 1998

par Hanspeter Jecker.

Verlag des Kantons Basel-Landschaft, Nr 64, 664 pages, ISBN 3-85673-253-5

Hanspeter Jecker est professeur au Centre de Formation et de Rencontre du Bienenberg et docteur en histoire de l'Université de Bâle.

« Le XVII^{ème} siècle mérite qu'on s'y intéresse d'avantage », nous disait le regretté John Oyer de Goshen (USA). Il déplorait alors, à propos de l'histoire anabaptiste, toute la méconnaissance de cette période. Depuis, les travaux ont bien évolué dans ce domaine. Souvenance Anabaptiste y a consacré quelques chapitres depuis 1986. Hanspeter Jecker contribue à combler ce vide par son livre de très belle facture en nous présentant la diversité et la destinée des anabaptistes de la région bâloise tour à tour considérés, selon la perspective, comme des hérétiques, des rebelles ou des saints. Bâle constituait un lieu d'échange important entre autres avec les anabaptistes alsaciens tout en n'étant pas un centre historique du mouvement comme le furent à la même époque les cantons de Zurich, de Soleure, de Schaffhouse et surtout celui de Berne. Ce fut aussi un lieu où fut imprimée toute une littérature propre aux Frères Suisses, littérature largement diffusée dans la zone rhénane malgré tous les efforts mis en œuvre pour les en empêcher.

Dans son étude l'auteur a choisi de présenter des tranches historiques de manière chronologiques (correspondant toutes à des situations fort différentes). Malgré ce choix de séquences disparates, il a réussi à leur donner un corps et à extraire pour chaque partie une ou plusieurs spécificités. Le matériau fut extrait des très nombreuses sources archivistiques inédites collectées.

De l'étude d'un premier groupe aux alentours de Sissach à l'exode d'une nombreuse population vers la Moravie et ses « Brüderhöfe » (fermes communautaires huttériennes), Jecker nous entraîne à la découverte de la vie, des espoirs et des douleurs de cette minorité qui donna bien du fil à retordre aux autorités.

Il serait ici bien trop long d'évoquer toutes les richesses de ce livre de plus de 600 pages, aussi avons-nous choisi de citer quelques éléments qui peuvent intéresser directement nos lecteurs. Les exemples d'échanges entre les anabaptistes bâlois et ceux d'Alsace furent nombreux.

Quelques personnalités remarquables séjournèrent à Bâle-ville. Au premier chef on peut citer le spiritualiste David Joris qui y vécut comme un bourgeois respecté. C'est sous un nom d'emprunt, Johann von Brugg, qu'il y habita et y décéda en 1556. Il eut l'honneur de reposer dans l'église St Léonard après s'être fait passer durant des années pour calviniste. Démasqué sur dénonciation, son corps fut exhumé plusieurs années plus tard, et sa mémoire connut un procès retentissant. Sa dépouille fut ensuite brûlée symboliquement comme hérétique. Après 1580, la très déterminée Catherine Serwounters, épouse du graveur Van Sichem, fera également parler d'elle. Elle participa à des réunions clandestines anabaptistes et, malgré la pression de son mari qui la menaça de divorce, les instructions et les interrogatoires serrés des pasteurs, elle demeura ferme. Le couple n'eut d'autre solution que de quitter la ville pour retourner en Hollande d'où ils étaient originaires.

Les années 1580 et suivantes furent marquées par un exode important vers la Moravie. Il ne concernait pas seulement les anabaptistes inquiétés mais également toute une population de gens pauvres très durement touchés par une crise économique amplifiée par des années de disette. Hanspeter Jecker

décrit tout le contexte économique, politique et social de ces gens qui voyaient en Moravie un Eldorado où leur avenir semblait assuré par la pratique de la communauté des biens (p.112). L'action des missionnaires huttériens fut d'une très grande efficacité.

En Alsace, dans la période de changement de siècle, les activités anabaptistes n'avaient été jusque là localisées qu'en moyenne-Alsace et dans la banlieue de Strasbourg. Hanspeter Jecker nous livre ici une véritable nouveauté. Il dévoile l'activité de deux « Täuferlehrer » (enseignants anabaptistes) dans la partie méridionale de la province. Il s'agit d'une part d'un certain Christ, le connu seulement par son prénom et qui venait de Sierentz (p.45, 97) et très actif en pays de Bade et vers Bâle en 1563. Et, d'autre part, d'un forgeron, Conrad Windischer venant de Blotzheim « de la seigneurie de Landser » et son épouse N. Rohrer (en 1596, p.188, p.193 s). Conrad est probablement, selon l'hypothèse de Jecker, cet anabaptiste décapité sans tambours ni trompettes à Rheinfelden en 1601. Leur présence traduit peut-être l'existence en Alsace septentrionale d'une fort discrète communauté. Elle est d'autant plus étonnante qu'on connaît la vigilance et la fermeté de la Régence d'Ensisheim à l'encontre des anabaptistes, surtout aussi proche de sa capitale. Une enquête qui mérite des prolongements…

Hanspeter Jecker a en outre mis la main sur un ensemble de documents qui témoignent de la dernière exécution anabaptiste connue (12 ans après celle de Hans Landis) sur les territoires d'expression allemande. Il s'agit d'une femme demeurée anonyme jusqu'à sa mort en 1626. Elle eut à subir le supplice du glaive à Rheinfelden, refusant l'abjuration malgré toutes les sollicitations. Elle fut la seule parmi ses quatre autres compagnons à périr. Ils avaient été capturés sur l'île du Rhin -aujourd'hui disparue- appelé « Gewerth ». Cette île était située au niveau de Augst en face de l'ancienne Augusta Raurica romaine (p.373 s.).

Précédemment, le 29 septembre 1614 à Zurich, les remous autour de l'exécution de Hans Landis avaient provoqué de vifs émois dont celui du chirurgien « maître » Hans Jacob Boll qui publia son « Avertissement » (aux autorités, dans sa *Mahnschrift*). Il avait noué des liens étroits avec les Frères d'Alsace. Jecker nous décrit les nombreuses tribulations et la vie tumultueuse de son auteur.

Mis sous pression, deux « Frères » de Ormalingen, Hans et Melchior Berchtold, trouvent refuge à Sainte-Marie-aux-Mines entre 1612 et 1620. Lors des années sombres de la Guerre de Trente Ans, en 1622, deux anabaptistes « étrangers », venant de Sainte-Marie-aux-Mines « biens habillés » (avec de la soie) et « beaucoup d'argent », sont repérés en compagnie d'une femme et d'une jeune fille dans la région bâloise. Ils avaient trouvé refuge au Birtis-Hof situé au Passwang (l'ancien lieu de résidence de Davis Joris). Ils y gagnaient leur vie par la préparation des herbes et de l'eau de vie (p.368). Avec eux se trouvait un compagnon tisserand, un certain Elias originaire des environs de Bâle, qui vantait ouvertement la « liberté de conscience qui avait cours à Sainte-Marie-aux-Mines » et affirmait « que l'exercice de leur culte y est toléré », en somme « qu'il fait bon y vivre » (p.369).

Dans un excursus, Jecker souligne l'importance qu'a représenté la région de Zofingen en Argovie comme haut-lieu anabaptiste non seulement durant les années 1530, mais également durant la première moitié du XVII^{ème} siècle avec Caspar Rütimann alias Schumacher qui, avec un anabaptisme plus tempéré, réussit à gagner les faveurs de certaines autorités ecclésiastiques et temporelles.

Une grande partie de l'étude de Hanspeter Jecker porte sur les pratiques médicales des « Schneider » (dans le langage populaire, ceux qui soignaient les hernies) anabaptistes qui œuvraient dans les campagnes. Il prolonge ainsi les recherches de Nicolas Hut. Ces pratiques leur attirèrent les sympathies de leurs contemporains. Parmi les différents « Täuferärzte » de cette époque (p.409 s.), on relève particulièrement l'exercice et les succès de Peter Berchtold dont la réputation s'étaient largement répandue. Il fut à l'origine de la découverte d'un lieu de cure : Bad Bubendorf. Il ne dévoila le secret de l'endroit qu'après un long interrogatoire. Eu égard à leur utilité surtout dans les campagnes, on leur épargna parfois les poursuites.

Une analyse particulièrement intéressante est celle qui concerne l'impact et les effets qu'a eus l'adoption par les anabaptistes à Ohnenheim en Alsace de la Confession de Foi mennonite hollandaise. A partir de février 1660, les 18 articles de foi sont peu à peu assimilés par les Frères Suisses, non sans certaines réserves notamment à Berne. Jecker analyse ses effets à la fois sur les autorités et sur les anabaptistes, la diffusion, l'impression du texte, ce qui permit en définitive de rendre l'anabaptisme plus acceptable.

Dans les années 1670, on assiste à nouveau à l'émigration de nombreux sujets bâlois, mais cette fois vers les villages du Ried alsacien, encouragés par la tolérance qui y régnait de la part de la noblesse de Basse-Alsace et des comtes de Ribeaupierre en particulier (familles Berchtold, Hersperger, Ober, Völmi, Schaub notamment).

Hanspeter Jecker annonce déjà ses prochains travaux en rapport avec le mouvement piétiste naissant qui estompera les limites entre Anabaptisme et Protestantisme.

Pour les historiens, les théologiens, ce livre passionnant devrait compter parmi les ouvrages de référence.

Robert Baecher

COURRIER DES LECTEURS

Le 27/11/1999

Madame Marie-Thérèse Fisher de Plaine, qui anime avec compétence la journée du Patrimoine au Salm, commune de La Broque (67), a soutenu le 10 novembre 1999 une thèse pour le doctorat en théologie catholique sur

Les Prémontés du Mont-Saint-Odile

(1546-1797)

thèse reçue avec la mention très honorable et avec les félicitations du jury.

André NUSSBAUMER

Ndlr : L'Association Française d'Histoire Anabaptiste Mennonite et la rédaction de « Souvenance Anabaptiste » présentent leurs félicitations à Madame FISHER, (actif membre de l'AFHAM et auteur de Souvenance).



Marie-Thèrèse Fisher et André Nussbaumer
au cimetière du Salm.

NOTES DE LECTURE

Parmi nous – Bulletin des paroisses catholiques du Pays de Montbéliard N°119 Septembre – Octobre – Novembre 1999 édition de : Montbéliard (Saint-Maimbœuf – Notre-Dame-de-Lourdes) – Courcelles – Sainte-Suzanne

C'est une expérience très originale qui se vit actuellement dans le Pays de Montbéliard. Des membres de huit Eglises ou communautés chrétiennes différentes se réunissent pour dire quelle a été leur histoire dans le Pays de Montbéliard de 1524 à 1949. C'est l'Association Française pour l'Histoire Anabaptiste Mennonite qui a eu l'initiative du projet et qui a obtenu la collaboration des diverses communautés : luthérienne, catholique, mennonite, orthodoxe, adventiste, darbyste, baptiste et Armée du salut.

L'équipe de préparation a réalisé un gros travail : retracer l'histoire locale, organiser une série d'exposés sur chaque communauté ainsi que des conférences plus générales, préparer des expositions.

Une histoire difficile

L'événement s'inscrit dans un long et patient travail de connaissance mutuelle, d'abord entre luthériens et catholiques depuis plus d'un demi-siècle, ensuite avec diverses communautés regroupées au sein de l'Alliance Évangélique depuis 1976. Depuis cette date des catholiques, protestants et évangéliques se retrouvent chaque trimestre au sein du « colloque pour l'Evangélisation ». C'est dans ce groupe qu'était né le projet d'exposition biblique de 1997.

Il faut se rappeler que les relations interconfessionnelles ont été longtemps faites de distance, de méfiance, voire de condamnations réciproques, même si des relations personnelles maintenaient une possibilité de vie commune sur un même territoire.

Des relations nouvelles se sont instaurées. Après des périodes de tension, on est passé d'abord à une situation de coexistence pacifiée. Puis à une connaissance qui progressivement conduit à une compréhension de l'autre avec toutes ses richesses et jusqu'aux différences qui nous séparent.

Cela ne crée pas une situation de communion. Mais c'est quelque chose de voir comment chacun, à sa manière, cherche à être disciple de Jésus-Christ. C'est quelque chose de pouvoir en parler simplement en dehors de toute polémique, de reconnaître dans l'autre quelque chose qui est de Jésus-Christ ! Et d'en rendre grâce !

Fidélité au Christ et à l'Église

Cela ne veut pas dire que tout se vaut dans une sorte de supermarché du religieux chrétien, ni que chacun choisira ce qui lui plaît pour se confectionner une religion à son goût, en prenant ses distances par rapport à sa communauté. Pour moi, c'est au contraire un appel à une fidélité plus grande à Jésus-Christ et à l'Église qui m'a éveillé à la foi.

Je ne peux oublier que, bien avant que l'Evangile soit mis par écrit, le message et la vie de Jésus-Christ ont été confiés aux fragiles communautés des temps apostoliques qui constituaient l'Église à ses débuts. Ce sont elles qui ont écrit le Nouveau Testament. C'est par l'Église que l'Evangile est arrivé jusqu'à moi. Aujourd'hui encore, comment pourrais-je accueillir Jésus-Christ sans le recevoir de l'Église et de mes frères ? Cette Église n'est pas parfaite, elle a toujours à se convertir, mais je lui serai toujours reconnaissant de m'avoir conduit à la source pure de l'Evangile.

Une invitation au dialogue

Où nous conduiront ces rencontres ? Entre les catholiques, les protestants, les orthodoxes et les anglicans, la visée est la re-

composition de l'unité visible des chrétiens, « comme le Seigneur la veut et par les moyens qu'il veut ». C'est l'objectif du dialogue œcuménique.

Entre ces Églises et la plupart des Églises Évangéliques, en raison de leur conception différente de l'Église, cette visée de l'unité à réaliser est écartée au profit du seul dialogue inter religieux, avec des collaborations ponctuelles ou régulières qui peuvent aller jusqu'à une prière en commun. Un certain nombre d'Eglises évangéliques n'ont d'ailleurs pas souhaité être associées à cette démarche.

De toute manière ces rencontres ouvrent un chemin nouveau et invitent à poursuivre la route.

C.Glasson

N.B. : Un livre regroupe l'histoire locale et les grands traits de l'identité spirituelle de chacune des huit communautés : « EN DIEU MON APPUY » ou L'histoire des confessions chrétiennes au Pays de Montbéliard (1524-1949), A.F.H.A.M. – 3ème trimestre 1999. 142 pages. En vente à L'ESPACE SILOË ou à la Librairie MANGIN à Montbéliard.

Puissance 28

Le magazine de la communauté d'agglomération du Pays de Montbéliard n°2 mars/avril 2000

Origines de la montbéliarde.

La montbéliarde, aux origines de la prospérité économique

Le reconnaissance officielle de la race montbéliarde date de l'exposition universelle de Paris de 1889. Mais sa présence dans la principauté de Montbéliard reste à l'origine d'une autre spécificité : l'essor industriel

Si le nord-est Franche-Comté s'affirme comme un fief d'industrialisation précoce, nul doute que dès la fin du XVIIIème siècle les techniques agricoles permettent bel et bien d'en favoriser le processus. Car, le rôle primordial joué par l'agriculture n'est plus à démontrer. Pour sa part, l'apport de l'élevage participe d'abord à une mutation économique favorisant la dynamique industrielle, pour contribuer ensuite à la renommée d'une race bovine mondialement connue. Depuis le XVIème siècle et sur l'initiative des souverains wurtembergeois, les progrès en matière de culture et d'élevage restent notoires, grâce surtout à l'accueil régulier sur cette terre de refuge de paysans anabaptistes et mennonites persécutés, venus d'Alsace ou de Suisse. De nouvelles cultures sont progressivement introduites : implantation des fourrages artificiels, apparition des plantes à racine, extension de la pomme de terre. Des méthodes novatrices sont expérimentées : cultures dérobées sur le troisième cycle de la récolte, premières tentatives raisonnées de sélection animale. Ainsi sous l'influence de grandes exploitations modèles, tel le domaine de Grange-la-Dame à Montbéliard, les activités agraires enregistrent une amélioration des rendements éloignant la perspective des crises céréalières, soutiennent la croissance démographique, libèrent de la main d'œuvre, s'insérant désormais dans une économie d'échanges.

Au début du XVIIIème siècle cette paysannerie « éclairée » entretient un cheptel issu de la région de Berne, particulièrement bien adapté aux conditions naturelles locales, cherchant avant tout à développer ses qualités laitières. Elle marque sa prédilection pour les animaux à robe tachetée rouge-vif et blanc. Ainsi, une identité propre commence à s'affirmer aux côtés des souches comtoises : la race Fémeline présente en Haute-Saône et une partie du Jura et du Doubs et la race Tourache adaptée aux zones plus montagneuses.

Une reconnaissance par étapes

En 1828, lors du comice de Montbéliard, ce sont bien des paysans mennonites qui restent les principaux primés, même si leur bétail de choix est encore considéré comme appartenant à la race comtoise. Sous le Second Empire, leurs descendants nommés Lugbull ou Graber parviennent à faire accepter de nouvelles appellations comme race d'Alsace, difficile à défendre après la défaite de 1870, ou race franco-suisse. Mais ce n'est qu'en 1872, au concours agricole de Langres, qu'un jury accepte pour la première fois le classement d'un lot de vaches sélectionnées sous le vocable « race de Montbéliard ». Dès lors, une équipe particulièrement active de Montbéliardais, appuyée par le député Jules Viette plusieurs fois ministre de l'Agriculture, engage une longue procédure pour obtenir en 1889, avec la présentation d'un lot d'animaux choisis parmi les trois cantons de Montbéliard, d'Audincourt et de Blamont, la dénomination officielle, sans pour autant lever l'ambiguïté des origines.

C'est le Herd Book, dont les statuts sont approuvés la même année et le siège social installé à Montbéliard, qui va permettre à l'appellation de s'enraciner définitivement et surtout de répandre la race d'abord dans toute la Franche-Comté, puis au-delà. Les premières mesures sont de définir les exigences de la souche et d'intégrer dans le berceau initial les cantons de Morteau, de Pierrefontaine, d'Héricourt et de Villersexel ainsi que le Territoire de Belfort. La qualification des reproducteurs pour l'amélioration rationnelle de la race montbéliardaise et la vulgarisation des méthodes de sélection sont également l'œuvre à la fin du siècle des syndicats d'élevage notamment dans le Doubs, animés par des hommes comme Nétillard, Kohler, Vernier, Mamet, qui conduisent par leur persévérance et leur rigueur à établir un véritable état civil des vaches laitières.

La montbéliarde en Afrique

Les qualités de la Montbéliarde ne cessent dès lors de s'affirmer malgré la grande sécheresse de 1893, les volontés d'autonomie de la part des éleveurs hauts-saônois ou jurassiens, les tentatives répétées de fusion des populations bovines intégrées à une race Jurassique, Tachetée de l'est ou Pie rouge de l'est... En 1920, le siège du Herd Book est transféré à Besançon, supprimant les limites géographiques à l'intérieur de la Franche-Comté pour l'inscription des animaux, augmentant ainsi le domaine d'extension. Vers 1930, les syndicats d'élevage organisent un contrôle du lait avec palmarès. Toutes ces initiatives amènent les caractéristiques des anciennes races Fémeline et Tourache à disparaître pour un animal au rendement annuel de 4000 kg de lait, capable de dépasser, en ce qui concerne les meilleurs, la production de 10 000 kg. Mieux, grâce à ses remarquables qualités d'adaptation climatique, la montbéliarde s'exporte jusque dans le Maghreb et au Cameroun! Après la guerre les nouvelles techniques d'insémination artificielle contribuent à accélérer l'uniformisation du bétail et à tendre vers le meilleur potentiel génétique. Mais en 1983, la menace de métissage avec la race Holstein provoque une large concertation parfois rude entre les différents organismes concernés par la sélection, pour aboutir à un retour des critères de « race pure » de la Montbéliarde en l'an 2000. L'ambassadrice jouit à nouveau d'un bel avenir, lorgnant désormais vers d'autres pays européens.

Pierre LAMARD
Maître de conférences à l'Université
de technologie Belfort-Montbéliard

Puissanec 28

Le magazine de la communauté d'agglomération du Pays de Montbéliard n°2 Mars/Avril 2000

Joseph GRANER, un fermier dans la ville.

« *Je ne sais pas comment vous faites pour travailler ici ; je ne resterais pas vingt-quatre heures !* ». Lorsque des agriculteurs du Haut-Doubs, habitués aux verts pâturages du Jura, visitent la ferme de Joseph Graber à Montbéliard, la réflexion est souvent la même. Il faut dire que faire paître une trentaine de vaches à quelques mètres de Leclerc, Décathlon ou Castorama relève presque de l'anachronisme. Pourtant, il suffit de remonter quelques dizaines d'années en arrière pour s'apercevoir que les parcelles occupées aujourd'hui par ces enseignes commerciales étaient auparavant des terrains agricoles. « *Il y avait trois fermes qui possédaient 25 à 30 hectares sur le pied des Gouttes, l'emplacement de la caserne et du stade d'athlétisme et la Petite Hollande* », explique Joseph Graber, 64 ans, qui avec sa femme exploite la dernière ferme de Montbéliard. « *En 1945, on voyait jusque chez Atlas, il n'y avait rien sur la ZUP. C'est Peugeot qui a tout changé. Certains agriculteurs sont partis plus loin, à Arcey par exemple ; d'autres ont pris leur retraite sans être remplacée* ».

En un demi-siècle, les terrains qui appartiennent à Joseph Graber se sont rétrécis comme une peau de chagrin. L'expansion commerciale a eu raison de ce paysan, dont les ancêtres, de confession mennonite, ont créé la race montbéliarde. La ferme de Joseph Graber, située sur la route qui relie le Pied des Gouttes à Exincourt, se trouve d'ailleurs en face du premier lieu de culte des mennonites. C'est désormais une simple remise. Ultime « éleveur » d'une race qui s'exporte en Europe de l'Est et en Afrique, Joseph Graber abandonnera bientôt un métier de plus en plus rare. « *Déjà en 1977 , la Ville de Montbéliard m'avait prévenu que je devais quitter les lieux un jour ou l'autre . Je travaille à titre précaire. Tous les ans, on me rachète un bout de terrain. Quand la production de lait ne sera plus suffisante pour assurer les dépenses, on arrêtera. Vous savez, il faut au moins cent hectares pour qu'une ferme tourne* ».

OUVRAGES ET FASCICULES DISPONIBLES

Ψ Souvenance Anabaptiste : Annuaire de l'association ..... 100 F
La série N°1 à N° 18..... 600 F
Anciens N° disponibles - l'unité :..... 50 F
Index des N° 1 à 10 ..... 75 F

Ψ Les Assemblées Anabaptistes Mennonites de France. Jean Séguy ..... 440 F

Ψ L'Anabaptisme dans la Vallée du Rhin de 1525 - 1750
(Catalogue d'exposition B.N.U. Strasbourg 1984) ..... 50 F

Ψ Recherches historiques sur les anabaptistes de la Principauté de Montbéliard, d'Alsace et du Territoire de Belfort : Mathiot et Boigeol **Relié** ..... 185 F

Ψ Anabaptistes et Mennonites. Une bibliographie française. Claude Baecher..... 40 F
Prix pour les étudiants ..... 25 F

Ψ Registre de l'Assemblée de Belfort 1729 - 1843
- texte original plus transcription synoptique en allemand ..... 500 F

Ψ Mennonites à Haraucourt sur Seille, Michèle Wolff – Werner Enninger..... 20 F

Ψ Assemblée mennonite du Geisberg : Journée du souvenir 1981 ..... 30 F

Ψ Lieux d'inhumation mennonites dans l'Est de la France Tomes I, II, III
Michèle Wolff - Werner Enninger. Le tome..... 50 F

Ψ Les Amish. Frits Planque..... 20 F
Les Amish. Origine et particularismes. Actes du Colloque amish 1993. AFHAM ..... 125 F

Ψ Les Amish. (Journal d'un voyage). Anne Rolland-Licour ..... 90 F

Ψ America's Amish Country. Doyle Yoder, Leslie A. Kelly ..... 160 F

Ψ Cassette Vidéo VHS PAL : L'Enigme Amish ..... 165 F

Ψ Catéchismes. « Confession de Foi des Chrétiens sans défense ».
Editions de 1771 et de 1862. Réédition. Le volume..... 125 F

Ψ Christologie Anabaptiste : Pilgram Marpeck et l'humanité du Christ. Neal Blough..... 129 F

Ψ Jésus-Christ aux marges de la Réforme. Neal Blough et collaborateurs ..... 180 F

Ψ Qui sont les mennonites ? J.C. Wenger (cahier de « Christ Seul »n°4/1993)..... 40 F

Ψ Ce que croient les mennonites. Pierre Widmer ..... 15 F

Ψ Contes anabaptistes. Jean-Baptiste Muller ..... 37 F

Ψ Konrad Grebel. Kritiker des frommen Scheins. Hans-Jürgen Goertz..... 82 F

Ψ **Nouveau** ! « En Dieu mon appuy »
ou l'histoire des confessions chrétiennes au Pays de Montbéliard (1524-1949) 50F

Ψ **Nouveau !** Les Amish. Etude historique et sociologique.
Marie-Thérèse Lassabe-Bernard..... 380 F

Ψ **Nouveau !** La Colonisation Mennonite en Bolivie. Mémoire de Maîtrise.
Gwenaëlle Pasco..... 85 F

Ψ Mennonitisches Lexikon (Nachdruck) 1913 – 1967. Christian Neff und Christian Hege
Le volume..... 385 F
Les 4 volumes..... 1540 F

Commande et paiement :

Jean Hege
9, rue du Château
Geisberg
F-67160 Wissembourg
☎ et 🖷 : 03 88 54 37 71

Frais de port et d'emballage en sus